

Université de Montréal

Tsiang Tingfu : une vie intellectuelle et politique (1895-1937)

Par

Fangwei Zhao

Études internationales

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès sciences (M.Sc) en études internationales
Option Études régionales avec mémoire

Juillet, 2017

© Fangwei Zhao, 2017

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé

Tsiang Tingfu : une vie intellectuelle et politique (1895-1937)

Présenté par

Fangwei Zhao

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur

David Ownby
Directeur de recherche

Membre du jury

Juillet, 2017

RÉSUMÉ

Dans l'histoire de la République de Chine, Tsiang Tingfu était un historien et un critique politique, en même temps, il était un politicien représentatif dans la grande vague des « experts en politique ». Ce mémoire se concentre sur sa pensée et ses expériences dans la première moitié de sa vie. Pendant cette période, Tsiang a présenté les caractères de la maturité et l'activité dans sa pensée. En particulier, dans les années de 1930, il a déjà préconisé la pensée la plus importante qui a provoqué un gros débat entre les intellectuels chinois. Au travers des expériences de Tsiang de suivre les études, on fait ressortir que la culture traditionnelle chinoise et la nouvelle éducation occidentale ont conjointement influencé sa pensée. Dans ce mémoire, on analyse ses opinions et ses pratiques en politique et trouve que les noyaux de sa pensée consistent au nationalisme et à son intention de la modernisation chinoise. Au fur et à mesure de l'aggravation de l'invasion japonaise en Chine, la sauvegarde de la nation a occupé la position centrale dans ses opinions, et sa pensée a été devenue conservatrice. En 1935, stimulé par son sens de responsabilité comme un intellectuel, Tsiang a participé au gouvernement nationaliste chinois et a servi ce régime jusqu'à sa retraite.

Mots clés : Tsiang Tingfu, les intellectuels chinois, le pragmatisme, les experts en politique, la modernisation, le nationalisme.

ABSTRACT

Tsiang Tingfu was a historian and political critic. In the history of the Republic of China, he was also a representative politician in the wave of "scholar-bureaucrat". This thesis focuses on his thoughts and his experiences in the first half of his life when Tsiang exhibited characteristics of maturity and activity in his thinking. In particular, in the 1930s, as one of the leaders of the public opinion in China, he had advocated most of his important thoughts which triggered a heated discussion among the Chinese intellectuals. Through investigating each step in his educational career, we come to the conclusion that both the Chinese traditional culture and the Western education had shaped his later political and social thinking. By examining his principle political thoughts and his social practices, it is also found that the core of his thoughts lies in the nationalism and his intention of Chinese modernization. As the Japanese invasion intensified in China, saving the nation became his superior value and his thought therefore turned to the conservative. In 1935, prompted by the sense of responsibility as an intellectual, Tsiang participated in the Nationalist government and had served it until his retirement.

Key words: Tsiang Tingfu, Chinese intellectuals, pragmatism, scholar-bureaucrat, Chinese modernization, nationalism.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, monsieur David Ownby, pour sa compréhension et ses encouragements. Je tiens également à remercier mes meilleurs amis, Weiyue Cai et Jackson Yee, qui sont toujours là dans les bons moments comme dans les mauvais moments. Merci également à ma mère et mon père. À travers ce long processus de mes études au Canada, ils ont fait preuve d'une patience et d'une grande générosité.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	III
ABSTRACT.....	IV
REMERCIEMENTS	V
TABLE DES MATIÈRES	VI
Chapitre 1 : Introduction	1
1. Motivation de l'étude.....	1
2. État de la question.....	5
3. Biographie.....	11
4. Cadre de l'étude.....	15
5. Structure des chapitres.....	17
Chapitre 2 : Tsiang Tingfu pendant ses études	20
1. Période adolescente en Hunan.....	20
1.1 Sa famille et son enseignement aux écoles du clan.....	20
1.2 L'éducation secondaire de Tsiang hors de Shaoyang.....	23
1.2.1 Le contexte de recevoir la nouvelle éducation.....	23
1.2.2 La vie à l'école Mingde à Changsha.....	24
1.2.3 La vie à l'école missionnaire à Xiangtan.....	25
2. L'éducation pré-universitaire et universitaire aux États-Unis.....	29
2.1 La période à l'Académie de Park.....	29
2.2 La période à l'Université d'Oberlin.....	31
2.2.1 La vie de Tsiang à Oberlin.....	31
2.2.2 La pensée de Tsiang à Oberlin.....	33
2.2.3 La vie comme bénévole en France.....	38
3. La vie de Tsiang comme étudiant diplômé à l'Université de Columbia.....	41
3.1 L'assimilation des idées politiques occidentales.....	41
3.1.1 Le nationalisme comme le centre de sa pensée.....	42
3.1.2 L'internationalisme comme la suppléance.....	44
3.1.3 Le libéralisme comme l'instrument.....	45
3.2 Les activités des étudiants chinois à l'Université de Columbia.....	46
3.2.1 Travailler à C.S.C.A.....	46
3.2.2 Participer à la Conférence de Washington.....	48
Chapitre 3 : La pensée politique et les pratiques sociales après son retour en Chine (1923-1937).....	51
1. L'adaptation de Tsiang aux conditions chinoises.....	51
1.1 Les réajustements et les innovations de Tsiang dans les travaux académiques.....	52
1.2 Les pratiques sociales pendant sa carrière enseignante.....	59
2. Les réflexions de Tsiang sur les calamités nationales.....	64
2.1 Le problème du Nord-Est et l'incident de Mandchourie.....	65

2.1.1	Les recherches historiques de Tsiang auprès les invasions étrangères du Nord-Est.....	65
2.1.2	L'observation de Tsiang sur le terrain.....	67
2.1.3	L'analyse des raisons de l'incident de Mandchourie.....	69
2.1.4	La discussion de Tsiang sur les responsabilités de l'incident de Mandchourie.....	71
2.2	La préconisation de faire la paix avec le Japon.....	74
2.2.1	La frénésie de la guerre en Chine entière.....	75
2.2.2	L'analyse de Tsiang sur les écarts entre la Chine et le Japon.....	77
2.2.3	Les changements de sa pensée de faire de la paix.....	80
2.2.4	Les exigences minimales de Tsiang du compromis.....	85
2.3	La construction moderne de la Chine.....	86
2.3.1	L'importance de la construction moderne.....	87
2.3.2	L'opportunité de la construction pour le gouvernement nationaliste.....	88
2.3.3	La réforme administrative et la modernisation économique.....	89
2.3.4	Le plan de la modernisation chinoise.....	94
2.3.5	La Société des Nations et l'aide internationale dans la construction chinoise.....	95
2.4	La dictature d'un nouveau type : la voie de l'unification chinoise.....	97
2.4.1	L'unification par la force : la seule possibilité de l'unification.....	98
2.4.2	Le débat des années 1930 sur la dictature et la démocratie.....	99
2.4.3	Les motivations de la préconisation de la dictature.....	105
2.5	L'abolition de l'ancienne philosophie de la vie de la Chine.....	108
2.5.1	Les maux généraux des fonctionnaires érudits traditionnels.....	108
2.5.2	L'établissement d'une philosophie de travail sur des faits.....	110
2.5.3	Les pratiques de Tsiang sous la direction de la philosophie pragmatique.....	111
2.6	La pensée diplomatique avant l'éclat de la guerre.....	114
2.6.1	La visite de l'Union soviétique comme le représentant secret de Tchang Kai-chek.....	115
2.6.2	Chercher une alliance sino-soviétique pendant son mandat d'ambassadeur.....	120
2.6.3	La pensée diplomatique générale de Tsiang.....	123
	Chapitre 4 : Conclusion.....	129
	Bibliographie.....	138
	I. Sources en chinois.....	138
	II. Sources en anglais.....	150

Chapitre 1 : Introduction

1. Motivation de l'étude

Dans l'histoire de la République de Chine, Jiang Tingfu (Tsiang) était un personnage particulier. Tsiang était à la fois un historien influent et un haut fonctionnaire dans le gouvernement nationaliste. Sa carrière a touché le domaine académique, l'administration, l'économie, et la diplomatie. Comme de nombreux étudiants de retour de l'étranger à la fin de leurs études, Tsiang a eu l'expérience interculturelle entre la Chine et l'Occident. Il avait toujours occupé le statut irremplaçable en matière d'opinions sociales pendant la décennie 1930-1940. Eu égard sa pensée politique et sociale, on pouvait l'assimiler à d'autres intellectuels libéraux, dont, Hu Shi (Hu Shih), Ding Wenjiang (Ting Wen-chiang), Fu Sinian, etc. Cependant, durant la période républicaine, Tsiang Tingfu a été un intellectuel typique. En effet, nous trouvons des thèmes paradoxaux et complexes dans sa pensée et ses comportements. La recherche sur Tsiang Tingfu apporte une valeur significative à l'histoire politique et celle des idées.

Grâce à son expérience et sa pensée, Tsiang est représentatif de trois grands groupes d'intellectuels de la République de la Chine : les étudiants de retour de l'étranger à la fin de leurs études; les intellectuels libéraux et les intellectuels en politique.

Premièrement, à la fin de la dynastie Qing et au début de la République, l'ordre social traditionnel s'est écroulé sous la chute de l'Occident. Pourtant, face à un monde modernisé, l'ancienne Chine n'était pas capable de construire une nation unifiée moderne. Pour les intellectuels d'alors, le fait d'apprendre de l'Occident était considéré comme la façon la plus efficace de sauver leur pays. Beaucoup de jeunes Chinoises ont choisi d'étudier à l'étranger avec le rêve d'édifier un pays puissant et prospère. Tsiang Tingfu a étudié aux États-Unis et a été épanoui relativement à tous les étudiants chinois de retour de l'étranger. Contrairement à ses homologues ayant étudié aux États-Unis, Tsiang y est resté plus longtemps. Il a en effet étudié aux États-Unis pendant 11 ans. Durant cette longue période, il a reçu une éducation occidentale de l'école secondaire jusqu'au doctorat.

Dans son article intitulé « Six générations d'intellectuels chinois au XX^e siècle »¹, l'historien Xu Jilin divise les intellectuels en trois générations durant la première moitié du XX^e siècle. Après la première génération à la fin de dynastie Qing, la deuxième qui est nommée « la génération du 4-Mai² » est constituée des intellectuels qui sont nés dans les années 1880-1895. Ces derniers sont considérés comme « la première génération d'une perspective moderne ». Ils ont reçu l'éducation confucéenne traditionnelle, mais ont eu également l'expérience d'étudier à l'étranger. Dans leur structure du savoir, ils possèdent une connaissance systémique de la culture occidentale. Cependant, à l'égard de la psychologie culturelle, ils gardent considérablement d'éléments traditionnels chinois. La troisième génération est celle des personnes nées dans les années 1895-1910. Ce sont ceux qui ont étudié en Europe et aux États-Unis, mais, en esprit, ils sont les étudiants de la génération du 4-Mai. Cette génération a reçu une formation professionnelle pour devenir des spécialistes dans des disciplines et compétences modernes. Xu Jilin pense que la génération du 4-Mai constitue les « défricheurs » de la structure des connaissances modernes en Chine. Ils accordent plus d'attention à la valeur de la culture et à la reconstruction de la morale, et plus particulièrement, à l'illumination de la culture. Toutefois, la génération de post-4-Mai s'intéresse plus à la valeur indépendante de l'académie elle-même, et non à l'idéologie et la valeur culturelle. Tsiang Tingfu est né en 1895, exactement dans la période de transition entre la deuxième et la troisième génération. On peut trouver en même temps les particularités des deux générations dans la nature de Tsiang. Il est dans les dernières « *Tongsheng* »³ qui ont préparé l'examen impérial⁴ dans l'histoire de la Chine. Il

¹ XU, Jilin. 2013. « 20 shiji zhongguo liudai zhishifenzi » (Six générations d'intellectuels chinois), *Zhongguo zhishifenzi shilun*, (Dix thèses sur les intellectuels chinois). Édition Université de Fudan, Shanghai.

² Le mouvement du 4-Mai (五四运动) est le nom donné à un mouvement nationaliste chinois, principalement dirigé contre les prétentions de l'Empire du Japon sur la Chine, qui débute le 4 mai 1919. Guidés par de jeunes intellectuels progressistes, les étudiants dénoncent également le poids des traditions, le pouvoir des mandarins et l'oppression des femmes. Ils se montrent favorables à la modernité et aux sciences nouvelles. Ils réclament que la Baihua, langue chinoise moderne, remplace le chinois littéraire comme langue officielle et langue de l'enseignement. Dès 1915, un jeune intellectuel, Chen Duxiu, lance la revue Nouvelle Jeunesse qui contient diverses prises de position en rupture avec la tradition : critique du confucianisme, appel aux valeurs de la jeunesse, soutien à l'espéranto, etc. Le Mouvement du 4-Mai est associé de manière plus large à la mouvance connue, entre 1915 et 1921, sous le nom de Mouvement de la Nouvelle culture.

³ Tongsheng (chinois : 童生) était un statut étudiant dans le système d'éducation de la Chine traditionnelle. Il a étudié les Classiques confucéennes pour préparer l'examen impérial.

⁴ L'examen impérial (chinois : 科举), dans la Chine impériale, était un examen pour déterminer qui de la population pouvait faire partie de la bureaucratie de l'État. Le premier but était de remplacer la transmission du pouvoir

s'agit également d'un spécialiste dans son poste de professeur de l'histoire à l'Université de Nankai et à l'Université de Tsinghua. Après son entrée au gouvernement nationaliste, comme un personnage dans la vague des « intellectuels en politique », il a cru à la puissance des connaissances et a employé la mode scientifique afin de résoudre les problèmes gouvernementaux. Ainsi, Tsiang est une figure représentative qui peut nous aider à comprendre les intellectuels avant et après le Mouvement du 4-Mai.

Deuxièmement, pendant les années 1930-1940, la pensée sociale et politique de Tsiang a atteint la maturité. Il a publié de nombreuses critiques politiques dans des journaux sérieux à Pékin et à Tianjin. À cette époque, Pékin et Tianjin étaient le centre culturel en Chine. La pensée de Tsiang, telle qu'exprimée dans ses articles, eut une grosse influence sur la société. Les plus grands débats idéologiques de cette période l'ont tous concerné. Dans la discussion sur la modernisation chinoise, il a préconisé d'effectuer la modernisation chinoise à l'aide de la « science » et la « mécanique ». Dans le projet de construction économique, il a souligné d'accorder la même importance à l'industrie et à l'agriculture. Pour donner l'unification politique à la Chine, Tsiang a encouragé le gouvernement nationaliste à pratiquer la « dictature d'un type nouveau » et à instaurer un régime unifié axé sur le gouvernement de Nankin. S'agissant de la relation sino-japonaise, il a préconisé un compromis entre la Chine et le Japon afin de gagner du temps de la construction lorsque la force réelle de la Chine était plus faible que le Japon. Pour ce qui est des politiques extérieures, il a forcément promu la diplomatie multilatérale et s'est opposé à la stratégie diplomatique penchée pour un certain côté. Dans une certaine mesure, ses propositions reflètent les opinions générales des intellectuels libéraux chinois. En même temps, les combats découlant de sa pensée témoignent également du conflit de la société chinoise entre le libéralisme et le nationalisme.

Troisièmement, pendant la République de Chine, les savants en politique jouissent d'un statut important dans l'histoire politique chinoise. A l'exception des groupes de militaires, ils sont

aristocratique par une transmission du pouvoir méritocratique. Ce système a existé continûment pendant 1 300 ans. Il fut institutionnalisé en 605, mais l'origine de ce système remonte à la dynastie des Han (206 av. J.-C. à 220). Il fut aboli en 1905, peu de temps avant la fin de la dynastie Qing.

considérés comme une force sensible sur la scène politique de la République. Dans ce groupe particulier, Tsiang Tingfu est considéré comme une figure typique qui s'est concentré sur l'académie, a critiqué la politique, et enfin, s'est percé dans la politique. Il avait une expérience riche en politique. Dans sa vie de politicien durant trente ans, il a occupé une série de postes significatifs dans le gouvernement nationaliste : chef du cabinet politique, ambassadeur à l'Union soviétique, président de *China National Relief and Rehabilitation Administration* (UNRRA), représentant permanent de la Chine auprès des Nations Unies, et ambassadeur aux États-Unis. Même si la plupart des chercheurs estiment ses activités politiques comme une dissipation de la vie académique, ils doivent admettre que Tsiang est un intellectuel en politique qui a abouti aux meilleurs résultats. Li Ao¹, l'écrivain le plus connu à Taiwan, n'apprécie pas généralement les figures de la République. Il a toutefois tenu Tsiang en grande estime : « Tsiang Tingfu est le dernier exemple vertueux, honorable avec grande contribution. Il a hérité la tradition chinoise de 'Qui excelle à étudier pourrait être un officier'². » Li Ao encourage tous les intellectuels de prendre Tsiang pour un modèle.

Au travers de recherches sur sa pensée et ses activités de la vie, nous trouvons que beaucoup d'éléments en contradiction les uns avec les autres existent dans la vie de Tsiang. En même temps, ces contradictions réalisent une unité en soi. Tsiang appartient aux intellectuels libéraux les plus occidentalisés. Il existe des particularités communes évidentes entre lui et les autres libéraux chinois. Il croit au système politique pluriel, ouvert et démocratique. Il s'oppose aux guerres civiles et aux compétitions partisans. Il vise l'intérêt national comme le principe suprême. Contrairement à ses amis libéraux, il préconise de recourir à la force militaire pour unifier la Chine. Le gouvernement de Nankin a été encouragé d'instaurer une dictature en Chine. Tsiang est une personne totalement occidentalisée, en comparaison du chinois, il est habitué à réfléchir et à rédiger

¹ Li, Ao. 1985. « Jiang Tingfu he ta zoude lu » (Tsiang Tingfu et son parcours), Jiang Tingfu zhuanji ziliao I, (Biographie de Tsiang Tingfu I). Édition Tianyi, Taipei.

² Qui excelle à étudier pourrait être un officier (anglais : A good scholar can become an official. chinois :学而优则仕) : Cette phrase est issue des Entretiens de Confucius et signifie : en outre d'effectuer ses efforts dans ses études, si quelqu'un a encore du temps et de l'énergie, il peut entrer en politique et promouvoir la morale confucéenne d'avantage. Cette notion a été toujours la croyance des intellectuels traditionnels chinois.

en anglais. Cependant, du côté de l'identité morale et psychologique, il croit à la morale traditionnelle chinoise. Sa pensée et ses comportements reflètent l'esprit de « *shidafu* »¹ du confucianisme. Il a reçu le baptême à l'âge de 17 ans, mais il n'apprécie pas les activités chrétiennes intenses au collège. Il n'est presque jamais allé à l'église dans la deuxième moitié de sa vie.² Dans ses Mémoires rédigées en 1945, il a écrit : « Je pense que la valeur de la morale chinoise est supérieure à celle de l'Occident », « le missionnaire est évidemment un envahissement psychique. »³ Tsiang espérait écrire un ouvrage historique pour confirmer son statut académique. Cependant, il s'est sacrifié en politique pendant trente ans. Quelques mois après sa retraite, il a été diagnostiqué d'un cancer. L'absence d'un ouvrage sur l'histoire moderne chinoise lui a laissé un gros regret. Tsiang a servi le gouvernement nationaliste toute sa vie, mais il n'a pas adhéré au Parti nationaliste chinois. Au contraire, il a toujours écrit les critiques sur les problèmes du Parti nationaliste et du gouvernement nationaliste.

2. État de la question

La vie d'un individu est en relation étroite avec son époque. Nous étudions le destin d'une figure politique dans le but de mieux comprendre l'époque. Par contre, pour analyser la figure, nous devrions connaître le contexte historique. À l'égard des intellectuels modernes chinois, l'époque de la République de la Chine était une ère où il existait à la fois des opportunités et des défis. Au fur et à mesure que le système de l'examen impérial et l'Empire de Qing ont été successivement abolis, les intellectuels ont perdu les chances traditionnelles d'entrer en politique et aussi les valeurs

¹ Shidafu : Les fonctionnaires érudits, aussi connus sous les noms **érudits bureaucrates** ou **lettrés** (chinois : 士大夫) sont des fonctionnaires nommés par l'empereur de Chine, responsables de la gestion au jour le jour, de la dynastie Han à la fin de la dynastie Qing en 1912, dernière dynastie impériale chinoise. Le fondement de la méritocratie savante est basé sur la maîtrise des classiques confucéens, ce qui a des effets importants sur la société chinoise. Théoriquement, ce système se traduit par une classe dirigeante très méritocratique où les meilleurs étudiants dirigent le pays. Les examens donnent à beaucoup de gens la possibilité de poursuivre le pouvoir politique et les honneurs - et donc encouragent la poursuite sérieuse de l'éducation formelle. Comme le système n'a pas de discrimination formelle fondée sur le statut social, il fournit un moyen de mobilité sociale ascendante, indépendamment de l'âge ou de la classe sociale.

² CH'EN, Chih-mai. 1967. *Jiang Tingfu de zhishi yu pinghseng (La vie de Tsiang Tingfu)*. Zhuanji wenxue chubenshe (Édition Zhuangji Wenxue), Taipei.

³ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Jiang Tingfu huiyilu (Les mémoires de Tsiang Tingfu)*. Édition Xinxing, Beijing, chapitre 7

confucéennes. Cependant, grâce à l'effondrement de l'ordre social, les intellectuels chinois, pour la première fois dans l'histoire, ont été donnés le droit de choisir leur métier et la liberté de choisir leur conviction. Dans la Chine moderne, la dignité indépendante au sens le plus étroit a possédé les conditions préalables sociale et spirituelle.¹

Bien que l'Empire de Qing ait été remplacé par la « Chine », un État-nation, elle avait encore simultanément fait face aux crises intérieures et aux menaces extérieures. La première génération des intellectuels chinois, comme Liang Qichao, Kang Youwei, Yan Fu et Cai Yuanpei, etc., a essayé de construire une nation moderne par les réformes. Cependant, toutes les réformes ont fini par l'échec. La République était un simulacre. Pire encore, les puissances occidentales, qui avaient été vantées, redoutées et admirées par les réformistes chinois, n'étaient plus une source de défi et d'inspiration, mais plutôt une cause de ressentiment et un objet de désillusion et de mépris à cause de la Première Guerre mondiale. Aux yeux des intellectuels, la Chine était en pire état que d'une décennie auparavant. La plupart des intellectuels chinois adoptaient l'idée générale qu'une révolution nationale était nécessaire. En Chine du milieu des années 1910 aux années 1930, les intellectuels de la génération du 4-Mai étaient déterminés à lancer une révolution culturelle sur une critique fondamentale de la famille confucéenne et des valeurs sociales traditionnelles et à lancer une révolution politique dans le but d'une recherche de nouvelles idéologies politiques.²

Pour réaliser la révolution nationale, les intellectuels chinois, profondément influencés par l'esprit de *Shidafu*³ et l'élitisme, ont considéré le réveil du peuple chinois pour se sauver de la domination

¹ Xu Jilin, « Zhongguo zhishifenzi qunti renga de lishi kaocha » (L'observation historique sur la dignité du groupe des intellectuels chinois), *Lingyizhong lixiang zhuyi (L'autre genre de l'idéalisme)*, Édition de l'Université de Fudan. Shanghai, Août 2010.

² Timothy Cheek. 2016. *The Intellectual in Modern Chinese History*, Cambridge University Press, 7 janv. 2016, p. 96-97.

³ L'esprit de *Shidafu* : Proposé par Xu Jilin dans « Shaoshuren de zeren : jindai zhongguo zhishifenzi de shidafu yishi » (La responsabilité de la minorité: le concept de Shidafu des intellectuels modernes chinois). Au fur et à mesure de l'effondrement de Qing, bien que les fonctionnaires érudites traditionnelles aient disparu, l'esprit des fonctionnaires érudites a hérité par les intellectuels modernes chinois. Les intellectuels doivent assumer la responsabilité de la transformation de la société. Ce qui était différent des fonctionnaires érudits traditionnels réside dans le fait que les intellectuels emploient les connaissances et la capacité pour construire un pays moderne, au lieu de la morale confucéenne. En particulier, la politique et les opinions publiques doivent être manipulées par les intellectuels qui ont possédé les connaissances modernes et la capacité politique.

étrangère et du désordre domestique comme leur mission naturelle. Stimulés par le sens de la responsabilité, les intellectuels chinois ont généralement combiné leur vie individuelle avec le destin de la nation. La majorité d'entre eux a choisi de travailler dans le journalisme et de se consacrer à l'éducation moderne afin de transformer le caractère national. Ces deux institutions sont devenues le cœur du peuple chinois et ont fourni le cadre du mouvement de la nouvelle culture chinoise.¹

Dans la République de la Chine, il existait également une vague d'« experts en politique », un phénomène qui a accompagné la montée de l'expertise en générale dans la société.² Un groupe d'intellectuels supérieurs a choisi d'entrer en politique et d'influencer directement la politique et le processus de la modernisation chinoise. Pour ces derniers, l'engagement politique était moins l'expression d'un esprit de service et plus une carrière professionnelle. C'est seulement les experts qui peuvent se charger des affaires politiques. En effet, ils possèdent les connaissances modernes et la capacité de l'administration et de l'organisation. En outre, ils ont aussi souligné la valeur de la morale dans la politique. Ils ont considéré la politique comme une carrière et un idéal auxquels les experts se consacrent. C'est exactement « le bon gouvernement » ou « le gouvernement des bons hommes » qui ont été proposés par Hu Shi et Ding Wenjiang.³ Tsiang Tingfu était un intellectuel des experts en politique, et il a aussi fait ses preuves dans les milieux des presses et de l'éducation. Tsiang était un membre important dans la génération du 4-Mai et s'est dévoué à la révolution politique et culturelle.

Depuis longtemps, les recherches sur Tsiang Tingfu étaient insuffisantes sur son statut académique et ses réalisations dans le domaine politique. Ce n'est pas difficile à expliquer dans le contexte de la Chine continentale. Tsiang s'est opposé au Communisme et au Parti communiste chinois durant toute sa vie. Il a également été haut fonctionnaire du gouvernement nationaliste. Par conséquent, il

¹ Timothy Cheek. 2016. *The Intellectual in Modern Chinese History*, p.98 et p.103

² Xiaoqun Xu, *Chinese Professionals and the republican State: The Rise of Professional Association in Shanghai, 1912-1937* (Cambridge: Cambridge University Press, 2001)

³ Xu Jilin, 2010. « Shaoshuren de zeren : jindai zhongguo zhishifenzi de shidafu yishi » (La responsabilité de la minorité: le concept de Shidafu des intellectuels modernes chinois), *Jindaishi yanjiu (Étude de l'histoire moderne)*, Beijing, vol.3, 2010.

est considéré comme une « autorité réactionnaire capitaliste » en Chine sous le régime du Parti communiste. Cependant, à Taiwan, les recherches le concernant lui fussent impopulaires pendant longtemps. Li Ao, furieux, écrit dans l'article nécrologique : « Comme un ministre méritant du Taiwan qui a quitté son poste depuis seul cinq mois, la mort de Tsiang est extrêmement solitaire. On en conclura que le sentiment des hommes changera très rapidement dans la mauvaise atmosphère de la politique taiwanaise. » Selon Li Ao, le caractère honnête, franc et différent de Tsiang par rapport aux autres politiciens rusés provoque la tranquillité au Taiwan après sa mort. Dans une certaine mesure, le fait que Tsiang ait rencontré l'indifférence générale au champ de la politique est juste la réussite de Tsiang.¹

Même si, au cours des 20 ans suivant sa mort, il n'y a pas eu suffisamment d'œuvres académiques sur sa vie à Taiwan, les articles² écrits par Li Ao, Wu Xiangxiang et Chen Zhimai (Ch'en Chih-mai) aménagent systématiquement la carrière de Tsiang et lui donnent une critique objective. Dans une certaine mesure, ces ouvrages offrent une orientation historique sur Tsiang aux chercheurs suivants. Li apprécie hautement la pensée et les comportements pendant sa vie académique et politique. Selon lui, Tsiang était le plus brillant dans tous les savants de la République grâce à sa vision pragmatique et utilitaire. Wu estime la « *Jingshi Zhiyong* »³ comme la raison profonde pour laquelle Tsiang a abandonné l'académie et est entré en politique. Il affirme que la pensée et le caractère de Tsiang ont bénéficié de l'atmosphère traditionnelle de « *Jingshi* » dans sa province natale, Hunan. Également, Tsiang s'est beaucoup inspiré de l'exemple des anciens célèbres en Hunan, tels que Zeng Guofan, Zuo Zhongtang, Hu Linyi, Wei Yuan, Guo Songtao, Huang Xing,

¹ Li, Ao. 1985. « Jiang Tingfu wenxuan xu » (Préface aux essais de Tsiang Tingfu), *Collection complète de Li Ao VIII*. Édition Tianyi, Taipei.

² CH'EN, Chih-mai. 1967. *Jiang Tingfu de zhishi yu pingsheng*, (*La vie de Tsiang Tingfu*).

Li, Ao. 1985. *Jiang Tingfu he ta zoude lu*, (*Tsiang Tingfu et son parcours*).

WU, Xiangxiang. 1979. *Jiang Tingfu zhuan* (*Biographie de Tsiang Tingfu*)

³ Jingshi Zhiyong (chinois : 经世致用) est la notion confucéenne qui a été déposée par Wang Fuzhi, Gu Yanwu, Huang Zongxi, etc, les philosophes à la fin de la dynastie de Ming et au début de Qing. Le noyau de cette notion consiste que les connaissances doivent servir la société par l'entremise du politique. « Jingshi » signifie d'administrer les affaires de l'État. « Zhiyong » signifie faire pleinement usage des connaissances. Elle est devenue une vague de pensée très influente pendant la dynastie de Qing. Elle consiste à faire attention aux réalités sociales, à faire face aux conflits sociaux et à résoudre les problèmes sociaux par les connaissances. Cette pensée reflète que les intellectuels confucéens traditionnels mettent l'accent sur le pragmatisme et regardent les affaires de l'État comme la mission d'eux-mêmes.

etc.¹ Chen Zhimai, est un collègue et ami de Tsiang Tingfu. Ils ont des relations étroites pendant trente ans, à l'Université de Tsinghua, au Département d'exécution du gouvernement, et à l'ambassade du Taiwan aux États-Unis. Par conséquent, Chen nous offre de nombreuses mémoires individuelles et compréhensions plus profondes sur Tsiang. L'ouvrage de Chen remplit la lacune de la deuxième moitié de sa vie dans les Mémoires de Tsiang.

*Tsiang Ting-fu : Between Two Worlds : 1985-1935*² de Charles R. Lilley est, jusqu'à présent, le seul mémoire sur Tsiang écrit par un Occidental. Lilley emploie bon nombre des sources de la période étudiante de Tsiang aux États-Unis à sa recherche. Lilley reconnaît que Tsiang est un héritier et praticien de la tradition « Jingshi Zhiyong ». Contrairement à l'opinion de Wu, il pense que les mentors progressistes américains de Tsiang ont façonné sa perspective intellectuelle à un degré beaucoup plus élevé que ses premiers professeurs confucéens en Hunan. En réalité, Tsiang a appris l'utilitarisme, dans ses ramifications plus profondes, de ses professeurs américains au collège Oberlin, et plus tard à l'Université de Columbia.

À la dernière décennie du XX^e siècle, les recherches sur Tsiang sont de plus en plus profondes à Taiwan et en Chine continentale. De nombreux articles d'une grande influence apparaissent. À Taiwan, les chercheurs font les études systématiques sur sa pensée politique, diplomatique et ses opinions de la modernisation chinoise. Pour les savants de la Chine continentale, ils préfèrent ses méthodologies historiques, ses contributions apportées à la recherche sur l'histoire moderne de la Chine et son expérience en politique comme un intellectuel. L'article de Xu Jilin intitulé « Le taureau dans la boutique de la porcelaine »³ analyse bien la pensée politique et sociale de Tsiang et les sources au niveau idéologique de cette pensée. Lorsque l'on compare ces recherches, il est évident qu'il existe un grand débat sur la « dictature d'un nouveau type » entre les chercheurs. Cette

¹ Les shidafus connus et les personnalités éminentes à la fin de la dynastie de Qing qui sont d'origine de la province de Hunan : Zheng Guofan (曾国藩), Zuo Zongtang (左宗棠), Hu Linyi (胡林翼), Wei Yuan (魏源), Guo Songtao (郭嵩焘), Huang Xing (黄兴)

² Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, Ph. D. Dissertation of University of Maryland, 1979, p. 107, note 71.

³ XU, Jilin. 2007. « Ciqidian zhong de mengniu » (Taureau dans une boutique de porcelaines), *Dashidai zhong de zhishifenzi (Les intellectuels à la grande époque)*, Édition Zhonghua, Beijing.

divergence influence directement les critiques positives ou négatives sur Tsiang.

D'après quelques chercheurs, l'idée du « compromis avec le Japon » proposée par Tsiang est basée sur son concept historique incorrect. Tsiang prône le défaitisme dans le conflit sino-japonais. Pourtant, les amis de Tsiang, les intellectuels libéraux à Pékin et Tianjin, sont généralement en faveur de la paix en cherchant le compromis avec le Japon. Cependant, à l'égard de l'idée de « la dictature d'un nouveau type », il y avait un débat d'une grande influence dans la société entre Hu Shih et Tsiang. Beaucoup d'intellectuels libéraux sont entrés dans ce débat et scindés en deux groupes. La plupart des chercheurs d'alors n'ont pas adhéré aux idées de Tsiang. Ils étaient d'accord avec l'opinion de Hu Shih que la Chine devrait être unifiée par voie de la démocratie parlementaire. Au contraire, selon Tsiang, la Chine ne possède pas du tout les conditions du Parlement. La dictature et l'unification de manière militaire sont la seule possibilité pour une Chine très faible.

Les revendications de Tsiang ont attiré l'attention du Généralissime Tchang Kai-chek¹. Après deux discussions entre Tsiang et Tchang, le Généralissime l'a invité à occuper le poste de Chef du cabinet politique. Les personnes d'alors, mais également quelques chercheurs contemporains pensent que Tsiang avait écrit ses textes sciemment pour capter l'œil du président. Fu Sinian² estime même que la dictature d'un nouveau type est la stratégie de Tsiang pour entrer dans le gouvernement nationaliste. Cependant, il y a aussi des chercheurs qui justifient sa pensée et sa conduite. Xu Jilin propose une interprétation qui explique la relation logique entre sa pensée politique et son comportement de l'« intellectuel en politique ». Selon lui, Tsiang est un libéral, et plus précisément, un social-libéral par rapport à Hu Shih. Ses idées de « compromis avec le Japon » et de « dictature d'un nouveau type » sont fondées sur deux principales convictions : d'une part, la modernisation,

¹ Tchang Kai-chek, (chinois : 蔣介石) (31 octobre 1887 – 5 avril 1975) est un militaire et homme politique chinois qui fut l'un des principaux représentants du Parti nationaliste après la mort de Sun Yat-sen en 1925. Il fut le chef militaire – avec le titre de généralissime – et, à diverses périodes et en alternance, le chef du gouvernement et le président de la « Première République » puis, jusqu'à sa mort, le président de la « République de Chine » à Taïwan.

² Fu Sinian (chinois: 傅斯年), (26 mars 1896 - 20 décembre 1950), était un célèbre éducateur et historien chinois et l'un des leaders du Mouvement du 4-Mai en 1919. Il a étudié la psychologie expérimentale à l'University College de Londres de 1920 à 23. Il a également été l'un des dirigeants des opinions publiques à Pékin et Tianjin et est aussi un des fondateurs de Critique indépendante.

et d'autre part, l'esprit rationnel. Pour Tsiang, l'unification d'une nation et l'ordre politique sont inéluctables, voire plus importants que la démocratie et la liberté. À l'égard de sa motivation d'entrer en politique, Xu insiste sur le fait que Tsiang est un vrai politicien qui regarde la politique comme une carrière et un noble idéal.¹

3. Biographie

Tsiang Tingfu est né à Shaoyang dans la province du Hunan. Il est né en 1895 où la dynastie Qing a été défaite dans la Première Guerre sino-japonaise. Il a accepté l'enseignement initial confucéen dès l'âge de 6 ans. Il a été éduqué de manière traditionnelle chinoise pendant 4 ans à Shaoyang. En 1906, il a quitté sa ville natale et est entré dans une académie missionnaire américaine. Pendant les cinq années et demi suivantes, il a reçu la nouvelle éducation occidentale et largement chrétienne, suivant les cours anglais et mathématiques.

En 1911, la Révolution Xinhai a éclaté. Tsiang s'est inquiété que la société chaotique après la révolution lui empêche de finir régulièrement ses études. Ayant été invité à étudier aux États-Unis par son professeur d'une école missionnaire, dans la même année, il est parti pour étudier aux États-Unis. Il a passé la prochaine décennie à étudier dans les écoles américaines : premièrement, l'Académie de Park (1912-1914) à Parkville, dans le Missouri ; ensuite, au Collège d'Oberlin (1914-1918) à Oberlin, Ohio ; enfin, à l'Université de Columbia (1919-1922) à New York City. Sa formation académique à Oberlin et à Columbia était cruciale pour son développement intellectuel. Ses mentors américains ont façonné la forme et le fond de sa pensée. Il a emprunté sa philosophie politique libérale et a adopté son idéal de leadership. Ses professeurs de Columbia ont formé son idéologie de l'histoire et le sujet de sa thèse de doctorat. Pendant les années passées aux États-Unis, Tsiang a aussi participé aux activités politiques et sociales. Tsiang Tingfu est également devenu un leader actif dans les affaires étudiantes chinoises, en occupant des postes importants dans l'Alliance des étudiants chinois et dans l'Association chrétienne des étudiants chrétiens (CSCA). Durant la Première Guerre mondiale, il est allé en France avec L'Association chrétienne des jeunes hommes

¹ XU, Jilin. 2007. « Taureau dans une boutique de porcelaines »

et il a travaillé parmi le Corps du travail chinois.

Après avoir obtenu un doctorat en histoire, il est retourné en Chine en 1923. Il a d'abord occupé ses postes à l'Université de Nankai puis à l'Université de Tsinghua. À Tsinghua, il est devenu le chef du Département d'histoire, où il a édité et publié un certain nombre d'œuvres sur l'histoire chinoise. En ayant recours aux archives de la dynastie Qing nouvellement rendues publiques et aux publications diplomatiques, Tsiang a défriché un nouveau champ pour les études historiques chinoises : l'histoire diplomatique. Selon ses recherches, il a soutenu que la Chine devrait adopter des approches occidentales si elle voulait marquer des victoires diplomatiques. À l'Université de Tsinghua, il a lancé une série de réformes du programme scolaire, dont le but était de rendre ce programme plus pertinent pour satisfaire les besoins chinois. Parallèlement, il a commencé à construire une réputation internationale en tant qu'autorité prééminente sur l'histoire diplomatique moderne de la Chine. Au cours de son mandat à Tsinghua, il a dirigé un certain nombre d'historiens qui écrivent sur la Chine moderne, y compris John K. Fairbank.

Après l'éclat de la crise de la Mandchourie de septembre 1931, dans la société de la Chine, le désir du peuple de sauver la nation menacée d'extinction a été de plus en plus imminent. En collaboration avec d'autres intellectuels de Pékin, comme Hu Shih, Ting Wen-chiang, il a fondé un journal influent nommé *Critique indépendante*. Ses articles pour ce journal d'opinion ont couvert de grands sujets, y compris les relations sino-japonaises, la reconstruction rurale, la Société des Nations, le rétablissement des relations diplomatiques avec l'Union soviétique et le mouvement communiste en Chine, etc.

Ses opinions publiées ont attiré une attention immédiate de l'autorité gouvernementale. En l'été 1933 et en l'autonome 1934, Tchang Kai-chek l'a invité à discuter la situation d'alors et lui a demandé de faire des suggestions pour le gouvernement nationaliste, surtout, dans la deuxième rencontre, Tchang lui a donné une mission importante. En l'été 1934, Tsiang voulait faire un voyage académique à l'Union soviétique et en Europe occidentale pour recueillir les sources historiques sur la diplomatie chinoise. Avant son départ, Tchang lui a confié la tâche d'examiner la possibilité

d'une alliance entre l'Union soviétique et la Chine contre le Japon.

Étant donné que Tchang appréciait l'intelligence de Tsiang et était satisfait de son résultat diplomatique à l'Union soviétique, Tsiang a reçu en novembre 1935 une annonce qui lui a demandé d'aller à Nankin et de rencontrer Tchang pour la troisième fois. Cette fois, Tsiang a été nommé le Chef du cabinet politique de la cour exécutive¹. Une demi-année après d'avoir accepté le poste, il a été nommé ambassadeur à l'Union soviétique, parce que le projet de la réforme sur le système de la politique intérieure amené par Tsiang était contre l'intérêt acquis des bureaucrates dans le gouvernement. À sa fonction en tant qu'ambassadeur à l'Union soviétique, il a continué de promouvoir l'alliance sino-soviétique. Cependant, à cause de sa mesure diplomatique inappropriée au cours de l'incident de Xi'an, il a reçu beaucoup de froideur de l'Union soviétique. Une demi-année après l'éclat de la guerre entière entre la Chine et le Japon, en janvier 1938, Tsiang a quitté le poste d'ambassadeur. En mai de la même année, le premier ministre de la cour exécutive d'alors, K'ung Hsiang-hsi², a commis Tsiang au Chef du cabinet politique une nouvelle fois. Entre les deux postes, il s'est consacré à la rédaction d'une brochure de l'histoire moderne chinoise. Durant la guerre, cette brochure a été écrite dans la situation de l'absence des sources historiques. Néanmoins, elle démontre complètement son niveau académique supérieur et offre une nouvelle vision aux recherches sur l'histoire de la fin de Qing. Toutefois, il est regrettable que sa vie ne lui ait pas donné assez de temps pour compléter un ouvrage systématique sur l'histoire moderne de la Chine.

Pendant les cinq ans suivants, il est resté dans cette position et a consacré tous ses efforts pour maintenir l'économie et la politique intérieure, et pour soutenir en même temps cette guerre de vie ou de mort. En 1943, Tsiang est devenu le président de la branche chinoise de l'Administration des Nations Unies pour le secours et la reconstruction (UNRRA). Ses missions avaient pour objectif

¹ La cour exécutive est la branche exécutive du gouvernement de la République de Chine

² Kong Xiangxi, K'ung Hsiang-hsi ou H. H. Kung (chinois : 孔祥熙;) (Shanxi, 1880/1881 – New York, 16 août 1967), fut l'un des principaux artisans de la politique financière et économique de la Première République chinoise, ainsi qu'un délégué officieux du gouvernement de Nankin pour les achats d'armes en vue des luttes anti-communiste et anti-japonaise. Banquier et homme d'affaires éduqué aux États-Unis, allié à Tchang Kaï-chek par sa femme Song Ailing, sœur de Madame Tchang, il fut, entre autres, cadre du Guomindang, ministre de l'Industrie et du Commerce (1928-1933), ministre des Finances (1933-1944), gouverneur de la Banque centrale de Chine (1933-1945), Premier ministre (1938-1939) et membre du Comité international olympique (1939-1955).

de rendre la Chine la plus favorisée dans la distribution des secours internationaux, puis d'envoyer les matériaux et les biens de manière équitable en Chine.

Après la Deuxième Guerre mondiale, Tsiang est devenu le Représentant permanent de la Chine auprès des Nations Unies. Contre toute attente, dès lors, il a commencé la vie de la diplomatie professionnelle, vivant en outre-mer pendant longtemps. Au cours de son travail dans le gouvernement nationaliste, Tsiang était insatisfait de la situation politique du Parti nationaliste. En 1945, il a eu l'idée de fonder un nouveau Parti. Au début de 1949, Tsiang a désespéré de la politique intérieure. Il a discuté du nouveau Parti avec Hu Shih. Ils l'ont nommé « Parti libéral de la Chine » et l'ont annoncé sur *New York Times*. Cependant, comme Hu Shih a refusé de devenir le chef du Parti et le régime nationaliste a profondément changé après le repli à Taiwan, Tsiang a abandonné le projet du Parti libéral et a continué son poste comme le Représentant de la délégation chinoise aux Nations Unies. Pour Tsiang, la fondation du Parti libéral était un événement important qui révèle son attitude envers le système politique du Parti nationaliste.

Après la création de la République populaire de Chine sur le continent chinois, Tsiang a défendu le droit exclusif de la République de Chine à Taipei de représenter la Chine aux Nations Unies et au Conseil de sécurité. Il a travaillé dans la délégation du Taiwan auprès des Nations Unies pendant 15 ans. En 1952, Tsiang a dirigé la réussite de la résolution 505 de l'Assemblée générale de Nations Unies. La République de Chine a déposé une plainte auprès de l'Organisation des Nations Unies contre l'Union soviétique, en faveur de l'aide aux communistes chinois pendant la guerre civile. Le régime du Parti communiste chinois est un gouvernement fantoche manipulé par l'Union soviétique. Tsiang a accusé l'Union soviétique d'une violation du traité d'amitié et d'alliance sino-soviétique et aussi d'une violation de la Charte des Nations Unies. L'Assemblée générale des Nations Unies a adopté la résolution 505 pour condamner l'Union soviétique. En 1961, il a servi comme ambassadeur de Chine aux États-Unis jusqu'en 1965. En mai 1965, il a été à la retraite.

Après la retraite, il s'est installé à New York City et a commencé son histoire orale en collaboration avec l'Université de Columbia. Il a projeté, d'abord, de finir ses Mémoires avec l'Université de

Columbia, puis d'écrire un ouvrage complet de l'histoire moderne chinoise qui peut couvrir tous ses résultats de recherche et confirmer son statut dans l'histoire académique. Malheureusement, quelques mois après sa retraite, il a été diagnostiqué d'un cancer. Il est mort en octobre 1965 à New York City sans même finir ses Mémoires. Tsiang est mort à l'âge de 70 ans dans lesquels, incluant son enfance, il est resté en Chine pendant 39 ans. Il a passé presque la moitié de sa vie hors de la Chine.

4. Cadre de l'étude

Une description de la vie entière de Tsiang est un travail ardu. D'ailleurs, nous ne sommes pas à même de recueillir toutes les sources premières à Taiwan et aux États-Unis. Ainsi, nous nous concentrons sur sa pensée politique et sociale pendant les années 1922-1937, la période entre son retour en Chine et l'éclat de la guerre complète sino-japonaise. Pour Tsiang, et même la Chine, la période se situant entre 1920 et 1940 constitue la période de transition importante.

Premièrement, lorsque Tsiang est revenu en Chine, la dynastie de Qing était renversée depuis plus de dix ans. Cependant, la Chine n'avait pas encore fondé un régime unifié, et elle était divisée par les seigneurs de guerre en petites factions différentes. Face à la menace du Japon, à la lenteur de la construction modernisée, et à la rupture entre le Parti nationaliste et le Parti communiste, les intellectuels libéraux avaient généralement l'ambition d'influencer la politique et d'éduquer les chefs de la Chine. En particulier, après la perte de la Mandchourie en 1931, à Pékin et Tianjin, qui étaient les centres d'opinion publique, les intellectuels dirigés par Hu Shih et Tsiang Tingfu ont posé une série de discussions sur la sauvegarde de la Chine.

Deuxièmement, dans les trois et quatre ans après son retour, Tsiang n'a pas écrit beaucoup de critiques politiques. Il est resté en outre-mer depuis onze ans, Tsiang a eu besoin du temps pour comprendre ce pays de nouveau. Durant cette période, il a enseigné l'histoire à l'Université de Nankai et a dirigé les étudiants dans les enquêtes et les recherches sur la réalité de la société chinoise. Il a aussi fait beaucoup de voyages d'observation partout en Chine. En voyage, il a

inspecté la vie chinoise et la construction locale. Également, il a engagé les conversations avec les figures politiques, comme le ministre des Affaires étrangères, Wang Zhengting¹, Yang Yuting², le général au pouvoir réel dans la clique du Fengtian après l'assassinat de Zhang Zuolin. Par ailleurs, Tsiang a conservé une relation soutenue avec plusieurs intellectuels à Pékin et Tianjin. Ils ont fondé ensemble un journal pour exprimer leurs opinions. Au travers des communications avec les meilleurs intellectuels d'alors, Tsiang a approfondi sa compréhension sur la Chine. Par exemple, Tsiang n'appréciait pas tous les seigneurs de guerre en Chine avant son retour, parce qu'il a jugé qu'ils étaient la source de tous les maux en Chine. Cependant, il a peu à peu reconnu les significations positives des seigneurs de guerre sous l'influence de son ami, Ting Wen-chiang.³ Dans les critiques et les opinions politiques, il a toujours souligné que toutes les politiques doivent être posées sur la réalité de la Chine. Ses nombreuses opinions conservatrices, bien qu'elles soient différentes avec celles des autres, sont toutes basées sur ses observations de la réalité chinoise.

Troisièmement, pendant les années 1930-1940, la pensée de Tsiang présentait les caractères de la maturité et l'activité. En tant qu'intellectuel dans l'époque du 4-Mai, Tsiang a systématiquement reçu la culture occidentale et a profondément réfléchi sur la situation de la Chine. Il a également fait l'expérience du mouvement du 4-Mai, de l'expédition du Nord⁴ et de la guerre contre le Japon. Toutes ses expériences éducatives et sociales l'avaient rendu plus mature dans sa pensée, son caractère et son attitude politique. Ses opinions dans les années 1930 sont les plus litigieuses. En outre, sa pensée après les années 1940 ne dépasse plus la portée de la logique cognitive de cette période. Par conséquent, notre choix s'orient vers cette période très typique comme cadre de

¹ Wang Zhengting (chinois :王正廷), (7 septembre 1882 – 21 mai 1961), aussi appelé C. T. Wang, est un diplomate de la République de Chine. Il sert comme ministre des Affaires étrangères jusqu'en 1931.

² Yang Yuting (chinois : 杨宇霆), (1886–1929), est un général important de la clique du Fengtian. Après l'assassinat de Zhang Zuolin par les Japonais, il est devenu le dirigeant réellement au pouvoir. Il est exécuté par Zhang Xueliang en 1929, le fils de Zhang Zuolin.

³ TIASNG, Tingfu. 1965. « Wo suojide de Ding Zajun » (Ting Wen-chiang dans mes mémoires), *Magazine pour le vingtième anniversaire de la mort de Ting Wen-chiang*, publié en décembre 1965 à Taipei.

⁴ L'expédition du Nord (chinois : 北伐) est une campagne militaire menée entre 1926 et 1928 par le Parti nationaliste chinois, sous la direction du Généralissime Tchang Kaï-chek. Son principal objectif était d'unifier la Chine sous son contrôle en mettant fin au Gouvernement de Beiyang ainsi qu'au pouvoir des seigneurs de la guerre locaux. Elle a conduit à la réunification chinoise de 1928 et à la mise en place de la Décennie de Nankin.

recherche.

Quatrièmement, en ce qui concerne la faisabilité, la pensée politique et sociale de Tsiang se trouve largement concentrée dans les journaux d'alors, comme *Critique indépendante*, *Ta Kung Pao*¹, *Critique moderne*, *Guowen Hebdomadaire*, *Revue orientale*,² etc. Surtout pour *Critique indépendante*, Tsiang était un des fondateurs du journal dans lequel il a écrit 68 articles de 1932 à 1937. Concernant ses Mémoires, même s'il est mort 5 mois après sa retraite, Tsiang a laissé les Mémoires terminés à l'éclat de la guerre sino-japonaise, dans lesquels il a raconté en détail ses expériences de sa naissance à 1937. On peut trouver les sources de sa pensée politique dans les Mémoires. En outre, selon l'étude de Lilley³, les Mémoires de Tsiang ont été écrits en 1945, au lieu de 1965, l'année de sa retraite. Autrement-dit, les Mémoires ont été généralement rédigés sur la base de la pensée et des logiques pendant 1930-1940. En ce moment-là, Tsiang n'avait pas encore d'idée de fonder le Parti libéral chinois. Tsiang a aussi écrit une brochure nommée « l'Histoire moderne chinoise » en l'été 1938. Dans le livre, il a considéré l'histoire de la fin du Qing comme les leçons du gouvernement nationaliste. Par conséquent, au travers des explications contenues dans son livre, on peut trouver la source de sa pensée au niveau de l'histoire.

5. Structure des chapitres

Dans le Chapitre 1, nous avons déjà introduit les caractères de Tsiang Tingfu et les particularités de l'étude. Toute la pensée vient des expériences tandis que tous les comportements sont basés sur la pensée. Même si on se concentre principalement sur la première moitié de sa vie, c'est mieux que l'on connaisse sa biographie sous l'aspect général.

Nous planifions de diviser notre étude en trois parties par périodes différentes dans sa vie.

Dans le Chapitre 2, nous présentons les expériences de Tsiang de suivre les études. Son

¹ Le Ta Kung Pao (chinois :大公报), fondé en 1902 à Tianjin, il est le plus vieux journal de la République de Chine. Il est aussi le journal le plus influent sous le régime du Parti nationaliste.

² Les journaux populaires d'alors, Chinois: 现代评论, 国闻周报, 东方杂志

³ LILLEY, Charles R. 1999. « Tsiang T'ingfu: Outsider in the Inside ». *Archives and History*, 1999, vol 3.

environnement de l'éducation change largement de son enfance à son âge adulte. Il a connu une transformation de la vie : de la région rurale extrêmement solitaire en Chine à la métropole la plus animée dans le monde. La tradition confucéenne chinoise et la culture moderne occidentale sont toutes mélangées dans sa pensée et son attitude de la vie. Les différents environnements, types et degrés d'éducation lui ont donné les influences différentes. A travers l'analyse de l'époque de ses études, on peut non seulement apprécier sa pensée pendant sa jeunesse, mais également faire ressortir les sources différentes de sa pensée sociale et politique qui se forment dans les années 1930-1940. Ses expériences interculturelles font de Tsiang une figure complexe et typique.

Le Chapitre 3 se situe au cœur de l'étude qui va analyser la principale pensée politique et sociale après son retour en Chine. Toute sa pensée présente ses deux croyances fondamentales : la modernisation et l'esprit rationnel. Nous déduisons six aspects de la pensée dans ses articles des journaux d'alors. (1) Le problème du Nord-Est de la Chine. Lorsque Tsiang a étudié l'histoire des menaces extérieures du Nord-Est, il a déjà maintenu que, pour le gouvernement chinois, la menace du Nord-Est était le problème le plus imminent. Avant la crise de la Mandchourie, Tsiang a eu une compréhension profonde sur le Nord-Est. (2) Le compromis avec le Japon. Tsiang a insisté sur le fait que le peuple et le gouvernement chinois n'ont pas la capacité et la volonté de se battre contre le Japon. Bien que Tsiang ait connu l'insatisfaction du Japon à la voie d'invasion commerciale et ait bien compris la réalité du militarisme, il a encore préconisé que la Chine devrait chercher la collaboration sino-japonaise et gagner du temps pour la préparation de la guerre. (3) La construction moderne. Tsiang pense que tous les problèmes en Chine sont provoqués par la lenteur de la modernisation. Il a conseillé que la science et la mécanique doivent servir à produire et à défendre la patrie. (4) La « dictature d'un nouveau type ». Elle prolonge la théorie d'unifier la Chine de manière militaire proposée en 1926. En même temps, après la crise de la Mandchourie, elle a répondu à la pression de la calamité nationale. L'unification du pays et la modernisation chinoise sont les raisons ultimes de la mise en œuvre de la dictature. (5) L'abolition de l'ancienne philosophie de la vie. Tsiang pense que la philosophie de la vie dans la tradition chinoise n'est pas saine. Les Chinois, surtout les intellectuels, doivent abandonner l'idéologie frêle et la préférence

en ermite. Les personnes modernes possèdent non seulement le corps moderne, mais aussi l'esprit actif et pragmatique. Les intellectuels doivent avoir le courage d'assumer leurs responsabilités dans la construction moderne. (6) Sa pensée diplomatique et ses activités diplomatiques avant la guerre. Il a visité l'Union soviétique comme représentant privé secret de Tchang Kai-chek, et puis il a occupé l'ambassadeur de la Chine à l'URSS. Selon lui, la diplomatie multilatérale était nécessaire pour la Chine dans la calamité. La Chine doit particulièrement faire attention à la relation sino-soviétique. Il a aussi souligné l'influence des opinions des masses sur la diplomatie.

Chapitre 2 : Tsiang Tingfu pendant ses études

Les expériences des études de Tsiang se montrent typiques et avancées dans sa génération des intellectuels chinois. Pendant son enfance, il est d'abord allé à l'école du clan pour apprendre les classiques confucéens à son village natal. Après l'abolition de l'examen impérial, il était une des personnes pionnières transférées aux écoles de nouvelle éducation. Lorsque la révolution a éclaté, il est de nouveau devenu un des étudiants qui sont allés le plus tôt à l'étranger. Les différentes éducations et environnements variés lui donnent l'influence multilatérale sur sa philosophie de la vie et sur sa pensée politique et sociale.

1. Période adolescente en Hunan

1.1 Sa famille et son enseignement aux écoles du clan

Tsiang Tingfu est né en 1895 où la dynastie de Qing a été battue par l'Empire du Japon dans la Première Guerre sino-japonaise. Cependant, à cette époque, la province du Hunan, comme la plupart des régions à l'intérieur des terres sous le régime de Qing, était extrêmement fermée et arriérée. La défaite de la dynastie de Qing, qui a changé l'histoire de la Chine, ne s'est pas du tout répandue à Shaoyang, le village de la famille de Tsiang. D'après les mémoires de Tsiang, il n'y avait aucun marchand étranger, missionnaire, ambassadeur avant 1901 dans sa province natale, Hunan. Pendant son enfance, il n'a jamais vu ou n'a jamais utilisé les marchandises étrangères. Hunan était aussi l'une des provinces les plus conservatrices en Chine qui avait boycotté les produits étrangers pendant le plus longtemps.¹

Tsiang est issu d'une famille d'une petite propriétaire terrienne (12 mu²). La finance de la famille a dépendu du revenu des affaires. En comparaison avec des familles terriennes, les Tsiang, ayant fait du commerce, étaient beaucoup plus ouverts et éclairés. Le père de Tsiang Tingfu a engagé des affaires avec son deuxième frère. Il avait du talent pour le commerce, même s'il a seulement acquis

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, Chapitre I

² Mu, unité de superficie, qui équivaut à 0,0667 hectare.

le niveau primaire. C'était une personne pragmatique. Contrairement à ceux qui maintiennent une attitude négative envers le business, il pensait que le business est un bon métier par lequel la famille peut mener une vie décente et heureuse. De surcroît, le père de Tsiang a développé des liens politiques locaux. Il a fréquemment servi de médiateur de litiges parmi les habitants de Shaoyang, et il est également devenu un chef civique à Chingkong, où les Tsiang possédaient et exploitaient deux quincailleries.¹ Bien que, dans une famille patriarcale traditionnelle chinoise, le père était sévère envers ses fils, le père de Tsiang Tingfu lui a donné un esprit moderne et non oriental, comme le respect des commerces et des commerçants. Il était aussi l'exemple qui s'est passionné pour participer aux affaires publiques.

En outre, son deuxième oncle Lanpu a eu une très grande influence sur la vie de Tsiang Tingfu. Bien que monsieur Lanpu n'ait pas obtenu un succès à l'examen impérial, il était également responsable avec une grande réputation dans la famille. Monsieur Lanpu a pris la plupart des décisions importantes touchant toute la famille, et il a cru que la prospérité future du clan Tsiang dépendait d'un fils de la famille qui pourrait être diplômé à l'examen impérial.² En tant que commerçants terriens modérément riches en Hunan, les Tsiang espéraient consolider leur statut social à la campagne. Pour ce faire, il aurait fallu qu'un membre des Tsiang puisse passer les examens du service civil et recevoir un poste dans le gouvernement de la dynastie, puisque la société chinoise respectait l'homme éduqué. Non seulement un diplômé pouvait assurer un statut social, mais il pouvait également protéger la richesse matérielle de la famille par sa position favorisée et ses liens avec les officiels.³

À partir de l'âge de 6 ans, Tingfu a été successivement admis dans trois écoles du clan différentes. En effet, monsieur Lanpu croyait que la nouvelle école offrait une meilleure éducation. Au cours de la première année, l'oncle Lanpu a observé de près les progrès de ses neveux, et il a rapidement perçu que son neveu Tingfu possédait de l'aptitude scolaire singulière. À partir de ce moment,

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, Chapitre I

² Ibid.

³ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 10

l'oncle Tsiang a travaillé sans relâche pour fournir à son neveu talentueux les meilleurs tuteurs possibles. Il a espéré que Tingfu pouvait réaliser l'ambition héréditaire des Tsiang.

L'enseignement dans les écoles du clan était extrêmement aride et ennuyeux. Pour les enfants de moins de dix ans, les classiques confucéens étaient trop compliqués et les devoirs demandés n'étaient pas du tout pratiques. Les enseignants des écoles n'ont pas demandé aux enfants de comprendre ce qui est écrit dans les classiques. Cependant, les enfants devaient apprendre par cœur tous les paragraphes dans les livres. Étant l'enfant le plus jeune à l'école, Tsiang Tingfu s'est montré particulièrement sage et intelligent pour son âge. La récitation des livres n'était pas du tout difficile pour lui, et de plus, ses textes étaient appréciés par les enseignants.¹

D'après Lilley, la période de quatre ans environ dans les écoles du clan n'était pas du tout suffisante pour absorber ou assimiler les connaissances qui exigeaient normalement dix ans ou plus.² Cependant, beaucoup de chercheurs pensent que l'expérience de l'éducation traditionnelle chinoise était importante dans toute la vie de Tsiang. Selon Ma Yong, ceux qui ont accepté l'enseignement confucéen avant l'abolition de l'examen impérial constituaient la dernière génération de « tongsheng » dans la société traditionnelle. Ils étaient aussi les nouveaux intellectuels avec le plus de sentiment classique dans l'ère nouvelle.³ Jiang Menglin, qui était un des étudiants de retour des États-Unis, proclamait dans ses Mémoires que la récitation des anciens livres avait un côté avantageux. Lorsqu'il est adulte, il peut toujours trouver la boussole qui aide à s'établir quelque part et avoir une vie assurée⁴. Selon Jiang, dans une société stable pendant longtemps, les principes des comportements ne changent pas. Il avance que les manières traditionnelles paraissent suffisantes pour répondre aux besoins actuels.⁵ Tsiang affirme également que, « même si j'ai reçu l'éducation étrangère depuis l'école secondaire, je suis toujours fier de ma base du chinois. Je suis

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, Chapitre III

² Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 21

³ MA, Yong. 2016. « Jiang Tingfu : xueshu baofu yu zhengzhi quehan » (Tsiang Tingfu : Ambitions académiques et regrets politiques), *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Édition Xinxing, Beijing.

⁴ Chinois : 安身立命

⁵ JIANG, Menglin. 2016. *Les mémoires de Jiang Menglin*. Édition Xinxing, Beijing, p.28

très reconnaissant à mon enseignant primaire »¹. Pour Tsiang, la culture confucéenne a produit un effet limité sur sa structure des connaissances et ses manières de comportement, ce qui explique pourquoi Tsiang a rencontré très peu d'obstacles provenant de la tradition chinoise lors de la recherche de son identité dans la culture différente.

1.2 L'éducation secondaire de Tsiang hors de Shaoyang

1.2.1 Le contexte de la nouvelle éducation

Face à l'échec durant la Première Guerre sino-japonaise et à la révolution successive à l'intérieur, la dynastie de Qing a tenté de s'attaquer aux problèmes politiques en promouvant sa propre réforme. Elle a planifié de réviser les anciens systèmes politiques et éducatifs qui avaient duré plus de mille ans. En septembre 1905, la cour de Qing a aboli le système d'examen et a annoncé des plans pour créer un système éducatif moderne. Cette réforme a profondément modifié les ambitions des familles traditionnelles en Chine, représentées par les Tsiang. Dans la nouvelle structure, l'éducation restait toujours la porte d'entrée du service gouvernemental, mais les Chinois avaient à présent l'intention d'acquérir des connaissances modernes considérées comme le supplément pour les classiques confucéens². Grâce aux affaires des Tsiang en ville, monsieur Lanpu a appris la nouvelle de l'abolition de l'examen impérial. Pour lui, l'éducation reste toujours la seule voie pour le développement de l'individu et de la famille.³

Aux yeux du jeune Tsiang Tingfu à la campagne, la province du Hunan était fermée et sous-développée. Pourtant, après la débâcle de la première guerre sino-japonaise de 1895, les dirigeants provinciaux du Hunan se sont déplacés à l'avant-garde dans une réforme éducative. Entre 1895 et 1905, ils ont envoyé des milliers de jeunes Hunanais au Japon pour une éducation moderne.

¹ *Biographie de Tsiang Tingfu II*. 1985. Éditions Tianyi, Taipei. p.154

² Zhongti xiyong, (chinois : 中体西用) était la pensée principale du Mouvement d'auto-renforcement entre 1861-1895. Sous le choc de l'Occident, les réformistes du mouvement ont préconisé d'accepter les pensées occidentales. En base du système, de la culture et de la pensée traditionnelle chinoise, il faut introduire la technique et la science occidentales dans la construction moderne de l'Empire de Qing.

³ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VIII

Plusieurs étudiants, de retour du Japon, ont joué un rôle important dans la réforme de l'éducation.¹ Parmi ces étudiants, il y avait une figure typique appelée Hu Yuantan qui avait fondé l'école Mingde à Changsha, la capitale du Hunan. Oncle Lanpu a décidé d'envoyer ses neveux à l'école de Mingde seulement quatre mois après l'abolition de l'examen impérial. Contrairement aux Tsiang, la plupart des familles rurales ont généralement appris la nouvelle en retard et continuaient à éduquer leurs enfants dans les écoles familiales traditionnelles. Par exemple, He Lian², un ami proche de Tsiang et le directeur du département d'économie de Nankai, a commencé à recevoir la nouvelle éducation trois ans après l'annonce de la cour Qing en septembre 1905.³

1.2.2 La vie à l'école Mingde à Changsha

Installé en ville pour la première fois, Tsiang était curieux de tout connaître. Il a suivi les cours modernes, tels que le chinois, les mathématiques, la peinture et la nature. À la nouvelle école, les enfants avaient les week-ends et aussi le temps du divertissement. Pour la première fois, Tsiang avait des contacts avec la culture occidentale.

En comparaison avec les connaissances modernes, le nouvel environnement plein de vagues du radicalisme a beaucoup intéressé le jeune Tsiang Tingfu. Aux écoles à Changsha, il y avait un slogan très populaire et stimulant : « Si la Chine devient l'Allemagne, le Hunan doit être la Prusse ». Personne ne comprenait la signification du « Prussisme ». Cependant, ce slogan a remonté le moral des Hunanais. Ils avaient la certitude qu'ils allaient jouer des rôles essentiels dans la construction d'une nouvelle Chine.⁴ À partir de ce moment, le Hunan s'est transformé en une province extrêmement radicale. À Mingde, en particulier, le nationalisme faisait partie intégrante de l'expérience d'apprentissage. Chaque soir, Tsiang et ses camarades de classe, en uniforme complet,

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 22

² He Lian, Frankin Ho : (chinois :何廉),(1895-1975), né à Shaoyang, Hunan, est économiste et éducateur connu en Chine. Il est le premier directeur du Département de l'économie à l'Université de Nankai. Il est ami intime de Tsiang Tingfu, et il a fait une expérience similaire que Tsiang. He est entré au gouvernement de Nankin comme le Chef du cabinet politique, le vice-ministre des affaires économiques. Dans les dernières années de sa vie, il a quitté la politique et est devenu le professeur de l'Université de Columbia.

³ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 23

⁴ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IV

marchaient dans la salle des messes et entendaient Hu Yuantan, le principal, faire les discours sur le patriotisme, l'agression étrangère en Chine et le sacrifice de soi. Il a appelé la génération de Tsiang à étudier fort et à acquérir des connaissances modernes afin de rendre la Chine puissante et riche.¹

L'école Mingde à Changsha a ouvert un nouveau monde et a offert des expériences plus larges. A l'âge de onze ans, Tsiang s'est rendu compte des différences entre les cours modernes et les classiques confucéens. Il s'est aussi initié aux notions vagues comme la « nation » et la « révolution ». Comme stipulé dans ses Mémoires, «la révolution était dans l'air, vague, romantique et passionnante. Je n'ai jamais entendu dire le projet précis de la révolution de Sun Yat-sen. Je n'avais que les notions les plus élémentaires de ce qu'était le nouveau monde. Cependant, d'une seule chose, je suis certain : tous les jeunes Chinois devraient étudier fort et bien préparer à se sacrifier pour la glorification de la Chine »². Même si Tsiang était resté à Mingde pour moins d'une année, il s'agissait de la source primaire de son nationalisme et de l'élitisme politique qui sont devenus le centre de sa pensée mûre dans le futur. Dans plus de cinquante ans, il s'est souvenu dans l'association d'anciens élèves de Mingde qu'il a eu la notion primaire de la « nation » exactement à Mingde. C'était aussi l'origine de sa conviction de sacrifier sa vie pour la Chine.³

1.2.3 La vie à l'école missionnaire à Xiangtan

Après quelques mois à Mingde, Oncle Lanpu n'a pas été satisfait des grandes classes et du faible niveau en mathématiques et en anglais. Il a considéré ces deux cours comme essentiels dans la nouvelle éducation. En 1906, au travers de ses contacts commerciaux, il a connu une école missionnaire américaine nommée « Yizhi » à Xiangtan⁴. La réputation académique excellente de l'école missionnaire a apparemment surmonté toute son inquiétude pour la religion chrétienne des

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IV

² Ibid.

³ Tsiang Tingfu : « Qingkan Jiang Tingfu boshi shi zenyang jiang de : hunan mingde xiaoyouhui nianhui xishang Jiang Tingfu boshi tanhua jiyao » (Le discours de Tisang Tingfu à l'occasion de l'assemblée annuelle de l'Association des anciens de Mingde). *Wenxing*, vol 12(6), Taipei. p. 15

⁴ Xiangtan : (chinois : 湘潭), une ville de la province du Hunan en Chine.

missionnaires. À l'automne de cette année, il a inscrit ses neveux à Yizhi, avertissant Tsiang Tingfu de ne pas tenir compte de la doctrine religieuse protestante.¹ Sans doute, monsieur Lanpu était la personne qui l'a le plus influencé lorsqu'il était jeune. Oncle Lanpu a insisté d'envoyer son neveu aux écoles primaires, ensuite à Changsha et Xiangtan, et enfin, a financé ses études à l'étranger. Il a aidé Tsiang Tingfu, un ancien littré, à se transformer en nouvel intellectuel. D'ailleurs, dans le changement violent de la société à la fin de la dynastie de Qing, monsieur Lanpu, étant un marchand traditionnel, a activement adapté ses idées aux nouvelles conditions. Oncle Lanpu a exercé une influence imperceptible sur le caractère de Tsiang Tingfu.²

Pour Tsiang Tingfu, les cinq ans à Yizhi étaient le début de ses études occidentales en enregistrant des progrès notables. Pour lui, les mathématiques et l'anglais étaient faciles et intéressants. À l'égard de l'histoire occidentale, Tsiang a lu *General History* écrit par Myers dans lequel il avait connu la Grèce, l'Empire romain, le Moyen-âge, la Renaissance, la Réformation et les révolutions des États-Unis et de la France. Pour la première fois, il a ouvert la porte vers « un monde entièrement nouveau » et a fait le vœu d'étudier l'évolution du monde occidental.³ En écrivant à partir d'un point de vue social darwinien, Myers a souligné le flux continu de l'histoire, en le décrivant comme une procession de « époques » qui se dissolvaient constamment dans la prochaine. Dans son étude de l'histoire chinoise, ses professeurs ne présentaient aucun thème unifiant ou une approche interprétative comme celle de Myers. Il se souvenait de voir « beaucoup d'arbres, mais pas de forêt ». En d'autres termes, le livre de Myers offrait à Tsiang un exemple de comparaison, élargissait sa vision et, tout simplement, lui permettait d'avoir un sens de « l'évolution de l'ensemble du monde occidental ».⁴

Dans une école missionnaire, c'était inévitable de suivre les cours de la religion chrétienne. Sur le cours de la Bible, Tsiang n'a ni posé des questions ni demandé l'interprétation à l'enseignement.

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IV, V

² ZHANG, Yulong. 2008. *Jiang Tingfu shehui zhengzhi sixiang yanjiu* (La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu). Édition Sciences sociales de la Chine, Beijing. p. 25

³ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre V

⁴ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 56

Face aux cours différents, petit Tsiang a déjà son idée pragmatique. Selon lui, peu importe qu'il l'aime ou pas, il doit travailler fort pour passer l'examen. Il existe des différences entre le cours de la Bible et les cours d'anglais et de mathématiques. Je dois exceller en ces deux derniers cours.¹ Évidemment, le pragmatisme de Tsiang était profondément influencé par Oncle Lanpu.

Après l'inscription à l'école Yizhi, Tsiang était sous l'influence de madame Lingle, missionnaire et aussi enseignante de l'école. Au-delà de la relation entre enseignante et élève, une relation intensément personnelle s'est développée. Dans une longue période, madame Lingle a joué le rôle de sa mère. Dès le début, le jeune Tsiang a démontré des facultés intellectuelles supérieures et est devenu le meilleur élève de sa classe. Pour cette raison, Lingle s'intéressait particulièrement à lui : elle l'a personnellement enseigné en anglais et l'a instruit dans l'histoire occidentale. Lorsqu'il était malade, madame Lingle s'est bien occupée de Tsiang Tingfu. Sous son guide patient, Tsiang a fait des progrès fulgurants dans ses études.² D'après Lilley, madame Lingle a éloigné Tsiang des normes culturelles chinoises et l'a convaincu de rompre avec les coutumes de son clan.³

Dans l'école missionnaire, les discussions sur la politique ne sont pas encouragées. Cependant, à l'ère de la transition, personne ne pourrait être insensible à la politique. Même si, à Yizhi, il n'y avait pas de l'atmosphère politique, sous la pression des élèves, le principal était obligé de s'abonner à deux journaux qui étaient exactement la propagande du Parti nationaliste. En réalité, Tsiang et ses camarades ne pouvaient pas comprendre ce que les journaux relataient, mais, sous l'influence des préconisations sur les journaux, ils ont toujours rêvé des méthodes qui peuvent faire prospérer la Chine. Ils ont aussi préféré jouer le chef militaire qui entraîne la troupe et bat l'armée étrangère dans les jeux.⁴

Pendant l'été 1911, en restant avec les missionnaires, Tsiang a souvent discuté de la possibilité d'une révolution chinoise avec Madame Lingle. Il a soutenu que la Chine aurait, et devrait avoir,

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre V

² Ibid.

³ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 55

⁴ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre V

une révolution. A cette époque, dans le cœur du jeune Tsiang, la révolution chinoise remporterait certainement la victoire. Au travers de l'histoire de la révolution des États-Unis et de la France, il a insisté sur le fait que la vague révolutionnaire était inéluctable en Chine. Cependant, il ne comprenait pas pourquoi les révolutions occidentales avaient duré si longtemps. Une semaine après le soulèvement de Wuchang en 1911, il a constaté la réalité révolutionnaire d'un grand désordre partout à Xiangtan, et il était vraiment déçu et perplexe.¹

Le déclenchement de la Révolution de 1911 a rompu les études de Tsiang à l'école Yizhi. La violence suivie de la révolution a forcé Madame Lingle à fuir à la sécurité de Shanghai, et de se rendre aux États-Unis. Tsiang Tingfu a de ce fait demandé à madame Lingle de l'amener aux États-Unis pour poursuivre ses études. Financé par la boutique familiale, Tsiang était parti aux États-Unis avec 120 dollars à l'âge de 16 ans.² Avant son départ aux États-Unis, Tsiang a finalement consenti au baptême. Même s'il a déjà reçu l'éducation chrétienne depuis cinq ans, il n'a pas encore eu de la religion. Mais, Tsiang a vivement été touché par la passion des missionnaires pour la cause du bien-être social. Il jugeait que le christianisme est une bonne religion, étant donné que de nombreux missionnaires travaillaient pour l'intérêt public avec ferveur.³

Personne ne peut sous-estimer la valeur des cinq ans à l'école missionnaire de Yizhi. Son étudiant, John K. Fairbank, affirme que Tsiang a été américanisé dans le processus réel à Yizhi.⁴ C'était aussi durant cette période que Tsiang est devenu une personne debout entre deux mondes. La plupart des intellectuels importants dans la République de Chine (1912-1949) se sont trouvés dans une situation similaire à celle de Tsiang. Ils ont généralement voyagé à l'étranger pour rechercher la connaissance du monde occidental et étaient diplômés d'une université étrangère. En réalité, à la fin de la dynastie de Qing et au début de la république, il y avait un intérêt clair d'étudier à l'étranger. D'une part, ils voulaient obtenir les nouvelles connaissances. D'autre part, ils ont eu le sentiment

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre V

² Ibid

³ Ibid

⁴ FAIRBANK, John King. 1991. *Fei Zhengqing duihua huiyilu, (Chinabound: a fifty-year memoir)*. Édition Zhishi. p. 98

de vouloir sauver la nation et avaient estimé que les nouvelles connaissances leur imposaient une obligation spéciale de contribuer à la régénération culturelle du pays et à sa modernisation politique et sociale.¹ Avant le départ aux États-Unis, Tsiang avait déjà établi la conviction qu'il se sacrifierait pour la modernisation de la Chine, même si le jeune Tsiang n'a pas encore trouvé la voie de réaliser ce rêve.

2. L'éducation pré-universitaire et universitaire aux États-Unis

2.1 La période à l'Académie de Park

Au mois de février 1912, Tsiang Tingfu, à l'âge de dix-sept ans, est arrivé à San Francisco en bateau². Quelques jours plus tard, il a pris le train pour Parkville, dans le Missouri. Dans la semaine, il s'était inscrit à la classe de deuxième année à l'Académie de Park, l'école recommandée par madame Lingle. Étant donné que sa famille ne pouvait pas financer l'intégralité de ses études à l'étranger, il s'était inscrit en tant que membre du Département d'entraide étudiante. Les fondateurs de Park ont mis en place ce département pour aider les étudiants qui ne pouvaient pas se permettre leur entretien.³

Au début, la vie de Tsiang n'était pas facile, il a dû travailler trois heures pour gagner deux heures d'études en avançant qu'« Il faut bien utiliser le temps avec difficulté ». Pendant les premières semaines à Park, il a trouvé la routine quotidienne de pelleter du charbon et de creuser des fosses désagréables. Évidemment, Tsiang a eu des difficultés à s'adapter à ce schéma de travail-étude. Selon l'analyse de Lilley, en tant qu'homme de la culture chinoise, il croyait encore que l'homme supérieur travaillait avec son intelligence et que l'homme inférieur travaillait avec ses mains. En mars 1912, il a écrit à madame Lingle, se plaignant qu'il a « perdu du temps très précieux » et qu'il espérait pouvoir trouver plus de temps pour étudier.⁴

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.31

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VI

³ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1905-1935*, p. 77

⁴ Ibid, p. 78

Une maladie grave a mis fin au souci de Tsiang et a effectivement facilité son adaptation au nouveau monde. En avril 1912, il a eu de la fièvre typhoïde persistante pendant dix semaines. Au cours de cette période, il était incapable de faire du travail physique. Il a donc eu l'occasion de réfléchir, de lire, d'améliorer son anglais et d'étudier le latin.¹ C'était à cette époque, le printemps et l'été 1912, qu'il a accepté la vie à Park et son programme d'auto-assistance. Heureusement, peu de temps après sa guérison, il a appris que le gouvernement provincial du Hunan lui avait décerné une bourse. A ce moment-là, ses frustrations se sont atténuées. Il a aussi été capable de supporter les frais de scolarité de son frère. En automne 1913, son frère est arrivé à Park.²

Au cours de l'été de 1912, Tsiang Tingfu ne pensait plus au problème du programme d'auto-assistance. Pour Tsiang, le processus de l'américanisation n'a pas pris très longtemps. Pendant les deux prochaines années, il a progressivement assumé les manières de ses amis américains. D'après l'opinion de Lilley, il estimait que la demande de conformité religieuse à l'école Yizhi avait sans doute beaucoup aidé Tsiang à s'intégrer rapidement à l'environnement américain. D'ailleurs, les relations personnelles, tout comme celle que Tsiang avait formée avec madame Lingle, ont également contribué à américaniser son comportement. Il a formé des liens étroits avec Blanche Howard, son professeur d'histoire et d'allemand, et avec Cora A. Pickett, son instructrice de latin.³ Il avait obtenu l'approbation de ses camarades de classe, de ses enseignants et des habitants de Parkville. Ils l'ont invité à prononcer des discours devant leurs églises et organisations civiques, où il a parlé de sa famille et de son école de mission à Xiangtan.⁴

Les contacts avec les Américains et la société américaine ont permis à Tsiang d'être « un peu plus américain » dans son comportement. À l'issue de son diplôme obtenu en juin 1914, il a reçu le prix de *Farmers Exchange Bank* pour avoir obtenu la note la plus élevée de son cours en anglais et pour avoir écrit le meilleur « travail de composition original ». Il a également excellé dans presque tous les autres domaines académiques. Il a remporté le prix James P. Tucker « pour les meilleurs

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VI

² Ibid

³ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 83

⁴ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VI

examens en mythologie, histoire et traduction de Vergil ». Malgré son excellent dossier scolaire, son éducation à l'Académie de Park a contribué de façon très limitée à son développement intellectuel. Les cours à Park ont simplement poursuivi son éducation missionnaire, mais dans un contexte américain.¹

En été 1914, Tsiang avait 18 ans et voulait continuer ses études à l'Université de Harvard. Il avait parlé de ses ambitions avec Cora Pickett. Celle-ci l'avait conseillé d'aller à une petite université de l'Ouest du milieu, où il pouvait recevoir des instructions plus individualisées. Elle l'avait recommandé à l'Université d'Oberlin, dans l'Ohio. Tsiang a accepté son conseil et était parti pour Oberlin à l'été 1914.²

2.2 La période à l'Université d'Oberlin

2.2.1 La vie de Tsiang à Oberlin

Lorsqu'il est parti pour Oberlin, Tsiang a appris la mauvaise nouvelle que le gouvernement du Hunan avait interrompu sa bourse scolaire provinciale. Comme un étudiant habitué à la vie d'auto-assistance, Tsiang devait faire face aux difficultés financières. Durant la première année, il a obtenu un soutien financier de madame Crumbie. À l'automne 1915, à la suite de ses résultats exceptionnels en classe, le gouvernement de Pékin lui a décerné une bourse d'indemnisation partielle de Boxer, d'une valeur de 480 dollars par année.³ En même temps, sur le campus d'Oberlin, les difficultés économiques obligeaient beaucoup d'étudiants chinois à s'organiser et à former une coopérative d'entraide, *la Society of Learning and Labor*. Tsiang était un des fondateurs de l'organisation et a occupé le poste d'administrateur de cette fondation. En concevant un système travail-études, en partageant les dépenses et en accueillant la même pension, ces étudiants ont réussi à respecter leurs obligations financières.⁴ D'ailleurs, Tsiang a travaillé à côté, comme serveur au restaurant, gardien des maisons des professeurs en vacances, ou encore en faisant des démarchages

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 85

² TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

³ Ibid

⁴ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p. 86

des livres, etc.¹

À Oberlin, Tsiang a réellement commencé ses études supérieures. Il a nommé ces quatre ans l'« éducation libérale » dans ses Mémoires. Pendant ces années, il a consenti tous ses efforts à suivre les cours, à aller à la bibliothèque, à faire les expérimentations dans le laboratoire et à se faire des petites amies. En outre des cours de l'allemand, du français, de la littérature anglaise et de l'économie, Tsiang a étudié les sciences de la nature pour la première fois, comme la biologie, la chimie, la botanique, etc.² Selon les mémoires de son ami intime, Chen Zhimai, à Oberlin, Tsiang voulait se spécialiser dans la botanique. Cependant, puisqu'il souffrait de daltonisme, Tsiang a abandonné sa préférence. Mais, Tsiang aimait les plantes, en particulier les arbres, toute sa vie.³ Ses études en science de la nature ont profondément développé sa compréhension sur les matériaux et sur la méthodologie scientifique. De surcroît, ces expériences des sciences occidentales fondent la base de ses préconisations futures de la science et de la technologie en Chine.

Dans certaines mesures, l'expérience des études de Tsiang était un exemple typique. La transformation de la science appliquée occidentale en science sociale était une vague populaire dans le groupe des étudiants chinois à l'étranger à cette époque. La génération des étudiants à l'étranger de Tsiang, différente avec la génération de Jeme Tien Yow⁴ qui se spécialisait dans le domaine de la technologie, a connu un développement rapide après la Révolution industrielle. En même temps, ils ont également reconnu que la société chinoise avait besoin d'une révolution de la pensée. Comme Tsiang, cette génération de 4-Mai, a eu un changement de la technologie à la science sociale.⁵

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

² Ibid.

³ CH'EN, Chih-mai. 1967. *La vie de Tsiang Tingfu*. p. 123

⁴ Jeme Tien Yow (chinois :詹天佑), (26 avril 1861 – 24 avril 1919) est un ingénieur ferroviaire chinois. En 1872, alors âgé de 12 ans, il est choisi par des fonctionnaires des Qing comme un des premiers étudiants qui ont étudié aux États-Unis dans le cadre de la mission d'éducation chinoise. Ayant fait ses études aux États-Unis, il est l'ingénieur en chef responsable de la construction de la ligne impériale Pékin-Kalgan (de Pékin à Zhangjiakou), la première voie ferrée construite en Chine sans assistance étrangère. Pour ses contributions à l'ingénierie ferroviaire chinoise, Jeme est encore aujourd'hui considéré comme le « Père du rail chinois ».

⁵ MA, Yong. 2016. « Tsiang Tingfu : Ambitions académiques et regrets politiques ».

Tsiang a admis dans ses Mémoires que l'Oberlin était toujours une bonne université. Dans les quatre ans, Tsiang a appris le nouveau moyen d'observer et de réfléchir sur les problèmes qu'il n'avait pas compris dans le passé. Son niveau de connaissances et d'intelligence a été élevé à Oberlin. Cependant, il y avait aussi quelques dommages et insatisfactions pour Tsiang. Aux États-Unis, il trouvait que la Chine faisait face au problème de l'unification. Après 1911, la révolution n'avait succédé qu'en apparence. Comme il avait témoigné, le seul résultat de la révolution réside dans les régimes locaux séparés par les seigneurs de la guerre. Les problèmes amenés par les guerres civiles l'ont fortement offusqué. Pourtant, l'Oberlin était une université pleine d'atmosphère artiste où les cours historiques n'avaient pas suffi pour l'aider à servir la politique chinoise dans la future. Tsiang était également insatisfait des éducations religieuses excessives à Oberlin. Il pensait que la religion est la part la plus profonde et la plus centrale dans une tradition. Dans un pays comme la Chine, il n'y avait pas de tradition chrétienne, les Chinois ne pouvaient pas obtenir la consolation spirituelle dans la religion chrétienne.¹

2.2.2 La pensée de Tsiang à Oberlin

A l'exception de quelques articles publiés, Tsiang n'a pas beaucoup de sources premières qui reflétaient la pensée de la période à Oberlin. A cet effet, les chercheurs ont étudié les contenus des cours que Tsiang a suivis et ont analysé les influences de l'éducation universitaire sur sa pensée future. Dans les Mémoires de Tsiang, il a mentionné ses professeurs, Charles Henry Adams Wager et Henry Churchill King. Selon les recherches de Lilley, Wager et King ont contribué à façonner les points de vue de Tsiang sur la qualité essentielle du leadership. Dans les yeux de Tsiang, Wager était meilleur en littérature.² Le cours de Wager au sujet de la « Prose victorienne » a été particulièrement suggestif quant aux vertus d'un dirigeant. Wager a déclaré à ses étudiants que, en tant que leaders futurs, ils devraient apprendre à apprécier « le meilleur qui a été pensé et dit dans le monde ». Pour Wager, « le meilleur » était les grands victoriens, comme Arnold, Newman et Ruskin. Wager a proposé à ses élèves de tirer des leçons pratiques des lectures des victoriens sur

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

² Ibid.

les comportements corrects et la discipline du caractère. Il a conseillé à ses élèves de se modeler sur les figures historiques prééminentes. En lisant les grands livres de la culture occidentale, les étudiants ont appris les vertus de l'humanité, de la tolérance et de la génialité.¹ Dans sa carrière professionnelle comme un politicien, différent avec la plupart des hauts fonctionnaires souples, Tsiang a toujours gardé les caractères de l'honnêteté et de l'obstination. Il restait fidèle aux principes, en évitant de froisser les autres. Ses amis disaient toujours que le tempérament humain de Tingfu ressortait. Cependant, d'après la recherche de Lilley, nous estimons que l'influence de l'éducation de l'Oberlin sur Tsiang ne peut pas être ignorée.

Henry Churchill King considérait le collège comme un terrain où les étudiants doivent entraîner leur leadership. Les années collégiales ont offert une période libre relative à ceux qui deviendraient le noyau de la nation et du monde. En particulier, King espérait que « l'éthique chrétienne et la doctrine chrétienne » contribueraient à ses élèves en réveillant « la plus profonde et la meilleure potentialité » dans leur personnalité. En outre, King a expliqué que les collégiens constituaient les élites futures. La nation leur avait donné des « privilèges spéciaux », et ils devraient rembourser à la société par leur fidélité et leur service spéciaux.² Probablement sous l'influence de la pensée de King, Tsiang a activement participé aux organisations étudiantes. Il était éditeur dans quelques organisations de littérature. Il a assumé la charge de secrétaire de l'anglais dans l'Association des étudiants chinois. Il était également responsable du groupe de la relation publique. Dans la quatrième année, il a organisé une quête pour les victimes dans l'inondation du Nord de la Chine.³

Les professeurs de Tsiang étaient, en général, des réformateurs libéraux et non des révolutionnaires. Ni Wager ni King ne prévoyaient un changement révolutionnaire. Au contraire, comme les progressistes en général, ils ont adopté une approche libérale et progressive. En outre, selon leurs écrits, la conception de l'élite inclut deux groupes distincts, mais alliés : les experts et les politiciens.

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p.99

² Ibid, p. 101

³ HUANG, Dezong. 1992. *Jiang Tingfu jiqi zhengzhi sixiang de yanbian (L'évolution de la pensée politique de Tisang Tingfu (1895-1935))*. Taibei, Mémoire de la maîtrise de l'Université normale de Taiwan. p.67

La fonction des premières consiste à étudier et à analyser les maux sociaux et politiques, puis à proposer des remèdes. La formation académique et la formation du caractère peuvent aider les experts à jouer ce rôle, car ils comprennent le processus évolutif et possèdent la capacité de déterminer scientifiquement les lois du changement social. Des experts ont été alliés avec les politiciens. Les premiers peuvent aider les derniers en offrant des conseils éclairés sur les mesures de réforme. Les politiciens, selon Wager, King et les autres progressistes, devraient être les hommes désintéressés. Ils étaient au-dessus des intérêts de classe étroits et ils ont consacré leur carrière politique au bien-être général de la société.¹

Pour Tsiang, les choix d'un expert et d'un politicien devaient être un grand problème au fond de son cœur. Au début de son retour en Chine, il a espéré devenir un expert qui pouvait éduquer les chefs de la Chine. Également, il a écrit les critiques publiées sur les journaux pour prendre les responsabilités. Influencé par la conception du politicien idéal, Tsiang estimait qu'il existe un chef politique vertueux en Chine qui peut pratiquer la dictature d'un nouveau type et guider le peuple sur la voie de l'unification. Lorsqu'il a rencontré le Généralissime Tchang Kai-chek et a discuté le futur chinois avec lui, il pensait trouver un chef ouvert, intelligent qui possède toutes les vertus requises. L'éducation d'Oberlin, c'était probablement l'origine de son élitisme politique. Dans ses critiques et ses ouvrages historiques pendant les années 1920-1930, il a considéré les masses comme l'obstacle conservatif aux réformes. Il a par ailleurs toujours critiqué les opinions publiques comme étant irrationnelles et défavorables au pays. A l'instar de ses professeurs à Oberlin, peu de progressistes ont cru que le changement provenait réellement des masses. En réalité, ce sont quelques « bons hommes » qui ont inspiré la réforme et ont fait le travail réel de gouverner la société. Les masses, auraient certainement participé à temps plein aux affaires de la société, mais cela aurait été possible après une longue période d'éducation par les intellectuels.

Au cours de l'été 1916, l'intérêt de Tsiang s'était brutalement déplacé vers la psychologie. Il s'était inscrit à la session d'été du professeur George Ross Wells en Psychologie 1. Il a lu *les Principes de*

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p.104

*psychologie*¹ qui a largement attiré l'attention de Tsiang.² Dans cette discipline, Tsiang a commencé à assimiler le contenu central de l'idéologie du progressisme américain : l'évolutionnisme, le volontarisme et le pragmatisme.³ La plupart des libéraux modernes chinois étaient positivistes. D'après eux, le pragmatisme était le principe méthodologique du libéralisme. Au travers de recherche psychologique, Tsiang avait accepté le positivisme à Oberlin. Il a de ce fait fondé un progressisme d'un type évolutionniste. Dans son article nommé *The True 'Young China'*, il a clairement exprimé son idéologie historique évolutionniste. Il croyait que *the True 'Young China'* devrait se modeler sur *the Young America* qui était libéral et progressif. Il fallait établir l'esprit évolutionniste et rendre la Chine représentant le progrès et la réforme graduelle. La Chine ne pouvait certainement pas introduire les systèmes qui ne s'adaptent pas aux conditions chinoises. Pour les Chinois, le plus important était l'éducation et non les constitutions, car les politiques d'un pays ne peuvent pas dépasser le niveau des connaissances du peuple. En ce qui concerne la révolution, c'est une motivation qui pousse le pays sur la voie de la réforme graduelle, mais la fondation de la politique démocratique ne pouvait pas se réaliser par les révolutions successives.⁴

Charles Lilley, Zhang Yulong a réalisé une recherche sur la principale pensée de Tsiang pendant sa vie à Oberlin. Au début de la République de Chine, les étudiants chinois à l'étranger tous possédaient le sens de la mission de sauver la nation. Ils ont regardé les connaissances et les idées occidentales comme les instruments qui peuvent résoudre les problèmes dans la société chinoise. Les sources de la pensée populaire à l'Occident, telles que le nationalisme, le libéralisme et l'internationalisme, deviennent le noyau fondamental de leurs idéologies politiques.

À l'égard de la pensée politique de jeune Tsiang, Zhang Yulong croit que le terme politique, « la jeune Chine » qui toujours apparaissait dans ses articles, a reflété son concept du nationalisme en

¹ William James, *The Principles of Psychology*, New York: Henry Holt and Company. 1980

² TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

³ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p.106

⁴ T. F. Tsiang, "The True 'Young China'", *The Chinese Students Monthly* (New York) 12:1 (Nov.1916), pp. 28-30

période d'alors.¹ Dans son article publié en 1916, Tsiang s'est rendu compte de la vague du nationalisme. Il a écrit : c'était le XIX^e siècle où l'esprit du nationalisme a guidé la fondation des Nations-États stables et puissantes partout dans le monde. Grâce à la conscience collective de la Nation-État, la Chine a aussi établi le gouvernement nationaliste.² Zhang annonce que cette réflexion du nationalisme de Tsiang a été liée avec sa conscience de sauver la nation produite à l'école de Mingde à Changsha. En réalité, même si sa vie d'études aux États-Unis était occupée et satisfaisante, il n'a jamais oublié l'ambition de sauver la Chine. Le concept du nationalisme toujours restait au fond de son cœur.³ Cependant, pour lui, une reconnaissance plus profonde et mûre sur le nationalisme était fondée à l'Université de Columbia. Avant d'entrer à Columbia, Tsiang a participé à deux associations secrètes pour les étudiants chinois aux États-Unis. L'une nommée « *True Young China* » a eu pour objectif de sauver la Chine de l'impérialisme et des conflits des seigneurs de la guerre. L'autre était « l'Association des frères ». Les membres se sont consacrés au relèvement de la stature internationale de la Chine, et ils se sont encouragés à servir la patrie.⁴

Tsiang a conclu dans ses Mémoires que sa pensée politique à Oberlin était vraiment modérée. En période d'alors, il s'est concentré sur l'individu et le monde entier.⁵ À l'occasion de la Première Guerre mondiale, Tsiang a étudié à l'Université d'Oberlin. Lorsque l'extrême nationalisme s'est répandu partout dans le monde, il existait en même temps les mouvements pacifistes mondiaux. Aux États-Unis, les pacifistes et les idéalistes d'origine de l'Église ont organisé tous types d'associations du pacifisme contre les guerres. Sous l'influence du magazine *The New Republic*⁶, Tsiang croyait les paroles de Wilson sans difficulté. Il pensait que la puissance collective pouvait maintenir la paix du monde. Bien que la Chine soit une victime sous l'expansion des puissances nationalistes, la jeune Chine ne devrait pas exercer des représailles envers les relations

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p. 43

² T. F. Tsiang, 1919, "The True 'Young China'", pp. 27

³ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p. 44

⁴ Ibid, p.53

⁵ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

⁶ The New Republic (TNR), fondé le 7 novembre 1914, est un magazine américain d'opinion de publication bimensuelle. Le magazine a soutenu historiquement une politique de centre gauche ou « progressiste ».

internationales régulières. L'association devrait surmonter les chaos et les obstacles internationaux, et établir la relation pacifique avec les autres pays sur la base de l'assistance mutuelle.¹ Dans son cadre cognitif d'alors, l'internationalisme n'était ni de marxisme ni de cosmopolitisme qui dépassait la notion de la « nation ». L'internationalisme était considéré comme un concept basé sur le patriotisme, l'assistance mutuelle et la réciprocité économique. Dans le contexte où quelques puissances se sont groupées auprès de la Chine, la dernière a prioritairement eu besoin du nationalisme pour réaliser l'unification du pays. Mais la Chine devrait éviter sa part négative dans le processus d'employer le nationalisme. Car la Chine elle-même était aussi la victime de l'extrême nationalisme et de l'expansionnisme des puissances.²

2.2.3 La vie comme bénévole en France

Pendant la Grande Guerre en Europe, quarante-quatre des camarades américains de Tsiang ont manqué leur diplôme parce qu'ils se sont joints aux forces armées peu de temps après que les États-Unis avaient déclaré la guerre à l'Allemagne en avril 1917. Deux d'entre eux étaient morts au combat. En 1917, le Comité international de l'Association chrétienne des jeunes hommes (Y.M.C.A.) a lancé un projet pour éduquer les travailleurs chinois analphabètes sur le front européen. Durant la guerre, les gouvernements britannique et français avaient recruté de nombreux travailleurs chinois comme soldats de soutien. Le Y.M.C.A. a invité les étudiants chinois aux États-Unis pour participer au projet. Parmi les étudiants chinois aux États-Unis, quarante personnes ont finalement servi en France, Tsiang était parti le premier et a fait du bénévolat au sein du Corps du travail chinois.³ Dans les Mémoires de Tsiang, il déclarait qu'il est allé en France en raison de l'invitation de son ami, James Yen. Selon la recherche de Zhang Yulong sur la situation d'alors de Tsiang, en réalité, gagner l'argent pour supporter ses frais des études suivantes à l'Est des États-Unis était la raison ultime de son déplacement en France.⁴

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

² T. F. Tsiang, 1916, "The True 'Young China'", pp. 27

³ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p.109

⁴ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tisang Tingfu*. p.41

Tsiang et les autres bénévoles ont donné des cours sur l'histoire, la citoyenneté, la conscience nationale et l'hygiène. Ils ont organisé les compétitions sportives et ont offert les démonstrations dans des domaines comme la maçonnerie, la menuiserie et la plomberie. Tsiang a également organisé les groupes de discussion en ce qui concerne la source ultime et les caractéristiques de la puissance de l'Occident. Pour les bénévoles, la mission la plus importante était l'utilisation expérimentale d'un système phonétique pour enseigner aux travailleurs les mots chinois.¹ Depuis sa première arrivée aux États-Unis en 1912, les connaissances de Tsiang sur la Chine étaient issues des livres et des journaux. L'expérience de vivre avec les travailleurs chinois en France était une opportunité de connaître les bas-fonds de la société chinoise. Dans l'article « l'idéologie chinoise en France », Tsang affirme que les travailleurs étaient les meilleurs représentants des classes laborieuses ouvrières chinoises. Ils ont sérieusement observé les sources de la prospérité occidentale et ont mené leurs nouvelles connaissances et leurs découvertes en Chine.²

Après 1908, à la suite de la fondation du fonds de bourses d'indemnisation de la Révolte des Boxers³, le nombre de Chinois qui ont étudié aux États-Unis a rapidement augmenté. Entre 1914 et 1925, le nombre s'est élevé à environ 1,200 et a progressivement augmenté dans les années suivantes. Grâce aux bourses d'études, les étudiants n'ont jamais rencontré les difficultés financières. Ils sont devenus « les élites sans rapport avec la vie réelle » et « ils ne connaissaient pas du tout des conditions véritables dans l'ensemble du pays ».⁴ Bien que Tsiang fasse partie des élites intellectuelles modernes de la Chine, il n'a pas bénéficié de cette bourse d'études. Il a travaillé pour financer les frais de scolarité et le coût de la vie. Durant ses expériences du travail-études, en particulier dans le bénévolat en France, il s'est familiarisé avec les systèmes occidentaux et la réalité des sociétés américaines, européenne et même chinoise. En raison de l'intégration profonde dans

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p.110

² WU, Xiangxiang. 1981. *Yan Yangchu zhuan* (Biographie de Yan Yangchu). Édition Shibao, Taipei.

³ Le programme de bourses d'indemnisation de Boxer (chinois: 庚子赔款奖学金) était un programme de bourses financé par l'indemnité de la Rébellion des Boxers versée aux États-Unis pour les étudiants chinois aux États-Unis. Il a été appelé « le schéma le plus important pour l'éducation des Chinois Étudiants en Amérique et sans doute le plus conséquent et réussi dans l'ensemble du mouvement d'étude étrangère de la Chine du XXe siècle ».

⁴ Y. C. Wang, *Chinese Intellectuals and the West, 1872-1949* (Chapel Hill, North Carolina: The University of North Carolina Press, 1966), pp. 374; 377; xiii.

la vie des Américains, il a connu plus de parts négatives des systèmes politiques occidentaux. C'est pourquoi il considérait la pensée démocratique de Hu Shih comme un rêve naïf et trop idéal.

Pendant une année passée en France, les événements importants internationaux se sont déroulés autour de lui. La Première Guerre mondiale s'est terminée trois mois après son arrivée, et, en janvier 1919, la Conférence de paix de Paris s'est réunie. Tsiang était parti à Paris plusieurs fois et a suivi le cours des négociations. Comme ses camarades en Chine, aux États-Unis et en Europe, il estimait que la troisième décision du 3^e avril qui a permis de transférer les privilèges de l'Allemagne dans la province du Shandong au Japon avait trahi la Chine. Il s'était montré perplexe et inquiet envers le futur du monde. Tsiang a toujours cru à l'autodétermination préconisée par Wilson, il n'a pas compris pourquoi Wilson a trahi son propre principe dans le problème du Shandong. Il pensait que Wilson avait une raison qui ne pouvait pas être rendue publique.¹ L'internationalisme a influencé sa pensée politique jusqu'au milieu des années 1930. Dans sa pensée pendant 1920-1930, beaucoup d'articles constataient les coopérations internationales et la dépendance de la Société des Nations.

À l'issue de son bénévolat en France, Y.M.C.A. a organisé une conférence parmi ses membres afin de discuter leurs expériences du travail en France et le bien-être des ouvriers chinois dans la future. Comme le résultat principal de la discussion, les mouvements d'éducation de masse, dirigés par James Yen², ont débuté en Chine après son retour en Chine en 1921 afin d'alphabétiser les masses chinoises. Travaillant avec les ouvriers chinois pour lire et écrire leurs lettres, Yen a découvert que les Chinois ont le plus manqué l'éducation. Yen a rédigé par conséquent un manuel d'alphabétisation dans lequel il a enseigné les 1 000 caractères de base les plus pratiques. Tsiang a écrit le résultat de ce mouvement dans ses Mémoires. Après une année d'expérimentation à la campagne, Yen s'était rendu compte que le travail de l'alphabétisation n'est pas suffisant pour la Chine sous-développée. Il y avait beaucoup de problèmes qui se trouvaient plus urgents que

¹ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

² James Yen (chinois : 晏阳初), (1890-1990) est un pédagogue chinois connu pour son travail d'alphabétisation du peuple et de reconstruction rurale en Chine et dans d'autres pays. Après son diplôme de l'Université de Yale en 1918, Il se rend en France pour participer aux travaux de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens dans les corps de travailleurs chinois qui sont partis pour soutenir les Alliés dans la guerre.

l'alphabétisation : la pauvreté, la maladie et la réforme de la production, etc. En somme, le remède fondamental de la Chine consistait en la modernisation sociale par la science et la technique.¹ L'expérience en France comme bénévole avait aidé Tsiang à comprendre la réalité et le problème de base en Chine. La science et la technique étaient toujours le noyau de sa pensée politique et sociale mûre.

3. La vie de Tsiang comme étudiant diplômé à l'Université de Columbia

À la fin de mai et début de juin 1919, Tsiang s'était rendu aux États-Unis. À partir de ce moment-là, jusqu'en novembre 1922, date de son retour en Chine, il a divisé son temps en deux parties : la vie académique comme étudiant diplômé de l'Université de Columbia; les activités sociales comme dirigeant des étudiants chinois.

3.1 L'assimilation des idées politiques occidentales

Selon les Mémoires de Tsiang, pendant les années à Columbia, il a constamment changé de spécialité. En l'été 1919, lorsqu'il a commencé ses études diplômées, il avait eu l'intention de se concentrer sur le journalisme. Il lisait les éditoriaux ayant fait une grande influence sur son opinion publique. Il rêvait de jouer le rôle similaire en politique chinoise. Après un semestre d'étude en journalisme, il a découvert que les journalistes peuvent seulement observer les réalités d'apparence. Ils ne sont pas capables d'approfondir les phénomènes politiques, et ils sont habitués à suivre le courant des opinions et à complaire à l'ère. Ainsi, Tsiang s'était tourné vers la science politique afin de travailler en politique dans le futur.² Le 20 septembre 1919, il s'était inscrit à la Faculté de science politique, sélectionnant la théorie politique comme son domaine d'intérêt majeur. Au fur et à mesure qu'une année passe, la science politique lui déplaisait. Dans ses Mémoires, Tsiang affirme que la science politique comme une spécialité était trop théorique et manquait des fonctions pratiques. Par ses études en politique, il n'avait pas la chance de toucher les causes fondamentales

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre VII

² Ibid. Chapitre VIII

des changements sociaux.¹

En automne de 1920, il a choisi de se spécialiser dans l'histoire européenne moderne, où il pourrait trouver les connaissances de la politique. La décision s'est avérée être satisfaisante et lui a permis de concentrer ses énergies sur ses études. Au cours des deux dernières années à l'Université de Columbia, les études en doctorat de Tsiang ont porté sur l'histoire et la sociologie européennes modernes. Il a appris l'histoire européenne sous les professeurs Carlton J. H. Coates, William R. Shepherd et Robert L. Schuyler, et c'était Carlton J. H. Hayes, l'un des premiers chercheurs de l'histoire européenne moderne, qui a dirigé la thèse de Tsiang.²

3.1.1 Le nationalisme comme le centre de sa pensée

Zhang Yulong accorde beaucoup d'attention aux réflexions de Tsiang sur le nationalisme et l'impérialisme à Columbia. Selon lui, Tsiang, inspiré par professeur Shepherd et Hobson, avait connu le nationalisme en critiquant l'impérialisme et le colonialisme.³ Dans le cours *The Expansion of European Civilization* de Shepherd, lorsque Shepherd a interprété l'expansion européenne, il n'a ni utilisé le terme de « l'impérialisme » ni discuté la valeur morale de ce type d'expansion. Il s'est concentré sur ses effets mondiaux et continus. D'après Shepherd, au cours du développement vers l'extérieur, les Européens ont mené leur civilisation politique, économique et religieuse aux nouvelles régions. D'autre part, ils ont aussi connu les nouveaux animaux, les nouvelles plantes et les nouvelles sociétés dans les régions occupées. En comparaison avec les régions en dehors de l'Europe, les Européens ont connu la vie humaine entière et les substances matérielles. Par conséquent, la révolution scientifique et technologique et le mouvement des Lumières ont lieu.⁴ Même si Tsiang ne pourrait pas refuser de reconnaître les concepts de Shepherd, il avait encore soupçonné la valeur morale de l'expansion européenne, car la Chine était aussi une des victimes de l'impérialisme européen.

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, p.130

² Ibid, p.131

³ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.45

⁴ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IX

Après avoir lu *Imperialism, A Study* de John A. Hobson, l'inquiétude de Tsiang sur les concepts de Shepherd a été soulagée dans une certaine mesure. Selon Hobson, le terme de l'« impérialisme » est similaire au « colonialisme » qui peut être compris comme un type de puissance d'organisation. Autrement-dit, les personnes venant d'une certaine région exercent leurs forces sur celles de l'autre région. Si la colonie et la métropole ont la même puissance, le problème colonial ne peut pas avoir lieu. Tsiang, qui avait accepté ce principe d'équilibre de puissance, n'a pas haï l'impérialisme à mort.¹ C'est pourquoi Tsiang n'avait pas présenté une attitude active envers la vague anti-impérialiste et l'abolition des traités inégaux après son retour en Chine. Au contraire, il pensait que l'impérialisme et les traités n'étaient pas l'obstacle fondamental du sous-développement chinois. Selon Tsiang, avec un peu de volonté et d'effort, la Chine peut obtenir les mêmes capacités d'organisation, politique et niveau économique. Pour les victimes du colonialisme, elles peuvent améliorer leurs situations en remplaçant du moins la situation de la domination par l'égalité et les avantages réciproques.² Grâce à son modèle cognitif de faire de l'autocritique, Tsiang a acquis la conscience de l'ouverture et le concept diplomatique de la coopération. C'est aussi la source primaire de ses croyances en modernisation, en nationalisme et en internationalisme.³

L'idée du nationalisme de Tsiang est devenue mûre par à travers son professeur, Carlton J. H. Hayes. Hayes était une autorité dans le domaine de la recherche nationaliste. Il voyait les avantages du nationalisme dans l'unification et la prospérité d'un pays. Il avait aussi souligné ses graves abus comme la source de l'impérialisme et le militarisme. Ainsi, Hayes adoptait toujours une attitude critique et réservée envers le nationalisme. Il avait préconisé d'employer l'internationalisme modéré, incluant le patriotisme sain, l'assistance mutuelle internationale et la réciprocité économique, pour remédier aux problèmes du nationalisme étriqué.⁴ En général, Tsiang était d'accord avec Hayes, la Chine était la victime des pays extrêmes nationalistes. Cependant, peu importe pour l'esprit du peuple ou pour l'unification du pays, le nationalisme répondait au besoin

¹ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IX

² Ibid.

³ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.46

⁴ HAYES, Carlton J.H. 1930. *Zuguo zhuyi luncong*, (Essays on Nationalism). Édition Xinyue, Shanghai. p.333-334

de la situation chinoise d'alors.¹ D'une part, tous les Chinois étaient nationalistes. Dans l'histoire, la Chine était profondément influencée par le régionalisme et le concept du clan pendant mille ans. C'était exactement les traditions morales et éthiques qui ont rendu la Chine faible et sous-développée. Il fallait que la Chine mette en œuvre le nationalisme au plus haut degré. D'autre part, la Chine, comme pays semi-démocratique et semi autocratique, dépendrait du nationalisme du peuple pour établir le système démocratique.² Zhang Yulong admet que, pour le nationalisme de Hayes, Tsiang s'est concentré sur sa valeur comme un instrument effectif dans la transformation la Chine.³

3.1.2 L'internationalisme comme la suppléance

Selon la recherche de Zhang Yulong, Tsiang n'était pas seulement un nationaliste, ses idées politiques sont compliquées. Il a également souligné l'effet de l'internationalisme. Il a discuté les deux idéologies dans le contexte de la relation entre la Chine et les étrangers. Pour la Chine intérieure, il a préconisé le nationalisme, vu comme la motivation de la renaissance nationale, afin d'empêcher que la Chine ne soit battue dans la compétition des puissances. Pour l'extérieur, il a pris l'initiative de l'internationalisme afin de réprimer l'expansionnisme des puissances et de défendre la souveraineté d'État-nation. D'ailleurs, l'internationalisme est le remède contre les abus du nationalisme.⁴ D'après Tsiang, si la Chine tente de maintenir la souveraineté nationale et l'intégrité territoriale, on ne devrait pas mettre en œuvre les politiques anti-internationalistes, peu importe dans le domaine politique, économique ou éducatif. La prospérité de la Chine avait nécessairement besoin de la sympathie et la coopération internationales. La demande excessive du nationalisme provoquerait la crainte des puissances envers ses intérêts acquis en Chine, et leur donnerait les raisons d'envahir la Chine.⁵ Par conséquent, Tsiang prônait l'internationalisme en contexte du nationalisme. Pour la renaissance de la nation, « la Chine doit absorber les ressources

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.47

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IX

³ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.47

⁴ Ibid, p.50-51

⁵ Tsiang Tingfu. « Introduction du traducteur », dans HAYES, Carlton J. H. 1930. *Essays on Nationalism*. p.3

mondiales tant matérielles que spirituelles. »¹ Ainsi, il encourageait à la coopération mutuelle et la réciprocité dans la relation internationale, et espérait que les pays du monde se respectent et essayent de se trouver des compromis. Les pays sous-développés, comme la Chine, peuvent bénéficier de l'internationalisme.

3.1.3 Le libéralisme comme l'instrument

En tant qu'étudiant vivant dans l'environnement libéral pendant plus de dix ans, Tsiang a confirmé l'identité naturelle du libéralisme qui jouait un rôle très important dans sa pensée. En 1916, il affirmait déjà que, pour résoudre les problèmes dans la société de la Chine, il faut que cette génération chinoise reçoive les concepts occidentaux, en particulier la valeur libérale.² Pendant toute sa vie, le libéralisme était la valeur suprême de Tsiang. Pourtant, dans le contexte de la Chine qui faisait face à la menace d'invasion et d'extinction, le libéralisme possédait une présupposition : l'indépendance d'État.

Selon la recherche de Zhang Yulong, les libéraux modernes chinois, de Yan Fu, Liang Qichao à Tsiang Tingfu, étaient tous d'abord les patriotes sincères. Face à la nation souffrante de graves crises intérieures et extérieures, ils ont insisté sur le fait que le dégagement de l'oppression étrangère était la présupposition qui doit être mise avant la liberté individuelle. Cependant, ils ont souvent considéré la liberté comme un instrument efficace d'obtenir la prospérité et la puissance d'État. C'est-à-dire, pour les libéraux chinois, la liberté de la nation était l'élément primordial que celle de l'individu en Chine d'alors.³

Mise à part la considération de la réalité chinoise, Tsiang avait adopté l'attitude conservatrice et critique envers le libéralisme lui-même. Zhang Yulong pensait que son attitude a un lien avec la vague du progressisme des États-Unis, et même avec son observation directe sur le bas-fond de la société américaine.⁴ Lorsque Tsiang a étudié aux États-Unis, l'autocritique du libéralisme s'était

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IX

² T. F. Tsiang, 1916, "The True 'Young China'", pp. 31

³ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang*. p.57-58

⁴ Ibid, p.58

vivement déroulée dans la société occidentale. A ce moment-là, il était profondément influencé par les journaux de cette vague, tels que *The Nation* et *The New Republic*.¹ D'une part, la Révolution industrielle et le système politique libéral ont offert un progrès matériel remarquable. D'autre part, la civilisation industrielle a détruit le système de la valeur de la société entière. Le libéralisme a fait preuve des grandes crises aux États-Unis : une grande division entre les riches et les pauvres, la confrontation des classes, la corruption en politique, la dépravation de l'esprit culturel, etc. Pour la vie de Tsiang aux États-Unis, il a eu l'expérience de travail-études pendant longtemps. Il a bien connu la réalité du peuple dans la société démocratique et leurs plaintes concernant la tromperie des politiciens, la manipulation de la presse de l'opinion publique, et l'agrandissement de l'inégalité économique, etc.² À cause des expériences américaines, Tsiang affirmait que la constitution, le parlement et l'élection n'étaient pas suffisants à l'égard de la liberté des Chinois.³

3.2 Les activités des étudiants chinois à l'Université de Columbia

Après que Tsiang s'était rendu de la France aux États-Unis, il s'est engagé dans les affaires de l'Association des étudiants chinois aux États-Unis.⁴ Les activités des étudiants ont constitué une partie importante de ses expériences éducatives aux États-Unis.

3.2.1 Travailler à C.S.C.A.

À la réunion annuelle du Comité exécutif central de l'Association chrétienne des étudiants chinois (C.S.C.A), James Yen a été élu président et Tsiang a été nommé rédacteur en chef du Journal chrétien des étudiants chinois (CSCJ). Au cours de l'année suivante, Tsiang a réalisé son ambition d'étendre l'influence du CSCJ. Comme l'éditorial, Tsiang a écrit la majorité des éditoriaux du CSCJ et contribuait par plusieurs articles en vedette, tels que *Shandong in Perspective* (avril 1920) et *Social and Political Determinants of Chinese Education* (mai-juin 1920). Dans le journal, Tsiang

¹ TSIANG, Tingfu. 1944. « Guan meiguo bing huiguan zhongguo II » (Regards croisés Chine – États-Unis II), *Journal de Ta Kung*, publié le 14 décembre 1944.

² ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang*. p.59

³ TSIANG, Tingfu. 1944. « Regards croisés Chine – États-Unis II »

⁴ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, pp.112

a souvent discuté le rôle futur des étudiants chinois à l'étranger dans la modernisation de la Chine. Il a constamment encouragé ses collègues à réfléchir sérieusement à la manière dont ils pourraient aider à promouvoir les réformes pratiques en Chine. Il a également utilisé le journal comme un forum pour se prononcer contre le traitement des pouvoirs de la Chine à la Conférence de paix de Paris et pour dénoncer les clauses du Shandong du traité de Versailles.¹ Les missions de gérer le CSCJ à Columbia lui ont donné l'expérience riche d'employer le média à influencer les masses. En 1931, sous l'insistance de Tsiang, *Critique Indépendante* a été fondée à Pékin et était devenue le journal le plus influent en Chine.

Le 3 juillet 1920 à New York, Tsiang a été élu au président de la C.S.C.A et au président de sa section de l'est des États-Unis. Sous le leadership de Tsiang, le C.S.C.A a lancé plusieurs programmes des services communautaires visant aux étudiants chinois. L'une de ses innovations les plus importantes a été un comité d'accueil qui rencontrait les nouveaux étudiants à leur arrivée à San Francisco. À partir de l'été de 1920, les officiers de la section de l'ouest du C.S.C.A. ont rencontré 419 étudiants qui ont reçu toutes les aides et les guides du comité, comme le transport, la nourriture, l'orientation des cours, etc.² Tsiang était également intéressé par le problème de Chinatown. Contrairement à de nombreux étudiants qui regardaient les immigrants chinois avec mépris, il pensait que les étudiants chinois devraient respecter et honorer le patriotisme splendide de ses compatriotes nés aux États-Unis. Ils travailleraient non seulement pour l'industrialisation de la Chine, mais ils s'efforceraient également de donner à leurs enfants une éducation moderne et contribueraient à la croissance du nationalisme. D'ailleurs, les idées fausses américaines sur la Chine et les Chinois étaient la principale préoccupation de Tsiang. Il a encouragé la participation des étudiants américains à l'Association, en particulier en période de nationalisme croissant. Il a adopté une politique que les officiers et les membres de l'Association devraient faire des discours et introduire la Chine partout aux églises américaines, aux écoles dominicales et aux conférences des garçons, afin de corriger les idées fausses populaires et de renforcer l'amitié du peuple sino-

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, pp.114

² Ibid, pp.116

américain.¹ Lorsque Tsiang a servi successivement en tant que rédacteur en chef de *Christian China*, président de la C.S.C.A., et président de la section d'Est de l'Association des étudiants chinois, il s'est activement engagé dans l'explication des relations triangulaires parmi la Chine, le Japon et les États-Unis au public américain. Après la Conférence de paix de Paris, Tsiang a rejoint plusieurs étudiants diplômés et avait prononcé des discours contre les clauses du Shandong du Traité de Versailles, en expliquant la nature du problème du Shandong.²

3.2.2 Participer à la Conférence de Washington

En août 1921, le président américain, Warren G. Harding avait invité la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, le Japon et la Chine à participer à une conférence de limitation des armements. Il a annoncé que la réunion discuterait des questions relatives à l'Extrême-Orient et au Pacifique. Les étudiants chinois aux États-Unis ont chaleureusement accueilli la réunion en la considérant comme une opportunité pour reprendre le Shandong et de libérer la Chine des servitudes et des entraves des concessions étrangères, des restrictions tarifaires et de la compétence extraterritoriale.³ Les étudiants chinois espéraient que les États-Unis deviendraient le meilleur ami de la Chine et l'aideraient à récupérer son indépendance, intégrité et souveraineté.

Le régime séparé en Chine a influencé la représentation chinoise à la conférence. Il y avait trois groupes politiques opposés présentés à la conférence. L'un était pro-Pékin, et il s'agissait principalement de ceux qui avaient reçu des bourses d'études des régimes des seigneurs de la guerre en Chine du Nord. Un deuxième groupe était anti-Pékin, ce groupe avait embrassé les sympathisants du régime nationaliste de Sun Yat-sen à Canton. Le troisième groupe était neutre. Ils n'ont supporté ni la délégation de Pékin ni celle de Canton. Ils étaient simplement nationalistes, dirigés par Tsiang, qui voulaient protester les intérêts de la Chine.⁴ Tsiang et les autres étudiants neutres ont trouvé un compromis. Finalement, les deux parties ont accepté la création du Comité

¹ Ibid pp.120

² Ibid, pp.124-126

³ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre IX

⁴ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, pp.127-128

d'aide aux étudiants chinois (*Chinese Students' Assistance Committee*) pour surveiller la délégation de Pékin qui était finalement admise comme le seul représentant officiel chinois. En novembre 1921, lorsque la Conférence de Washington s'est ouverte, Tsiang a été secrétaire personnel de l'un des représentants chinois à la conférence, Yu Jih-chang. Yu était secrétaire général et chef du département de conférences du Comité d'aide aux étudiants chinois.¹ Grâce à ses tâches de secrétariat, Tsiang a pu observer le processus diplomatique à la conférence importante de première main. Tsiang a beaucoup appris des étiquettes diplomatiques et a obtenu les ressources diplomatiques qui l'ont aidé à commencer sa carrière comme un officiel diplomatique sans obstacle dans le futur. D'ailleurs, par la participation à la conférence internationale, Tsiang a profondément réfléchi sur le nationalisme et l'internationalisme, mais a également compris les réalités politiques en Chine et dans le monde.

Depuis son départ pour les États-Unis à l'âge de 16 ans jusqu'à son retour en Chine à l'âge de 27 ans, onze ans sont passés. Tsiang d'alors n'était plus d'une adolescence pauvre avec grande inquiétude sur son futur. Il est devenu un intellectuel moderne qui a été bien éduqué par les connaissances occidentales et a répondu au besoin du développement chinois. Pendant plus de dix ans, par le biais d'une éducation systématique et spécialisée d'un type occidental et d'assimilation des idéologies occidentales, Tsiang a eu un grand changement dans son concept et ses comportements. Lorsqu'il a fini ses études aux États-Unis, il a appris à penser en anglais. En réalité, l'anglais est devenu sa langue « naturelle ». Certes, ce n'était pas difficile pour lui de réfléchir en chinois, mais l'anglais était son premier choix dans la pensée et l'écriture.² En conclusion, le mode de pensée, la valeur et la structure de connaissance occidentale ont fondé la base de sa pensée politique et sociale. Tout ceci était aussi la source de son choix de carrière future. La vie aux États-Unis lui a offert les expériences et les compétences pour se consacrer au mouvement de la

¹ Ibid, p.129

² LILLEY, Charles R. 1999. « Jiang Tingfu: junei de juwairen » (Tsiang T'ingfu: Outsider in the Inside). *Archives and History*, 1999, vol 3. p.73

modernisation chinoise, à la réforme de la politique de la République, au soutien de la guerre sino-japonaise et à la construction économique civile.

Chapitre 3 : La pensée politique et les pratiques sociales après son retour en Chine (1923-1937)

En l'automne 1911, lorsque la révolution Xinhai a éclaté, Tsiang a décidé d'aller aux États-Unis pour finir ses études. Selon l'histoire des États-Unis et de la France, il estimait que la Chine a eu besoin de dix ans pour accomplir sa révolution. Ainsi, il a planifié un projet des études qui durerait dix ans à l'étranger. Quand il se rendrait en Chine, il pourrait exactement mettre en pratique la reconstruction chinoise après la révolution. Il avait réalisé son plan d'études au temps imparti. Cependant, les chaos chinois ont duré plus de temps que prévu.

En novembre 1922, une nouvelle a été publiée dans *Chinese Students' Monthly*, : « Le 23 novembre 1922, Tsiang Tingfu, l'ancien président de la section de l'Est de la C.S.C.A., devrait retourner en Chine par le paquebot *Empress of Russia*. Avant de réaliser son ambition en politique, il allait d'abord passer quelques ans dans le milieu éducatif. Il allait occuper un poste de professeur en sciences politiques à l'Université de Nankai. » En réalité, il avait répondu à l'invitation du président de Zhang Boling¹ pour devenir à la fois, professeur d'histoire et directeur du département d'histoire à l'Université de Nankai, à Tianjin.

1. L'adaptation de Tsiang aux conditions chinoises

Tsiang a eu seulement 16 ans lorsqu'il était parti aux États-Unis, pendant les onze ans de l'éducation occidentale, le mode de vie et le modèle de la pensée de Tsiang ont profondément changé. La terre natale était inconnue pour lui. Il a dû faire face à une transformation du rôle et de l'identité culturelle. Après son retour en Chine, Tsiang est devenu « une personne marginale », selon les explications de Lilley et Zhang Yulong. Comme une personne qui s'est trouvée entre deux cultures totalement différentes, Tsiang était sur la frontière des deux cultures. Il faisait constamment face à la confrontation et la contradiction culturelles. En même temps, il a aussi souvent été exclu

¹ Zhang Boling (chinois : 张伯苓) (5 avril 1876 – 23 février 1951) était éducateur et fondateur de l'université de Nankai et de son lycée. En 1917, il étudie brièvement au Teachers College à l'université Columbia aux États-Unis. Il y subit l'influence de l'éducateur et réformateur américain John Dewey. Par la suite, il agrandit son lycée pour en faire une université, l'université de Nankai (chinois simplifié : 南开大学), en 1919. Sous la direction de Zhang Boling, l'université continue sa croissance pendant quelques années et devient une des plus prestigieuses universités en Chine.

par les deux cultures.¹ Tsiang s'est rendu compte de son problème comme une personne marginale. Par conséquent, il a consenti beaucoup d'effort pour s'adapter au nouvel environnement et pour équilibrer les contradictions culturelles dans son cœur.

Ces efforts peuvent être scindés en deux parts. À propos de son enseignement et sa recherche, il a recueilli de nombreux fruits académiques dans les dix ans comme professeur en histoire. Étant donné que l'on se concentre sur sa pensée politique et sociale, on discutera uniquement les activités enseignantes et les résultats historiques qui ont de l'influence sur sa pensée. D'autre part, ses pratiques sociales hors du cadre de l'université ont aidé Tsiang à comprendre les réalités en Chine, et lui ont aussi procuré une scène pour exprimer ses opinions.

1.1 Les réajustements et les innovations de Tsiang dans les travaux académiques

Bien qu'il ait reçu l'éducation traditionnelle confucéenne à l'époque de son enfance, c'était difficile pour Tsiang d'écrire un bon article en chinois après son retour en Chine. Il a dès lors commencé à étudier « Quatre Livres et Cinq Classiques ». Il affirmait dans ses Mémoires qu'il n'a pas essayé de remémorer ces classiques. En répétant les livres à plusieurs reprises, la plupart des passages sont revenus à lui. Après d'avoir terminé les classiques confucéennes, il a continué à lire des essais et des poèmes des étudiants chinois. Il a complété sa rééducation dans la littérature chinoise classique en lisant « Miroir général pour aider le gouvernement² ». ³ Peu après, il a fait des progrès notables dans l'écriture en Chinois. Bien que sa calligraphie ne soit pas bonne, il s'exprimait extrêmement bien dans ses articles. Li Ao qui est toujours exigeant sur la compétence de rédaction des autres, a apprécié les articles de Tsiang : « Tsiang aimait terminer ses articles brièvement et parfaitement. Il n'a jamais écrit un mot inutile dans ses articles. On peut voir son talent brillant par la rédaction. »⁴

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.62

² Le Zizhi Tongjian (chinois : 资治通鉴) est un ouvrage de référence dû à l'historien chinois du XIe siècle Sima Guang. Il couvre la période allant de -403 à 959, s'étalant sur 16 dynasties et 1363 ans, du début des Royaumes combattants jusqu'au début de la dynastie Song. Sima Guang a écrit cet ouvrage pour éduquer les dirigeants de l'empire et les aider à tirer une leçon ou un avertissement des faits passés.

³ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre X

⁴ Li, Ao. 1985. « Tsiang Tingfu et son parcours ». p.55

L'Université de Nankai a offert à Tsiang un environnement agréable dans lequel il pouvait s'adapter à la société chinoise. À l'Université de Nankai, Tsiang était entré dans une communauté d'érudits. Les membres de la communauté avaient une expérience assez similaire à la sienne. Leur compagnie a assoupli les tensions de la transition de Tsiang au début de son retour en Chine. Il était l'un des nombreux jeunes chinois brillants éduqués aux États-Unis que Zhang Boling avait recrutés. Parmi les vingt-sept membres du corps professoral de l'Université de Nankai en 1923, Tsiang était l'un des vingt-deux qui avaient reçu l'éducation en Amérique.¹ Même si la vie entourée d'amis avec la même expérience était vraiment agréable, Tsiang n'a pas encore connu le monde à l'extérieur du campus. Un grand conflit entre les enseignants et les étudiants de Nankai a eu lieu à la fin de 1924. Il a profondément stimulé Tsiang et l'a provoqué à mettre en pratique la réforme des cours à Nankai.

En décembre 1924, *Journal hebdomadaire des étudiants de Nankai* a porté un essai non signé intitulé « Une éducation révolutionnaire et transmigrante ». Sa publication a provoqué une guerre de mots pendant un mois entre les étudiants et les facultés. L'essai a déclaré que le système scolaire moderne de la Chine et ses enseignants n'avaient absolument aucune contribution à l'objectif général de sauver le pays. Les professeurs éduqués à l'étranger ont dominé le système éducatif chinois. Les professeurs du collège « ont simplement répété à leurs étudiants les notes des cours qu'ils avaient suivis aux États-Unis ». Ils ont enseigné la politique américaine, l'économie américaine, le commerce américain, les chemins de fer américains, etc. Ils ont loué les États-Unis de la même manière que les anciens savants avaient loué les sages de Yao, Shun, Yu, Tang et autres. L'éducation chinoise, par conséquent, était au mieux inadaptée aux besoins de la Chine et au pire, c'était une fraude et une tromperie.²

Sous la direction de Tsiang, les enseignants ont rédigé une pétition dénonçant que l'essai non signé était mal avisé et diffamatoire. En fait, en Chine d'alors, il y avait une opposition hostile que la plupart des étudiants chinois diplômés des États-Unis ont rencontrée lors du retour en Chine. Plus concrètement, quelques-uns les ont accusé du patriotisme insincère et de l'absence des

¹ Charles R. Lilley, *Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1985-1935*, pp.225

² Ibid, pp.236-237

responsabilités de leadership, et d'autres d'arrogance et d'égoïsme. Ces affirmations faisaient écho à la vision fréquemment exprimée par les conservateurs. Ils pensaient que les récentes importations occidentales mettaient en danger le patrimoine culturel unique de la Chine. Les professeurs de retour des États-Unis pensaient que l'argument comme celui-ci est nuisible à la modernisation chinoise. Tsiang n'a pas accepté l'accusation qu'il a perdu son rêve de sauver le pays par l'éducation. Depuis les années d'études à l'étranger, il a supposé que, en tant que membre de l'élite éducative moderne, il participerait et aiderait à guider le pays vers une régénération culturelle chinoise.

Par conséquent, les professeurs de Nankai ont exigé que Zhang Boling oblige l'auteur à s'identifier, et ils ont aussi exigé de Zhang une expulsion de l'auteur. Tous les professeurs de Nankai ont signé la pétition et l'ont présenté au président Zhang. Cependant, les étudiants n'ont ni accepté les exigences des professeurs ni révélé l'identité de l'auteur. En contrepartie, les professeurs ont décidé de boycotter leurs cours jusqu'à la confirmation d'identité de l'auteur. En fin janvier 1925, les facultés, les étudiants et les administrateurs ont compris leurs différences. C'était Ting Wen-chiang, le géologue avec bonne réputation au milieu intellectuel, qui a mené un règlement. Il a demandé l'auteur de s'identifier devant l'ensemble du corps étudiant, mais en retour, la faculté a accepté de retirer sa demande d'expulsion.¹

Cet événement a profondément touché Tsiang, il a considéré une réforme localisée des programmes des sciences humaines et des sciences sociales afin d'adapter le contenu des cours aux conditions chinoises, conformément à ce que les étudiants avaient demandé. Il a déclaré à Fairbank que les professeurs de retour des États-Unis ne connaissent ni leur vie quotidienne ni les raisons qui provoquent cette vie. Ils peuvent bien connaître la condition du gouvernement de New York et de Paris, cependant, ils ne connaissent rien sur les situations de Pékin, de Hankou ou de Chengdu.² La localisation, plus précisément, la sinisation académique était son espérance importante envers le futur du milieu académique chinois. Il a commencé la réforme des programmes en révisant les cours de l'histoire chinois à Nankai. Afin d'approfondir sa connaissance et celle de ses étudiants

¹ Ibid, pp.240

² FAIRBANK, John King. 1991. *Chinabound: a fifty-year memoir*. p.100

sur la société et l'économie chinoise, il a décidé de guider ses étudiants dans l'étude du village à côté de l'Université. Il a assigné à ses élèves une tâche de mener un sondage sociologique visant aux paysans et a demandé aux élèves de connaître les professions des interviewés, leurs revenus, leurs conditions de logement, etc. À la suite de l'expérience, Tsiang et ses étudiants ont amélioré leur compréhension de la vie du village, et du moins, de la vie dans les environs de l'Université de Nankai.¹

En 1932, il a publié deux articles dans *Critique indépendante* pour discuter la réalité de l'éducation chinoise. Il pensait que l'éducation chinoise devrait être fondée sur la réalité chinoise, au lieu d'être basée sur le modèle étranger. Il fallait faire un lien entre les programmes d'études et la vie réelle des étudiantes.² Il a constaté que de nombreuses personnes ne se sont pas rendu compte que la politique, l'économie, l'histoire et la société chinoise ont leur valeur à rechercher. Même s'il n'a pas apprécié l'accusation des étudiants de Nankai, il a admis que c'était un phénomène général que les universités chinoises copiaient les programmes d'études des universités occidentales sans considérer la réalité chinoise. D'ailleurs, il a aussi observé que les enseignants n'ont pas fait attention à l'exploration des nouveaux domaines académiques, et les universités n'ont pas offert aux professeurs les conditions et les ressources suffisantes de faire des recherches. Il a conseillé que les organisations éducatives et académiques devraient éliminer la superstition de la quantité des cours, et devraient aussi faire attention à la compétence de recherche.³

En 1928, Tsinghua est devenu une université nationale dont le premier président était l'ami de Tsiang, Luo Jialun. Luo avait l'ambition de construire une université moderne au premier rang du monde. Tsiang a été l'une des invitations que Luo a faites à sa charge d'entreprendre ses réformes proposées. En mai 1929, il a invité son ancien ami Tsiang à occuper un poste de professeur d'histoire et à servir en tant que responsable du département d'histoire. Tsiang a accepté l'invitation

¹ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre X

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhongguo de jiaoyu » (L'éducation chinoise), *Critique indépendante*, vol. 38, publié le 19 février 1933 à Pékin.

³ TSIANG, Tingfu. 1932. « Zhongguo shehui kexue de qiantu » (L'avenir des sciences sociales chinoises). *Critique indépendante*, vol. 29, publié le 4 décembre 1932 à Pékin.

et, en août 1929, il a pris ses nouvelles fonctions à Tsinghua. Pendant son mandat comme la présidence du département d'histoire, Tsiang a réussi à réformer le département, à réviser les programmes et à recruter de nouveaux professeurs. Il a aussi eu la possibilité de poursuivre ses recherches sans soucis financiers.¹

En l'automne 1929, après avoir assumé la présidence du département d'histoire, Tsiang a entrepris une série de réformes. En faisant la promotion de ces changements, il cherchait une place pour les concepts scientifiques et historiographiques occidentaux dans le contexte chinois. Depuis sa période à Nankai, il a commencé à se spécialiser dans l'histoire de la diplomatie moderne chinoise qui avait été un domaine vide avant Tsiang. Afin de construire le fonds de connaissances sur l'histoire de la Chine et sur ses relations extérieures, Tsiang s'est mis à sélectionner et à guider les étudiants les plus brillants vers les études avancées en histoire japonaise, russe, mongolienne et chinoise.² Cela aussi reflétait son attention politique d'alors. Pour encourager la recherche et la préparation de nouveaux cours sur l'histoire chinoise, Tsiang a offert aux enseignants une période de réduction chaque année sans travaux enseignants, les bibliothèques spéciales et les assistants de recherche. En outre, il a fourni de longs congés réguliers tous les sept ans.³ Ce sont les avantages ci-dessus qui ont attiré les jeunes chercheurs du premier ordre au département d'histoire de Tsinghua. Tsiang croyait que chaque université principale devrait fournir ses facultés du même bien-être. Sans l'inquiétude sur la finance et le temps, les chercheurs pouvaient s'engager à élargir les frontières de la connaissance de la Chine.

À Columbia, Tsiang a commencé à réfléchir sur les impacts de l'expansion impériale et la valeur morale de l'impérialisme moderne. La Chine, comme une victime directe de l'impérialisme et son pays natal, a naturellement suscité l'intérêt de Tsiang. Après son retour en Chine, il a transformé cet intérêt aux études historiques au sujet de l'histoire diplomatique chinoise à la fin de dynastie Qing. Avant lui, il y avait un ouvrage intitulé « Relations internationales de l'Empire chinois » écrit

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre X

² CH'EN, Chih-mai. 1967. *La vie de Tsiang Tingfu*. p.23

³ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre X

par H. B. Morse qui a totalement dépendu des sources occidentales. Selon Tsiang, l'écriture des relations diplomatiques sur la base des documents d'un seul pays était comme entendre une seule expression et ensuite l'avoir jugé. La plupart des auteurs étrangers ont commis la même erreur. Ils ignoraient les sources chinoises, fondamentalement, admit Tsiang. Les documents chinois étaient désorganisés et inaccessibles.¹ A travers le recueil des documents primaires pendant six ans après son retour, il a publié « A Collection of Essential Documents of Modern Chinese Diplomatic History » en deux volumes. Comme il l'a préconisé aux jeunes chercheurs chinois, il faisait beaucoup d'efforts à explorer une terre vierge dans le champ académique chinois. La recherche de Tsiang d'alors était innovante sans doute. Il y avait eu quelques ouvrages sur l'histoire diplomatique chinoise, mais aucun n'a entrepris l'étude par les travaux fondamentaux. Le milieu académique a généralement admis que l'histoire diplomatique moderne chinoise était entamée par Tsiang Tingfu.

Dans sa recherche de l'histoire diplomatique, il a accordé beaucoup d'attentions aux principaux responsables de la diplomatie du Qing, comme Lin Zexu, Qi Shan, Yi Xin, Wen Xiang et Li Hongzhang². Basé sur les documents primaires recueillis difficilement, Tsiang a percé les stéréotypes et les jugements inhérents sur ces individus. Il a réexaminé leurs réussites et échecs dans les relations avec l'Occident, employant les concepts diplomatiques pragmatiques modernes. Par exemple, avant Tsiang, Lin Zexu avait toujours été jugé comme une statue héroïque de la nation avec les meilleures mœurs. D'après Tsiang, c'était une personne qui a tenu beaucoup à sa réputation. Lin a pris compte que le Qing avait un besoin urgent de la réforme moderne après la première guerre d'Opium. Cependant, dans le contexte généralement conservateur de la dynastie, il a choisi de demeurer silencieux. Car il y avait beaucoup d'intellectuels comme Lin Zexu, la Chine a perdu vingt ans pour faire la modernisation.³ Jusqu'à l'échec de la deuxième guerre d'Opium, les Chinois ont connu l'importance de la réforme. Cependant, à ce moment-là, la Chine était déjà restée en

¹ TSIANG, Tingfu. 1932. « Waijiaoshi he waijiao shiliao » (L'histoire et les sources historiques de diplomatie). *Journal de Ta Kung*, vol 249, publié en octobre 1932 à Tianjin.

² Lin Zexu (林则徐)、Qi Shan (琦善)、Yi Xin (奕訢)、Wen Xiang (文祥)、Li Hongzhang (李鸿章)

³ TSIANG, Tingfu. 2013. *Histoire moderne de Chine*. Édition Nouveau Monde, Beijing. Chapitre I, Partie IV

arrière du Japon. Les jugements des figures historiques ont été faits par Tsiang non seulement pour trouver les faits réels dans l'histoire, mais aussi pour donner l'avertissement aux responsables diplomatiques dans le gouvernement d'alors. En effet, la relation internationale était extrêmement importante dans un pays colonial comme la Chine. De nombreuses opinions diplomatiques de Tsiang proposées plus tard étaient basées sur ces jugements historiques.

La période à Tsinghua était le sommet de sa carrière académique. C'était aussi durant cette période que son domaine de recherche a migré de la recherche sur les individus du domaine diplomatique à la réflexion sur l'entière histoire moderne chinoise. Avec l'approfondissement de la recherche diplomatique, il était obligé d'explorer les éléments de hors la diplomatie, par exemple, le caractère de la nation, la psychologie sociale, les organisations de la société et le changement économique, etc. Ces sujets ont provoqué une série de réflexions sur l'entière histoire chinoise des cent ans récents. Ensuite, il s'est rendu compte des symptômes qui ont gêné le développement de la modernisation chinoise. Selon Chen Xulu, un historien chinois, à travers ses recherches sur l'histoire chinoise, Tsiang a ressenti la logique que la Chine devrait utiliser la modernisation pour changer son apparence « médiévale ». Par conséquent, toutes les recherches historiques de Tsiang ont touché la principale demande de la Chine moderne.¹

À propos des études historiques chinoises, Tsiang a beaucoup contribué, en particulier, à l'histoire moderne chinoise et l'histoire des relations entre la Chine et le monde. Il a fait de nombreux efforts innovants dans le cadre conceptuel de « la réponse chinoise à la stimulation occidentale ». Sur cette base, John King Fairbank² a continué l'étude de l'histoire de la Chine moderne dans la voie

¹ CHEN, Xulu. 1986. « Zhonggu, jindaihua, minzu duoxing » (Moyen-Âge, Modernisation, Inertie nationale). *Journal de Wenhui*, publié le 16 septembre 1986.

² King Fairbank (1907-1991) était un sinologue américain dont l'influence a été prépondérante dans la formation de la sinologie aux États-Unis. Il passa la plus grande partie de sa carrière à l'Université Harvard, où il fonda le *Center for East Asian Research*, devenu depuis le *Fairbank Center for East Asian Research*. Il s'est beaucoup intéressé aux relations entre l'Occident et la Chine, et a écrit plusieurs livres de synthèse sur la Chine ou l'Asie de l'Est. Il a également influencé des responsables politiques, il a ainsi joué un rôle dans la reconnaissance de la République populaire de Chine par les États-Unis. En 1966, Fairbank et le sinologue Denis C. Twitchett, puis à l'Université de Cambridge ont lancé le plan *The Cambridge History of China*. Initialement destiné à couvrir l'histoire complète de la Chine en six volumes, le projet a augmenté jusqu'à ce qu'il atteigne 15 volumes projetés. Twitchett et Fairbank ont divisé l'histoire, avec des volumes d'édition Fairbank sur la Chine moderne (après 1800), tandis que Twitchett et d'autres ont pris la responsabilité de la période de la dynastie de Qin au début de Qing. Fairbank a édité et écrit des parties des volumes

académique dirigée par son directeur, Tsiang Tingfu, et a finalement construit le schème célèbre du « choc-réponse ». Sous la direction de Fairbank, *The Cambridge History of China* a été publié beaucoup plus tard après la mort de son directeur. Dans les dernières années de Tsiang Tingfu, il a exprimé son grand regret qu'il ne pourrait pas poursuivre ses études académiques dans une lettre à Fairbank : « Au niveau de la vie, je préfère être un professeur. Lorsque je me souviens de la vie de l'enseignement, de la recherche et de l'écriture sur le campus, je ne peux pas retenir mes larmes. »¹ Fairbank a réalisé le rêve inachevé de Tsiang : accomplir un ouvrage sur l'ensemble de l'histoire moderne chinoise.

1.2 Les pratiques sociales pendant sa carrière enseignante

Même si Tsiang a fait sa principale contribution à l'académie, il n'était pas seulement un professeur sur le campus. Pour lui, au début de ses études historiques à Columbia, il estimait que les études de l'histoire servent à faire de la politique.² Étant donné qu'il ne s'est pas familiarisé avec l'environnement chinois, il a choisi de rester sur le campus et n'est pas allé en politique pour l'instant. Cependant, cela ne l'a pas empêché sa passion des activités sociales et son intérêt aux actualités politiques.

Pendant la période à Nankai, il a beaucoup voyagé et observé la politique et la vie différente dans les régions intérieures et les provinces littorales. Au travers de ces voyages, il avait largement connu la réalité chinoise et a réexaminé les principaux problèmes en Chine, comme les seigneurs de la guerre, les conflits entre les Partis différents et les conditions terribles de la vie du peuple sous le choc occidental. Pendant son voyage, il avait aussi rencontré les officiels du gouvernement et les autorités locales pour connaître les politiques d'alors.

En décembre 1923, il s'est rendu pour la première fois à sa province natale, Hunan, depuis qu'il l'avait quitté en 1911. Il constatait que les procédés culturels n'ont pas changé par rapport à dix ans

10 à 15, dont la dernière apparut l'année après sa mort.

¹ FAIRBANK, John King. 1991. *Chinabound: a fifty-year memoir*. p.103

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XII

en arrière. La révolution Xinhai a seulement amené le désordre social et la stagnation de l'économie. Au travers de l'observation de Tsiang, il pensait que les guerres civiles étaient la raison et aussi le résultat de la pauvreté.¹ Hunan, comme un point clé des transports chinois est devenu un champ de bataille dans les combats confus entre les seigneurs de la guerre. Les guerres civiles fréquentes ont provoqué la désolation des champs et l'enrôlement des jeunes. En 1925, Tsiang et Li Ji étaient invités par le président de la province du Shaanxi à dispenser des cours à l'Université de Nord-ouest. Cela a donné à Tsiang une autre opportunité d'observer la vie du peuple sous le régime des seigneurs de la guerre, qui l'a beaucoup choqué. À Xi'an, il a vu l'extrême pauvreté et le sous-développement de la Chine intérieure. Il s'est souvenu dans ses Mémoires : « Je n'ai jamais pensé qu'il existait des gens si pauvres en Chine. Ils se sont mis nus, car ils n'ont pas d'argent pour acheter ou faire des pantalons. »² Il considérait les régimes séparatistes des seigneurs de la guerre comme la mauvaise origine de la réalité sociale en Chine. Ces observations ont renforcé sa croyance de terminer l'état des guerres civiles et de réaliser l'unification du pays. Il pensait que l'unification était la base nécessaire pour résoudre tous les problèmes dans la société chinoise, tels que la pauvreté, la menace étrangère, le sous-développement, etc. Pour unifier la Chine, il a pu même faire le sacrifice de la liberté et de la démocratie pour l'instant.

Lorsque Tsiang a voyagé à Shanghai et à Nankin en 1927, le Parti nationaliste a déjà réussi dans le cours inférieur du fleuve Yangtze. Les nationalistes ont fondé un régime à Nankin. Tsiang a trouvé que les réactions du peuple sur la révolution étaient totalement différentes. Les gens normaux étaient généralement déçus du fruit révolutionnaire. L'arme du Parti révolutionnaire les a libérés en forme. Cependant, le prix de riz a augmenté et la vie du peuple est devenue plus difficile. Au contraire, à propos des membres du Parti, aucun n'a fait attention à la réalisation de la pensée de Sun Yat-sen qui avait été propagée comme les principes et le but ultime du Parti nationaliste chinois. La plupart des membres du Parti étaient impatients d'obtenir un poste dans le nouveau gouvernement. À Shanghai et Nankin, même si les villes étaient ruinées, elles étaient pleines de

¹ Ibid, Chapitre XI

² Ibid, Chapitre XI

propagandes sur la révolution. Tsiang s'est intéressé aux politiques extérieures du nouveau gouvernement. Il a rencontré le nouveau ministre diplomatique, Wang Zhengting, qui a été vu comme le leader spirituel des intellectuels, a prévenu que Wang n'avait pas d'opinions spéciales sur la diplomatie chinoise et a toujours répété les slogans irréels, comme abolir les traités inégaux et renverser l'impérialisme. Il a trouvé que Wang n'a pas pris une attitude calme et raisonnable envers la situation internationale complexe, par contre, il a comploté aux opinions publiques.¹

En 1928, lorsque Tsiang a travaillé à Nankai, l'armée nationale révolutionnaire l'a expédié au Nord. Dans la province du Shandong, un conflit entre l'armée du Japon et la troupe de l'armée nationale a éclaté. Le Japon avait peur que le Parti nationaliste unifie la Chine et menace l'intérêt acquis japonais au Nord de la Chine. La troupe japonaise a délibérément tué six milles des Chinois à Jinan, la capitale du Shandong, elle a aussi tué la commissaire du gouvernement nationaliste à Jinan et les officiels du commissariat en les maltraitant. Pour exprimer l'indignation générale des Chinois, les grandes villes de la Chine ont boycotté les produits japonais. À Tianjin, les étudiants de l'Université de Nankai ont exercé la direction du mouvement. D'après ces derniers, ne pas acheter les produits japonais était perçu comme une revanche. Il a demandé au peuple d'arrêter les achats des produits japonais et a forcé les boutiques qui ont vendu les marchandises japonaises à fermer.

Tsiang a admis que ce mouvement de boycottage était une activité patriotique et aussi favorable à la Chine. Cependant, il ne fallait pas non plus que les commerçants des affaires légales souffrent une perte économique inattendue. Il a conseillé aux dirigeants du mouvement étudiant d'imposer les droits patriotiques sur les produits japonais. Après avoir payé les droits, les commerçants peuvent vendre le reste des marchandises japonaises, et ils doivent par la suite utiliser le profit à l'achat des produits nationaux. Les étudiants ont accepté ce conseil de Tsiang. Dans une semaine, tous les étudiants de Tianjin ont été motivés pour compter le nombre des produits japonais dans chaque boutique et imposer leurs droits patriotiques. Toutes les grandes villes de la Chine ont commencé à mettre en œuvre ce moyen.

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XII

À l'égard de l'usage des droits patriotiques, Tsiang a conseillé de fonder un institut industriel. D'après lui, sans boycottage des produits japonais, dans la compétition juste, la compétitivité des produits japonais est beaucoup plus forte que celle des produits chinois. Pour améliorer la qualité des produits chinois, il fallait utiliser la science et la technologie moderne dans la fabrication. Lorsque la qualité des produits nationaux s'est améliorée, le boycottage des produits japonais devient inutile. Il y avait beaucoup de personnes qui ont supporté l'opinion de Tsiang. En même temps, il a aussi existé une puissance avec le contexte politique fort qui s'est opposé à cette opinion. Ces dernières ont insisté sur l'établissement d'une filature de laine à Tianjin. En réalité, il y avait beaucoup d'usines similaires à Tianjin.

Par conséquent, l'institut industriel a été fermé. Les droits patriotiques ont été utilisés pour acheter une ancienne machine étrangère. Et l'usine de laine n'était jamais mise en production.¹ Cette expérience a déçu Tsiang, elle lui a aussi donné une leçon sur la réalité politique et sociale en Chine. Pour pousser les travaux chinois envers une bonne direction, une opinion intelligente n'était pas suffisante. Le compromis et l'équilibre de toutes les puissances étaient parfois plus importants. Dans les grands événements nationaux suivants, la voix raisonnable serait faible en comparaison avec l'opinion publique radicale.

En l'été 1928, le président Zhang Boling de Nankai a lancé un voyage de la recherche du Nord-Est chinois. Pendant un temps, Tsiang s'est spécialisé dans l'histoire des invasions du Nord-Est par les étrangers. Il s'est alors beaucoup intéressé aux conditions du Nord-Est. A ce moment-là, le Parti nationaliste a unifié toute la Chine, à l'exception du Nord-Est dirigé par la clique de Fengtian. Il y est arrivé après l'assassinat de Zhang Zuolin, l'ancien seigneur de la guerre du Nord-Est. Pendant cette période dangereuse, Tsiang a encore remarqué que les villes du Nord-Est étaient beaucoup plus modernes et propres que les autres régions chinoises. D'ailleurs, la vie du peuple du Nord-Est était meilleure que la plus grande partie de la Chine. Tsiang a interviewé beaucoup des politiciens de la clique de Fengtian et des habitants étrangers à Harbin. Le fils et successeur de Zhang Zuolin,

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre X

Zhang Xueliang, lui a donné une impression fragile, douloureuse et intensive. Parmi tous les interviewés, le général au pouvoir réel après Zhang Zuolin, Yang Yuting¹, l'a beaucoup inspiré. Tsiang a apprécié son attitude pragmatique envers la construction du Nord-Est et son intelligence brillante politique envers l'Union soviétique et le Japon. En ce moment très instable après la mort de Zhang Zuolin, Yang a insisté sur le fait que le gouvernement de la clique de Fengtian devrait continuer d'éviter le conflit ouvert avec le Japon. Il fallait donner l'intérêt économique au Japon en échange du temps du développement du Nord-Est.² Cela est devenu le principe et la préconisation de Tsiang face à l'invasion successive japonaise dans le futur. À l'égard de la pensée du Yang Yuting, nous allons discuter précisément dans la partie suivante le problème du Nord-Est et de l'incident de Mandchourie.

Face à l'expansion japonaise, Tsiang pensait que la compromise prudente et raisonnable était la solution du conflit entre deux côtés. Selon lui, c'était un phénomène temporaire que le Japon était plus puissant que la Chine. Il estimait que la modernisation chinoise profite du temps et de l'environnement pacifique. Cependant, Tsiang a aussi reconnu que cela était son propre souhait et une préconisation de la minorité en Chine. A l'issue de l'incident de Mandchourie en 1931, l'opinion des masses a affirmé que la Chine devait déclencher la guerre de la contre-attaque envers le Japon. Les masses, d'une part, ont été encouragées par le patriotisme. D'autre part, selon Tsiang, elles ont été exploitées par les puissances antigouvernementales sans considérer la réalité chinoise. En particulier, les jeunes étudiants d'alors étaient la puissance la plus radicale qui a demandé de résister à l'invasion du Japon. Tsiang a admis que c'était difficile pour les professeurs de faire de l'influence politique sur leurs étudiants. Lorsque la vague politique par les étudiants est parvenue à un certain niveau, ils n'ont plus accepté les conseils des professeurs.³

¹ Yang Yuting (chinois : 杨宇霆), (1886–1929), est un général de la clique du Fengtian qui fut gouverneur militaire du Jiangsu d'août à novembre 1925. Il est exécuté par Zhang Xueliang lors du conflit pour le pouvoir politique à la suite de l'incident de Huanggutun provoqué par les Japonais. Il s'oppose particulièrement à la réunification chinoise de 1928 qui unifie la Mandchourie avec le gouvernement du Kuomintang, et est arrêté en juillet 1929 et fusillé par un peloton d'exécution.

² TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre X

³ Ibid

Heureusement, à Pékin, il y avait un groupe d'intellectuels qui ont pris l'attitude similaire avec Tsiang Tingfu. Les membres de ce groupe étaient constitués par les intellectuels en retour de l'Occident et les leaders du milieu des opinions publiques, incluant Hu Shih, Ting Wen-chiang, Fu Sinian, Weng Wenhao, Tao Menghe, Ren Hongjun, Chen Hengzhe, Zhang Xiruo et Tsiang Tingfu. Lorsqu'ils ont discuté les responsabilités des intellectuels sous la calamité nationale, ils pensaient unanimement qu'ils devraient prendre les responsabilités de diriger l'opinion publique envers la direction saine. D'après Tsiang, il fallait fonder un journal pour proposer et discuter les problèmes chinois. Au début, ils se sont généralement opposés à la proposition de Tsiang, car quelques-uns d'entre eux ont eu l'expérience de fonder un journal, et ils ont connu la difficulté de façon claire. Cependant, sous le soutien de Ting Wen-chiang, il était convenu que chaque personne devrait contribuer de 5% du salaire pour gérer le journal nommé *Critique indépendante*. Ils ont aussi érigé un comité de la rédaction dans lequel Hu Shih était le rédacteur en chef, Tsiang Tingfu et Ting Wen-chiang étaient ses assistants.¹

Peu après, *Critique indépendante* est devenue un journal des plus influents dans l'opinion publique. Le groupe de la fondation s'est réuni chaque semaine pour discuter les actualités. Cependant, ils n'ont ni demandé d'une conclusion unifiée ni tenté de changer l'opinion de l'autre. Les intellectuels ont offert les articles non rémunérés pour le journal. Personne n'avait prévu que le public ait fait un accueil enthousiaste au journal. Un semestre après, il n'a pas eu besoin des contributions financières des membres. Le journal a duré quatre ans et demi de l'avril 1932 au juin 1937. Pendant cette période, parmi tous les auteurs, sauf Hu Shih, Tsiang a publié le plus d'articles dans le journal. Dans *Critique indépendant*, il a systématiquement exprimé ses opinions politiques et sociales qui étaient les sources primaires les plus importantes dans la recherche suivante.

2. Les réflexions de Tsiang sur les calamités nationales

En Chine dans les années 1930, le centre de l'académie et de la pensée se trouvait au Nord, plus précisément, à Pékin et Tianjin. Dans le milieu académique du Nord, le groupe des étudiants de

¹ Ibid

retour de l'Europe et des États-Unis était la puissance la plus influente. Face à la menace de plus en plus dangereuse du Japon, les intellectuels au Nord avec la pensée moderne ont spontanément pris les responsabilités sociales. Ils sont sortis du campus et ont cherché les moyens de résoudre les problèmes nationaux. Les fondateurs de *Critique indépendante* ont assumé les fonctions des leaders de l'opinion publique. Sans doute, Tsiang Tingfu était un des intellectuels qui se sont intéressés à la politique. Quelques chercheurs pensent que la tradition « Jingshi » (l'habileté politique) confucéenne était la principale source de sa pensée politique. Les autres chercheurs insistent sur le fait que le centre de sa pensée provienne de l'influence du pragmatisme occidental. Peu importe l'origine de sa pensée, il s'agit d'un intellectuel avec le grand sens de la responsabilité sociale. Dans le premier *Critique indépendante*, il s'est exprimé son courage et sa grande détermination : avoir peur des calomnies et les éviter ne peuvent pas devenir la philosophie de la vie d'un intellectuel.¹ Dans toute sa pensée, le nationalisme raisonnable et la modernisation ont été toujours le noyau et la motivation.

2.1 Le problème du Nord-Est et l'incident de Mandchourie

2.1.1 Les recherches historiques de Tsiang auprès les invasions étrangères du Nord-Est

À partir du milieu de la dynastie Qing, le Nord-Est de l'empire est devenu le but d'expansion de l'Empire russe. Bien que le Nord-Est soit l'une des premières régions dominées par le Qing, ils ont ignoré la construction et la défense du Nord-Est depuis la création dynastique à Pékin.² Au fur et à mesure de l'émergence de l'Empire japonais depuis la Restauration de Meiji, le Nord-Est a souffert la double menace de la Russie et du Japon. À l'égard de la Russie, le Nord-Est lui a offert l'estuaire et le port hors gel. Pour le Japon étant étroit et petit, la signification du Nord-Est est au-delà d'un sol fertile et des ressources riches. La survie de l'Empire japonais en a même dépendu. Au début de la vie de retour en Chine de Tsiang Tingfu, il a commencé à s'intéresser au problème

¹ TSIANG, Tingfu. 1932. « Canjia guonan huiyi de huigu » (Retour sur la réunion de crise nationale). *Critique indépendante*, vol 1, publié le 22 mai 1932.

² TSIANG, Tingfu. 1974. « Zuijin sanbainian dongbei waihuanshi » (Histoire de l'invasion du Nord-Est de la Chine sur les trois cents dernières années). *Corpus d'histoire moderne de Chine*. Édition Yishi, Taipei. p.82-83

du Nord-Est. Il l'a toujours considéré comme la difficulté la plus grave pour la Chine. A travers la recherche historique sur les invasions étrangères du Nord-Est et de ses inspections sur place, puis, stimulé par l'incident de Mandchourie, il a fondé une série systématique de la pensée à propos du problème du Nord-Est.

Au milieu du XIX^e siècle, après la compétition territoriale entre les quatre puissances, l'Angleterre, la France, la Russie et le Japon, dans le Pacifique, la Russie a recommencé à élargir vers le bassin du Fleuve Heilongjiang. Pendant la deuxième guerre d'Opium, la Russie a obtenu plus de la moitié du territoire du Nord-Est de la Chine par le traité d'Aigun et le traité de Pékin.¹ En 1905, la guerre russo-japonaise a éclaté sur le territoire du Nord-Est de la Chine. L'échec de la Russie a provoqué l'entrée de la puissance japonaise au Nord-Est. La situation du Nord-Est a fait preuve d'une confrontation et d'un compromis entre la Russie et le Japon : la Russie a occupé le nord de Mandchourie et le Japon a occupé le Sud de Mandchourie. Afin de défendre leurs intérêts acquis au Nord-Est et empêcher les autres puissances d'y mettre leurs mains, les deux pays ont signé les traités russo-japonais en 1907, en 1910 et en 1916.² En réalité, le Japon n'était pas satisfait de partager les intérêts du Nord-Est avec la Russie. Après la fondation du régime nationaliste de la Chine, le Japon a trouvé que le mouvement de l'unification de la Chine mis en œuvre par le gouvernement nationaliste était en contradiction avec la politique continentale de l'Empire du Japon³. À partir des années 1930, le Japon s'est préparé à occuper l'entier territoire du Nord-Est de la Chine. L'armée japonaise du Guandong⁴ a créé une série de frictions qui ont finalement entraîné l'incident de la Mandchourie. A partir de ce moment, le Japon a remplacé la Russie et a

¹ Ibid, p.34

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Dongbei waijiao zhong de ri'e miyue » (Traité secret sino-russe dans la diplomatie de Nord-Est). *Critique indépendante*, vol 8, publié le 10 juillet 1933 à Pékin.

³ La politique continentale de l'Empire du Japon est une stratégie poursuivie par l'armée impériale japonaise entre la Restauration de Meiji de 1868 et l'expansionnisme japonais durant la Seconde Guerre mondiale. Le but principal de la politique est de conquérir les pays asiatiques voisins du Japon, comme la Corée ou la Chine, pour dominer l'Asie orientale.

⁴ L'armée du Guandong (chinois : 关东军) est un groupe de l'armée impériale japonaise créée en avril 1906 et dissoute en 1945. Elle prit le nom de la péninsule du Guandong, où elle était basée. Son quartier général se trouvait à Xinjing (aujourd'hui Changchun). Elle devint le groupe d'armées le plus important et le plus prestigieux de l'armée impériale. La plupart des opérations militaires du Japon au Nord-Est ont été planifiées et mises en pratique par l'armée du Guandong, incluant l'assassinat de Zhang Zuolin et l'incident de Mandchourie.

monopolisé les territoires et les intérêts du Nord-Est.

À l'égard du problème du Nord-Est, Tsiang a non seulement fait les recherches historiques, mais aussi beaucoup d'analyses sur la diplomatie d'alors du Nord-Est. En 1923, il a publié un article intitulé « Le radicalisme occidental et les relations internationales de la Chine » dans la *Revue de la science sociale et politique*. Selon Tsiang, il fallait que la Chine mette en œuvre une politique coloniale éclairée envers les régions frontalières y compris le Nord-Est. Il a essayé de persuader le peuple chinois de ne pas exclure le radicalisme occidental sans distinction. Il a conseillé d'employer l'internationalisme pragmatique pour la coordination entre l'Occident et la Chine.¹ En 1927, Tsiang a rencontré le ministre diplomatique du gouvernement nationaliste, Wang Zhengting². Wang a souligné l'abolition des traités inégaux comme le centre des travaux diplomatiques. Au contraire, Tsiang pensait que le problème du Nord-Est était aussi important que l'abolition des traités inégaux, et que la difficulté de la première était plus grande que la dernière. L'autorité devrait se préparer le plus tôt possible.³

2.1.2 L'observation de Tsiang sur le terrain

Supportés par l'Université de Nankai, en l'été 1928, Tsiang et ses collègues sont allés au Nord-Est pour observer la situation de l'invasion japonaise et le développement économique et culturel local. Il a trouvé que la vie du peuple et le niveau de la modernisation étaient généralement meilleurs que les autres régions de la Chine. Il a aussi senti la grande menace de l'invasion japonaise au Nord-Est, cependant, face à la situation dangereuse, les autorités locales n'avaient pas mis en œuvre les préparations efficaces dans les domaines politique et militaire. Comparativement, elles avaient fait

¹ T. F. Tsiang, "Western Radicalism and China's Foreign Relations", *The Chinese Social and Political Science Review* 7:4 (Pekin, Oct. 1923), pp. 86-87

² Wang Zhengting (chinois :王正廷), (7 septembre 1882 – 21 mai 1961), aussi appelé C. T. Wang, est un diplomate de la République de Chine. Il sert comme délégué chinois auprès de Wellington Koo durant la conférence de paix de Paris après la Première Guerre mondiale, puis comme ministre des Affaires étrangères, ministre des Finances, et Premier ministre provisoire pendant différentes périodes de 1924 à 1928, avant de servir comme ministre des Affaires étrangères jusqu'en 1931.

³ TSIANG, Tingfu. 1978. « Zuijin sanbainian dongbei waihuanshi xiaoyin » (Introduction de l'Histoire de l'invasion du Nord-Est de la Chine sur les trois cents dernières années). *Essais de Tsiang Tingfu V*. Édition Zhuanji Wenxue, Taipei. p.959

beaucoup d'efforts à la construction économique et le développement culturel.¹

Avant le voyage du Nord-Est, Tsiang a réfléchi sur la solution au problème de l'expansion japonaise. Dans l'observation sur le terrain, il s'est inspiré de Yang Yuting. Yang était l'assistant le plus important dans la vie de Zhang Zuolin et était également responsable du développement local et des affaires étrangères après la mort de Zhang. Concernant la relation sino-japonaise, Yang a planifié qu'il continuerait la stratégie décidée d'empêcher le conflit ouvert avec le Japon. Les Japonais pourraient profiter des entreprises fondées par les autorités locales du Nord-Est. Les intérêts économiques ont dans une certaine mesure satisfait à l'ambition des Japonais. Il y avait environ un million des Chinois qui immigraient des autres régions vers le Nord-Est chaque année. Ainsi, le Nord-Est avait besoin du temps pacifique pour élargir la puissance des Chinois. À court terme, même s'il y avait des conflits entre deux pays, les autorités du Nord-Est et le Japon avaient de nombreux intérêts partagés. En ce qui concerne la relation entre les autorités locales du Nord-Est et le gouvernement central de Nankin, Yang a insisté sur le fait que le Nord-Est ne devrait pas se dévouer au gouvernement nationaliste. Cela risquerait de blesser la susceptibilité des Japonais. Une fois que le conflit militaire ouvert aurait lieu, le gouvernement central ne serait pas du tout capable d'offrir les aides militaires au Nord-Est. Yang n'a pas supporté l'opinion publique des provinces intérieures relative au non patriotisme des gens du Nord-Est. Pour les trois provinces du Nord-Est, les territoires ont appartenu au peuple du Nord-Est. Seulement le peuple lui-même pourrait en assumer la responsabilité par leurs propres stratégies.²

À l'opposé de l'unification chinoise de Tsiang, Yang a préconisé le localisme et la particularisation. Cependant, certaines opinions de Yang Yuting ont été en concordance avec le pragmatisme raisonnable, la coordination internationale et la réciprocité économique proposées par Tsiang Tingfu. D'après Tsiang, l'attitude de Yang envers le gouvernement central était un peu hostile, mais émouvante. Pour la relation sino-japonaise, les opinions de Yang étaient correctes et intelligentes

¹ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XI

² Ibid

sans doute.¹ La particularisation du Nord-Est, qui garantit les bénéfices de deux côtés, a profondément influencé le principe basique de Tsiang pour résoudre les conflits sino-japonais avant l'éclat de la guerre complète.

Après l'assassinat de Zhang Zuolin, Yang Yuting a commencé à entrer progressivement en conflit furieux avec le fils de celui-ci, Zhang Xueliang. Il s'est opposé particulièrement à la réunification chinoise de 1928 qui a mis la Mandchourie sous le régime du gouvernement nationaliste. Il est arrêté en juillet 1929 par Zhang Xueliang, et puis fusillé par un peloton d'exécution. Depuis ce moment-là jusqu'à l'incident de Mandchourie, le Nord-Est était sous le régime du nouveau dirigeant de la clique de Fengtian, Zhang Xueliang. Cependant, ce jeune leader complaisant n'a pas tenu compte de la fragibilité de la relation sino-japonaise. Il n'a pas non plus pris les précautions spéciales contre l'invasion à tout moment. L'incident de Mandchourie a eu lieu le 18 septembre 1931 en Mandchourie du Sud. Dans la nuit du 18 septembre, une section de voie ferrée, appartenant à la société japonaise Chemins de fer de Mandchourie du Sud, près de Shenyang, a été détruite. Cet attentat a été planifié par l'armée japonaise du Guandong. Les militaires japonais ont accusé les Chinois d'avoir perpétré l'attentat comme son prétexte à l'invasion immédiate du sud de la Mandchourie. Quelques mois plus tard, l'État fantoche du Mandchoukouo a été créé sous le régime théorique de l'ex-empereur de la dynastie de Qing.

2.1.3 L'analyse des raisons de l'incident de Mandchourie

L'éclat de l'incident de Mandchourie a attiré la grande attention des intellectuels à Pékin et Tianjin. Sous la recommandation de Fu Sinian, les experts en la matière du Nord-Est, incluant Tsiang, ont publié un livre intitulé *l'Histoire du Nord-Est* afin de répliquer à l'excuse du Japon pour l'invasion de la Mandchourie. Après l'incident, un professeur japonais a écrit un article pour légaliser l'invasion du Japon. Il a déclaré que les territoires de la Mandchourie et de la Mongolie n'ont pas appartenu à la Chine. Ainsi, les intellectuels chinois ont décidé de prouver la propriété de la

¹ Ibid

Mandchourie par des réalités historiques.¹

Par ailleurs, Tsiang a accordé beaucoup plus d'attention aux raisons de cet incident. Un mois après l'incident, il a entrepris deux discours au sujet du contexte de l'invasion du Japon à l'Université de Tsinghua et l'Université de Beijing.² Selon lui, il y avait beaucoup de facteurs qui ont provoqué l'incident de Mandchourie.

D'abord, il estimait que le Nord-Est a été toujours visé par l'ambition d'expansion du Japon. Les Japonais le voyaient comme le ravitaillement du développement japonais et du militarisme de l'Empire. À l'égard de l'économie japonaise, la contradiction entre la surpopulation et la sous-alimentation a menacé la stabilisation de la société japonaise. Au niveau de la politique, le Japon a tenté d'établir un empire continental du Japon. Mais son petit territoire des îles empêchait le Japon d'entrer en compétition avec les autres puissances. Dans le passé, le Japon a maintenu la situation séparée de la Chine et ses intérêts en Chine en soutenant les seigneurs de la guerre chinois. À mesure que Zhang Xueliang ait annoncé le remplacement de tous les drapeaux du gouvernement de Beiyang par le drapeau du gouvernement nationaliste, la Chine a obtenu l'unification de forme. Le Japon a eu hâte d'occuper le Nord-Est avant que la Chine ait réalisé son unification au fond.

Ensuite, le Nord-Est chinois s'est développé très rapidement en une dizaine d'années. À mesure de l'augmentation des immigrants des provinces intérieures, la population du Nord-Est a totalisé à peu près trente millions de personnes. À propos de la construction de la transportation, les voies ferrées du Nord-Est ont aussi été rapidement construites par les Chinois. Les chemins de fer contrôlés par le Japon ne pouvaient pas gagner le même bénéfice qu'avant. Le grand progrès du Nord-Est a provoqué l'inquiétude sur la perte des intérêts japonais en Chine. Selon Tsiang, le peuple du Nord-Est, influencé par la vague du nationalisme et les fondations des universités au Nord-Est, dans les années récentes, a commencé à supporter le droit de la nation et la résistance au Japon. Pour le

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.143

² TSIANG, Tingfu. 1931. « Rijun qinlue xingdong zhi jingguo yu beijing » (L'histoire de l'invasion japonaise) et « Dongbei wenti zhi beijing jiqi jie jue banfa » (La mise en contexte et les solutions des questions de Nord-Est). Les discours prononcés le 22 septembre 2013 et le 23 octobre 1931.

Japon, l'occupation du Nord-Est serait de plus en plus difficile. Finalement, les puissances ont souffert de la grande crise économique et n'étaient pas possibles à intervenir les affaires à l'Extrême-Orient. Depuis les années 1890, grâce à la stratégie de l'équilibre de l'Extrême-Orient entre les puissances, la Chine n'était pas devenue la deuxième Inde. Avant l'incident de Mandchourie, c'était exactement l'équilibre des puissances qui a restreint l'ambition japonaise du territoire du Nord-Est dans certaines mesures. Depuis 1929, tous les pays capitalistes ont été touchés par la crise économique. Le Japon a considéré cette crise comme la seule opportunité d'occuper le Nord-Est.¹

2.1.4 La discussion de Tsiang sur les responsabilités de l'incident de Mandchourie

Après la fondation de *Critique indépendante*, le journal est devenu la principale scène où les intellectuels du Nord peuvent ensemble discuter les actualités et les politiques. Au premier et deuxième anniversaire de l'incident de Mandchourie, Tsiang a écrit deux articles pour analyser le problème de la responsabilité de cette calamité nationale.² En général, le peuple chinois avait admis que le Japon a assumé l'entière responsabilité de l'incident de Mandchourie. Quel que soit la façon dont le peuple et le gouvernement chinois ont résolu le problème sino-japonais, ils n'ont pas pu éviter l'invasion militaire du Japon qui était toujours la politique nationale et la première étape de l'Empire mondial du Japon. Tsiang était d'accord avec leur analyse sur l'ambition du Japon, cependant, il a aussi insisté sur le fait que la Chine devrait prendre ses propres responsabilités. Au moins, les Chinois n'ont pas consenti assez d'effort de prendre les précautions efficaces.

Selon Tsiang, il ne faut pas s'en tenir à des considérations générales que l'incident de Mandchourie était une action préméditée. Pour l'armée japonaise de Guandong, cette opinion était correcte.

¹ TSIANG, Tingfu. 1931. « L'histoire de l'invasion japonaise » publié le 28 septembre 1931 à Pékin ; « La mise en contexte et les solutions des questions de Nord-Est » publié le 27 octobre 1931 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1932. « Jiuyiba de zeren wenti » (Questions de responsabilité de l'Incident de Mandchourie). *Critique indépendante*, vol 18, publié le 18 septembre 1932 à Pékin; TSIANG, Tingfu. 1933. « Jiuyiba : liangnian zhihou » (Incident de Mandchourie : deux ans plus tard), *Critique indépendante*, vol 68, publié le 17 septembre 1933 à Pékin.

Cependant, pour le gouvernement du Japon, il était évident qu'il n'a pas eu les préparations pour cet incident provoqué par l'armée du Guandong. Le gouvernement japonais s'y est peut-être opposé confidentiellement. Dans les deux premières conférences de la Société des Nations au sujet de l'incident, la délégation japonaise s'est trouvée dans une situation passive. Le Conseil de la Société des Nations a soumis l'analyse qualitative de l'incident au vote sans considérer l'opposition du Japon. Dans les conférences, le Japon a fait preuve de l'absence des préparations diplomatiques pour légaliser l'incident de Mandchourie. D'ailleurs, au Japon, il y avait des grandes contradictions entre le Cabinet du Parti démocratique constitutionnel et les seigneurs de la guerre. Après l'incident, un membre important du Cabinet, qui s'est opposé à l'invasion militaire en Chine, a été assassiné par l'Armée impériale japonaise. Pour prévenir l'agrandissement de l'incident, le ministre des Affaires étrangères du Japon, Kijuro¹, a accepté la proposition de la Chine sur la construction d'une zone neutre à Jinzhou², et il a aussi témoigné aux États-Unis que le Japon avait abandonné l'invasion de Jinzhou.

En réalité, il y a eu une bonne opportunité pour résoudre le problème du Nord-Est en négociant avec le Japon, selon Tsiang. Dans ses mémoires, il avait écrit : en été de 1931 avant l'incident de Mandchourie, le gouvernement japonais a demandé une négociation sur le Nord-Est avec la Chine.³ Kijuro a averti l'ambassadeur de la Chine au Japon qu'il vaudrait mieux chercher le moyen d'améliorer la relation intense sino-japonaise pendant sa durée de mandat. Même s'il ne peut pas faire une entorse à la politique continentale de l'Empire du Japon, son successeur serait beaucoup plus radical et plus porté au militarisme. Son successeur imposerait des conditions plus difficiles à la Chine. Pourtant, le gouvernement de la Chine n'a pas du tout répondu à cette suggestion de Kijuro. Selon Tsiang, il était normal que le peuple chinois ait eu le sentiment fort antijaponais. Mais

¹ Kijūrō Shidehara (幣原 喜重郎), (11 août 1872 à Ōsaka - 10 mars 1951) est le 44^e Premier ministre du Japon du 9 octobre 1945 au 22 mai 1946. Entre 1919 et 1922, il est ambassadeur du Japon aux États-Unis. Entre 1929 et 1931, il est ministre des Affaires étrangères du Japon dans le Cabinet du Parti démocratique constitutionnel.

² Jinzhou est une ville de la province de Liaoning, Il était un fort entre la région du Nord-Est et la pleine du Nord de la Chine (Huabei). Pour empêcher l'invasion de Huabei du Japon, le gouvernement nationaliste a proposé de construire une zone neutre à Jinzhou, Cependant, à cause d'opposition du peuple chinois, le gouvernement nationaliste a été forcé à abandonner ce plan.

³ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, Chapitre XIII

les dirigeants militaires et politiques chinois ne pouvaient pas considérer les politiques sur la base du sentiment antijaponais, surtout à l'époque de la construction du pays. Pour la Chine d'alors, il fallait éviter toutes les excuses du déclenchement de la guerre du Japon. Tsiang a pensé que les autorités diplomatiques de la Chine ont endossé une partie de la responsabilité de l'incident de Mandchourie. En effet, elles n'ont seulement pas essayé d'éviter la rupture sino-japonaise, elles ne se sont pas également rendu compte de la proximité du danger.

Profitant des expériences diplomatiques et des recherches sur la relation internationale, Tsiang a finement pris conscience de la rupture et de l'antagonisme entre le Cabinet et l'armée au Japon. Aujourd'hui, des décennies après l'incident de Mandchourie, à mesure du développement historique et du décryptage des ressources, on a généralement admis que l'incident a premièrement été suscité par les officiers moyens dans l'armée du Japon du Guandong. Le Cabinet du Japon était peu préparé à affronter une telle action inattendue. Dans les années 1930, la Chine était en désordre et les informations étaient difficiles à obtenir. Même si Tsiang n'a pas connu le processus et ce qui a jeté la première pierre dans l'incident de façon claire, il a encore désigné la situation réelle au Japon.

Tsiang a attribué la plupart des responsabilités de l'incident aux autorités locales du Nord-Est. Lorsqu'il avait voyagé au Nord-Est en 1928, il a trouvé que la base économique et militaire du Nord-Est était solide. Cependant, le successeur de Zhang Zuolin, Zhang Xueliang, a tué Yang Yuting, le général le plus important de la clique de Fengtian. En 1929, le « Jeune maréchal » Zhang Xueliang a déclenché le conflit militaire sino-soviétique¹. Cette opération militaire a rendu les finances du Nord-Est en faillite. Pire encore, au travers du conflit sino-soviétique, le Japon a connu la force militaire réelle des autorités du Nord-Est. Il a aussi découvert que le Nord-Est a pris ses distances avec le gouvernement central. Ainsi, il pouvait déclencher l'invasion du Nord-Est sans

¹ Le conflit sino-soviétique de 1929 (en chinois : 1929 年中東路事件) est un conflit armé mineur entre l'Union soviétique et le seigneur de guerre Zhang Xueliang qui dirigeait la clique de Fengtian et dominait la République de Chine. Le conflit portait sur le contrôle du chemin de fer de l'Est chinois. Lorsque les Chinois s'emparent du chemin de fer de l'Est chinois en 1929, une rapide intervention militaire de l'Armée rouge met rapidement fin à la crise et force les Chinois à accepter le rétablissement de l'administration conjointe soviéto-chinoise du chemin de fer.

déclarer la guerre entière contre la Chine. Il a conclu que l'armée et le gouvernement du Nord-Est s'effondraient sur le coup par une opération militaire rapide et forte. Selon Tsiang, les autorités locales du Nord-Est devraient endosser les responsabilités de la politique des attermolements, du déclin économique et de l'échec diplomatique qui ont ensemble provoqué l'incident de Mandchourie.

Enfin, Tsiang jugeait que le peuple chinois devrait aussi prendre ses responsabilités. Dans les années récentes, la masse et le gouvernement ont ensemble formé une atmosphère trop prétentive sans considérer la compétence réelle de la Chine et l'urgence de la situation. Face à l'invasion progressive du Japon, le peuple chinois a préféré la préconisation radicale anti-impérialiste. Il a été anesthésié par les slogans de « la diplomatie révolutionnaire ». Le gouvernement a été influencé par l'environnement pompier. Beaucoup de fonctionnaires dans le gouvernement ont reconnu que les négociations et les compromis partiels étaient inévitables. Cependant, sous la pression des opinions publiques, ils n'ont pas eu le courage de dire la vérité. Tsiang a averti les masses que, dans la construction de la modernisation, l'autorité du gouvernement et l'unification du pays étaient les plus importantes. Les opinions des masses ne devraient pas être exploitées faire exploiter par les puissances antigouvernementales. Pour Tsiang, il fallait analyser les responsabilités et retenir la leçon dans l'incident, sinon, d'autres incidents comme celui dans la Mandchourie pourraient avoir lieu.

2.2 La préconisation de faire la paix avec le Japon

Depuis la première guerre d'Opium en 1840, la Chine a toujours souffert des chocs occidentaux. Pour tous les Chinois, faire la paix ou faire la guerre étaient un dilemme permanent. Dans la culture chinoise, la déclaration de faire la paix était difficile et indésirable. Les gens considéraient les partisans de la paix en politique et dans la société comme lâches et conservateurs. Surtout après l'incident de Mandchourie en 1918, le débat entre la paix et la guerre est devenu de plus en plus violent. Dans beaucoup de discussions sociales d'alors, Tsiang s'est toujours rangé du parti de la minorité. Cette fois, le problème de la paix et la guerre ne faisait pas exception. Dans

l'environnement patriotique et indigné de la Chine, Tsiang a préconisé de faire la paix avec le Japon pour résoudre les problèmes sino-japonais. Sa proposition de la paix ayant correspondu au principe de l'absence de résistance¹ du gouvernement nationaliste, il a été critiqué par les opinions de la masse. Ses préconisations de la coordination diplomatique et la coopération internationale ont continué d'exister dans sa proposition de faire la paix qui a été fondée systématiquement après l'incident de Mandchourie. Selon lui, l'éclat de l'incident a été provoqué par la contradiction entre la politique continentale du Japon et les mouvements nationalistes de la Chine. Pour l'intérieur de la Chine, le déséquilibre entre la puissance du pays et le degré du réveil de la conscience nationale a permis au Japon d'envahir les territoires chinois. Sur la base de ses analyses des raisons de l'incident de Mandchourie, faire la paix est devenu sa principale réclamation envers le Japon jusqu'à l'éclat de la guerre complète sino-japonaise.

2.2.1 La frénésie de la guerre en Chine entière

Dans la société chinoise, les opinions des masses semblaient déterminées à faire la guerre avec le Japon et à regagner le terrain perdu. À la base des jeunes étudiants, les Chinois se sont généralement opposés à la politique de l'absence de résistance du gouvernement central. D'ailleurs, la plupart des journaux d'alors ont appelé les Chinois à rester toujours unis et solidaires devant la calamité nationale. Ils ont démasqué le complot japonais de la guerre et ont demandé au gouvernement de prendre les déterminations diplomatiques et militaires pour riposter à l'agression de l'Empire japonais. Le 28 septembre 1931, dix jours après l'incident, les jeunes étudiants ont interrogé en colère les autorités diplomatiques pourquoi avaient-elles hésité à agir face à l'invasion du Japon. La révolte a fermenté dans tous les esprits. Les étudiants ont frappé le ministre diplomatique d'alors, Wang Zhengting. Au milieu de l'octobre, les étudiants du Nord et du Sud ont fait grève et sont partis à Nankin, demandant au gouvernement de faire la guerre avec le Japon. Les opposants contre

¹ La politique de l'absence de résistance est généralement considérée comme un principe négatif du gouvernement nationaliste dirigé par Tchang Kai-chek envers le Japon pendant et après l'incident de Mandchourie. Dans le passé, les gens ont pensé que Tchang a donné un ordre de l'absence de résistance à Zhang Xueliang après la connaissance de l'invasion du Japon. Cependant, Zhang a admis dans ses Mémoires que l'ordre a été donné par lui-même. Pendant le processus de l'invasion vers le Nord de la Chine, le gouvernement chinois a insisté ce principe, Par conséquent, la Chine a progressivement perdu les territoires du Nord de la Chine.

Tchang Kai-chek dans le Parti nationaliste et les partisans communistes chinois ont ensemble affirmé qu'ils se sont opposés à l'absence de résistance du gouvernement et ont demandé à lancer une contre-attaque.¹

En l'hiver 1931, Gu Weijun² a succédé à Wang Zhengting comme le ministre diplomatique. Il a proposé de fonder une zone de neutralité à Jinzhou pour ségréger les armes chinoise et japonaise. Il a espéré limiter l'invasion japonaise dans la région du nord de Jinzhou. Tsiang était d'accord avec la proposition de Gu, il a pensé que la zone de neutralité pouvait empêcher le conflit intensif de s'épandre et entretenir la grande partie de la Chine en paix. Invité par le président de l'Université de Yenching, Tsiang y a pris un discours au sujet de la situation chinoise. Il a fortement apprécié la proposition de Gu et l'a considéré comme la seule façon pratique à cette époque. Il était étonnant et décevant de trouver que les étudiants et les enseignants de l'université n'ont pas du tout adhéré à ses idées. Ils ont même voté à la main levée et décidé d'éditer un télégramme ouvert à la nation pour exprimer leur opposition contre la zone de neutralité. Lorsque Tsiang s'est souvient de la circonstance d'alors, il a écrit dans ses Mémoires : « J'ai senti un combat difficile avec les fanatiques de la guerre. »³ En même période, il a publié un article intitulé « Qishan et la guerre d'Opium ». Il a révisé l'histoire de la guerre d'Opium, à la différence de l'opinion traditionnelle. Il a critiqué Lin Zexu qui a insisté de faire la guerre avec l'armée anglaise. En même temps, il était reconnaissant à Qishan, le partisan de la paix, qui avait constaté le grand écart entre la Chine et l'Angleterre. Il a proposé sur la base des observations objectives, au lieu du sentiment nationaliste ou de la considération de sa propre réputation. A travers l'analyse historique, Tsiang a espéré que les gens d'alors prennent la leçon de l'histoire et adoptent une attitude raisonnable et responsable

¹ WU, Xiangxiang. 1973. *L'histoire de la deuxième guerre sino-japonaise*. Édition Zonghe Yuekai, Taipei. p.86

² Vi Kyuin Wellington Koo (chinois : 顾维钧) (29 janvier 1887 - 14 novembre 1985) est un diplomate chinois, représentant de la République de Chine à la Conférence de paix de Paris de 1919. Koo participe aussi à la formation de la Société des Nations en tant que premier représentant de la Chine près la nouvelle organisation. Il est Président de la République pendant une période de chaos à Pékin en 1926-1927. Il occupe ensuite la charge de Ministre des affaires étrangères sous Zhang Zuolin et représente la Chine à la Société des Nations pour protester contre l'invasion japonaise de la Mandchourie. Il était un diplomate connu et aimé des Chinois avec grande expérience, il a succédé à Wang Zhengting comme ministre diplomatique après l'incident de Mandchourie.

³ TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, Chapitre XIII

envers la relation sino-japonaise.¹

2.2.2 L'analyse de Tsiang sur les écarts entre la Chine et le Japon

Pour Tsiang, il y avait des grands écarts entre la Chine et le Japon, peu importe l'armée, le gouvernement ou le peuple. Le Japon a possédé non seulement les forces navales, terrestres et aériennes qui étaient bien équipées, mais aussi les soldats bien entraînés et les fonctionnaires très efficaces. En arrière des armées impériales du Japon, il y avait également le peuple le plus patriote, travailleur, sobre et discipliné. Stimulée par la calamité nationale profonde, la Chine a fait beaucoup d'efforts dans tous les domaines. Cependant, il fallait plus de temps afin que les divergences entre les deux pays puissent être réduites. Selon Tsiang, à court terme, le Japon a été plus puissant que la Chine, mais le Japon ne menacerait pas la Chine pour l'éternité. À long terme, la prospérité de la Chine, était une certitude et une question de temps. Conformément à la confiance en la perspective de la Chine. D'après Tsiang, maintenir la paix envers le Japon mérite d'être remporté.²

Du côté de l'armée, en Chine, l'armement, l'organisation, la formation et l'esprit de l'armée chinoise étaient en grand désordre. Les armes ont été produites par les usines différentes à la maison et à l'étranger. Pendant la première guerre sino-japonaise en 1895, il n'y avait pas de grandes divergences entre deux pays dans le domaine de l'armée. En particulier, la marine de la dynastie Qing était même en position de force par rapport au Japon. Cependant, dans les années 1930, le niveau de l'armée chinoise était bien loin de celle du Japon. Dans les quarante ans, la Chine a fait un effort persévérant pour améliorer son armement, mais le progrès du Japon était beaucoup plus rapide que la Chine. En outre, le progrès du Japon était bien organisé par un plan systématique. La Chine s'est développée dans la confusion générale. Un désordre dans l'organisation et l'esprit de l'armée chinoise s'est également présenté. Il y avait de grandes divergences entre les différentes armées. En effet, la plupart des armées chinoises, appartenant aux puissances locales, n'étaient pas sous le contrôle du gouvernement central. Dans les conflits militaires après l'incident de

¹ TSIANG, Tingfu. 1931. « Qi Shan yu yapian zhanzheng » (Qi Shan et la guerre de l'opium), *Journal d'études de Tsinghua*, vol 6 (3), publié en octobre 1931 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, Chapitre XIII

Mandchourie, quelques armées n'ont jamais obéi à l'ordre de la mobilisation du gouvernement central. Au contraire, d'autres armées locales ont demandé d'aller au front. Selon Tsiang, même si l'armée chinoise avait ces grands écarts par rapport à celle du Japon, par nature, la Chine a eu un grand espace à se développer. La population chinoise garantissait la disponibilité de la quantité des troupes. D'ailleurs, au travers des tests sévères des guerres, les soldats chinois avaient la conscience de l'armée. Ils se sont rendu compte que le peuple respecte les soldats qui luttent pour la nation, et ils se sont glorifiés du courage et du sacrifice. Dans une certaine mesure, l'armée chinoise n'a pas appartenu aux seigneurs de la guerre, mais au peuple chinois.¹

Du côté du gouvernement, il y avait aussi une grande différence entre les situations de deux pays. Au Japon, les militaires préconisaient la guerre. Les lettrés étaient les partisans de paix, mais ils n'ont pas osé préconiser ouvertement la paix. En Chine, les lettrés ont affirmé leur position de faire la guerre. Cependant, les militaires, qui ont la responsabilité d'action, en réalité, se sont opposés à faire la guerre avec le Japon. Malheureusement, dans les deux pays, les militaires étaient au pouvoir. Le Japon, qui a été dominé par les militaires, a mis en exergue l'importance de la situation, au lieu de la raison. Au contraire, les lettrés chinois ont profondément influencé les militaires et les opinions de masse. Ils ont toujours souligné la raison sans considérer la situation d'alors.² Stimulés par la grande victoire dans les quatre provinces du Nord-Est de la Chine, les militaires japonais ne se sont plus satisfaits d'une invasion économique. Tsiang s'est inquiété que la guerre complète sino-japonaise ne puisse pas être évitée. Les politiciens du gouvernement chinois n'ont pas eu le courage de prendre la responsabilité de l'invasion japonaise. Ils ont reconnu de façon claire que la Chine a besoin des négociations et des compromis locaux. Cependant, personne n'a osé dire la vérité et aller contre les opinions de masse chinoise.³ Dans le domaine de la politique intérieure, le gouvernement japonais, depuis la Restauration de Meiji, a forcément contrôlé toutes les parties de la vie civile et s'est bien préparé pour la guerre dans le continent asiatique. En Chine, avant

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Incident de Mandchourie : deux ans plus tard », *Critique indépendante*, vol 68, publié le 17 septembre 1933 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Rehe shihou yihou » (La perte de Rehe). *Critique indépendante*, vol 43, publié le 26 mars 1933 à Pékin.

³ TSIANG, Tingfu. 1933. « Incident de Mandchourie : deux ans plus tard »

1927, il n'y a pas eu un régime unifié. Après la fondation du gouvernement de Nankin, il n'y avait pas encore un plan systématique de la construction moderne. Avec tout cela, Tsiang pensait que la Chine avait l'opportunité de survivre à une nation asservie et d'aller sur la voie de la modernisation. Devant le choc de la perte du Nord-Est, la domination du gouvernement de Nankin n'a pas été renversée, mais encore renforcée. Bien que le gouvernement nationaliste soit faible et n'ait pas affirmé de faire la guerre au Japon, le peuple chinois l'a considéré comme la seule puissance en Chine qui peut les diriger à la victoire dans le conflit sino-japonais. Dans les affaires extérieures, Tsiang a considéré que le gouvernement chinois a fait un grand progrès, surtout dans l'intervention de la Société des Nations à l'incident de Mandchourie. Même si le Japon a refusé de se laisser manipuler par la Société des Nations, la Chine a obtenu la victoire morale et la compassion internationale. Tsiang a insisté sur le fait que si la Chine obtienne le même résultat dans la politique intérieure, la victoire morale refléterait sa valeur.¹

Du côté des citoyens, en Chine, les degrés des citoyens étaient inégaux dans la connaissance, le sentiment et la qualité. Devant la crise nationale, certains Chinois ont fait grand sacrifice, certains ont fait preuve d'hypocrisie. Certains ont pris acte sur la base du patriotisme pur, et certains ont exploité le nationalisme du peuple pour réaliser leurs propres ambitions politiques. Selon Tsiang, la plupart des Chinois étaient encore les citoyens vivant au Moyen-âge. Même si les jeunes étudiants étaient les partisans de la guerre, ils se sont présentés mauvais lorsque la guerre régionale a réellement eu lieu. Après l'éclat de la bataille de Rehe², les étudiants à Pékin à la distance de plus de 500 li³ du front ont demandé à l'université d'annuler les examens et de garantir leur sécurité.⁴ Selon Tsiang, en général, les Chinois n'ont pas eu la qualité des citoyens modernes. Il a toutefois admis qu'ils ont fait beaucoup de progrès par rapport à la première guerre sino-japonaise en 1895.

¹ Ibid.

² La bataille de Rehe (chinois : 热河战役, parfois appelée bataille de Jehol) est la seconde partie de l'opération Nekka, au sein de l'invasion japonaise de la Mandchourie, une campagne durant laquelle l'empire du Japon affronte le seigneur de la guerre chinois Zhang Xueliang, capture la province de Rehe en Mongolie-Intérieure et l'annexe au nouvel État du Mandchoukouo. La bataille dure deux semaines du 21 février au 4 mars 1933.

³ Li : l'unité de longueur chinoise, qui égale 1/2 kilomètre

⁴ TSIANG, Tingfu. 1933. « Women xianzai haiyou shenme hua shuo? » (Qu'est-ce que nous allons dire maintenant?), *Critique indépendante*, vol 35, publié le 15 janvier 1933 à Pékin.

Cette fois, le peuple chinois a commencé à faire des dons et à produire des essentielles pour les armées au front. Les étudiants n'ont pas seulement affirmé de faire la guerre, mais aussi construit les routes à l'arrière et lutté au front. D'ailleurs, les nouveaux intellectuels chinois se sont rendu compte de l'importance de la science militaire. De plus en plus de personnes ont été fières de consacrer leurs formations scientifiques et leurs connaissances spéciales à l'armée.¹

2.2.3 Les changements de sa pensée de faire de la paix

Prévenir la guerre complète et chercher le compromis partiel étaient les principales préconisations de Tsiang envers le Japon pendant longtemps. Il a reconnu que le Japon a modernisé dans la civilisation matérielle, mais la situation politique réelle du Japon consistait toujours en éléments féodaux et militaristes.² Il est certain que le Japon était sur la voie de la guerre. Cependant, à cause du grand écart entre la Chine et le Japon, il fallait éviter la guerre complète autant que possible et gagner le temps en vue de changer la circonstance défavorable. En réalité, au fur et à mesure de l'élargissement de l'invasion japonaise, la pensée envers le Japon de Tsiang a progressivement changé.

Lorsque l'incident de Mandchourie a eu lieu, Tsiang a senti que la Chine n'était pas capable de regagner les terrains perdus. Pour résoudre l'incident entre les deux pays, la Chine devrait négocier avec le Japon d'une manière de faire des compromis. La Chine serait prête à faire les concessions nécessaires dans les intérêts économiques des provinces du Nord-Est. Il a conseillé de faire des promesses de la coexistence et de la coprosperité sino-japonaise au Nord-Est en échange de son abandon des privilèges militaires et politiques. D'ailleurs, selon Tsiang, il était incertain si le Japon avait l'ambition territoriale du Nord-Est de la Chine. Les gens au Nord-Est ont été réveillés par le nationalisme, et ils ont de plus en plus senti que le terrain du Nord-Est faisait partie de la Chine. Pour le Japon, il est impossible de détruire le Nord-Est. En outre, tous les traités internationaux au sujet de la relation sino-japonaise ont admis le Nord-Est comme le territoire de la Chine. Selon lui,

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Incident de Mandchourie : deux ans plus tard »

² TSIANG, Tingfu. 1932. « Guolian diaochatuan suozhi de lu » (Les solutions proposées par la commission de la Société des Nations), *Critique indépendante*, vol 22, publié le 16 octobre 1932 à Pékin.

même si les Chinois ont admis que le Nord-Est appartenant au Japon, il ne peut ni exploser les Chinois du territoire ni prévenir des immigrations chinoises. Sans coopération avec les Chinois, le Japon n'était pas capable de maintenir son intérêt économique au Nord-Est.¹

Une année après l'incident de Mandchourie, la commission Lytton² envoyée par la Société des Nations a trouvé le même remède contre la crise du Nord-Est. En 1932, la commission Lytton a rédigé un rapport dans le but de comprendre l'incident et de proposer à la Chine et au Japon quelques suggestions pour bien résoudre le conflit sino-japonais. Dans le rapport, la Société des Nations a demandé au Japon de faire deux concessions : (1) annuler le Mandchoukouo³ (2) retirer la garnison du Japon au Nord-Est de la Chine. En même temps, pour la Chine, elle a aussi conseillé de céder dans trois domaines : (1) fonder un système d'autonomie particulier dans les provinces du Nord-Est (2) admettre les droits économiques du Japon au Nord-Est (3) conclure un nouveau traité commercial sino-japonais. La commission Lytton n'a pas touché les intérêts du Japon, au contraire, elle lui a offert une nouvelle voie commerciale qui était semblable à l'analyse de Tsiang à la fin de 1931. Cependant, à ce moment-là, Tsiang a renouvelé ses connaissances sur l'ambition et la substance militaristes du Japon. En mars 1932, le fait qu'un gouvernement du Mandchoukouo contrôlé par le Japon ait demeuré en place, a déjà témoigné de l'ambition politique et territoriale du Japon envers la Mandchourie. Le peuple chinois au Nord-Est n'a pas fait preuve de la grande

¹ TSIANG, Tingfu. 1931. « Dongbei wenti zhi beijing ji jie jue banfa » (La mise en contexte et les solutions des questions de Nord-Est). *Journal du matin de Beiping*, publié le 27 octobre 1931 à Pékin.

² La commission Lytton est menée par le Britannique Victor Bulwer-Lytton, second comte de Lytton, et composée de l'Américain Frank Ross McCoy, l'Allemand Heinrich Schnee, l'Italien Luigi Aldrovandi Marescotti, et le Français Henri Claudel. Elle a été chargée par la Société des Nations pour comprendre les causes de l'incident de Mandchourie. Le groupe passe six semaines en Mandchourie au printemps 1932 pour une mission d'enquête, après avoir rencontré des membres du gouvernement de la République de Chine et du Japon. Le rapport rédigé par la commission avait pour but officiel d'aider à désamorcer l'hostilité croissante entre le Japon et la Chine et d'installer la paix et la sécurité en Extrême-Orient.

³ Le Mandchoukouo, Manchukuo ou Manzhouguo (chinois simplifié : 满洲国) a été un État fantoche qui a mis en place et contrôlé en réalité par l'empire du Japon au Nord-Est de la Chine. Il a existé de 1932 à 1945. Quelques mois après l'occupation du Nord-Est de la Chine par l'Armée guandong de l'Empire japonaise, le 18 février 1932, le Japon déclare la zone indépendante de la République de Chine sous le nom de « Grand État mandchou (Mandchoukouo) de Chine ». Changchun (长春), choisie comme capitale, est renommée Xijing (新京) ou « nouvelle capitale ». En 1932, installé par les Japonais comme chef de l'Exécutif, Aixinjueluo Puyi est le dernier empereur de la dynastie Qing. En 1934, Puyi, sous le nom de *Kangde* (康德), est nommé empereur du Mandchoukouo, pays renommé « Grand Empire mandchou ».

résistance comme il a prévu. Le Japon a aussi exploité le dernier empereur de la dynastie Qing, Puyi, pour fonder une domination effective pour le peuple chinois du Nord-Est. Toutes les réalités ont démontré les limites des jugements de Tsiang après l'incident de Mandchourie. Bien que la concession économique de la Chine n'ait plus satisfait le Japon, Tsiang a encore espéré que la Chine accepterait le conseil de « la coopération sino-japonaise » de la commission Lytton afin de limiter le conflit sino-japonais dans le cadre local.

Peu importe l'ambition japonaise, pour la Chine, remporter le temps de la construction était toujours la mission la plus importante et la plus urgente. Tsiang estimait qu'une bonne relation avec le Japon, qui était la puissance la plus proche de la Chine, était la condition nécessaire de la modernisation chinoise. Toutes les revendications et le nationalisme chinois nouvellement réveillé devaient être subordonnés à ce besoin dominant de la reconstruction interne efficace de l'État. Pour obtenir l'attitude amicale du Japon envers la modernisation chinoise, la Chine était obligée d'admettre les intérêts économiques japonais et la coopération économique sino-japonaise. Tsiang a déjà révélé son sentiment pessimiste à l'égard de la façon proposée par la commission Lytton. Cependant, il souhaitait que la Chine l'accepte, parce que, en tout cas, la Chine ne peut pas endosser la responsabilité de la rupture de la relation sino-japonais devant le monde entier.¹

Au début de 1933, le Japon a continué d'envahir le Nord de Chine au long de la Grande Muraille et a déclenché la campagne de la Grande Muraille contre la troupe de la clique de Fengtian dirigée par Zhang Xueliang. La province de Rehe, au nord de la Grande Muraille, est la prochaine cible de l'armée japonaise. Sous la pression de l'accusation générale sur la perte des trois provinces du Nord-Est sans résistance, Zhang Xueliang a décidé de mettre en œuvre une défense de la province Rehe. Devant l'opposition des Chinois au Mandchoukouo, le président du gouvernement exécutif d'alors, Song Ziwen², est allé à Pékin et a édité un télégramme signé en commun sur la défense de

¹ TSIANG, Tingfu. 1932. « Les solutions proposées par la commission de la Société des Nations »

² Song Ziwen (chinois : 宋子文), (1891–1971), fut un politicien et un homme d'affaires chinois, membre de l'influente famille Soong et beau-frère de Sun Yat-sen, Chiang Kai-shek et Kong Xiangxi. Il occupa les fonctions de premier ministre (1945-1947), de ministre des Finances (1928-1931, 1932-1933) et de ministre des Affaires étrangères (1942-1945) de la République de Chine.

Rehe avec Zhang Xueliang et Tang Yulin, qui était le gouverneur de la province de Rehe et aussi un des généraux importants dans la clique de Fengtian. Le résultat était assez décevant. Même si Zhang Xueliang a introduit un grand nombre de combattants dans la bataille de Rehe, celle-ci a duré seulement deux semaines avec une défaite écrasante de la Chine. La province de Rehe a été ensuite annexée au Mandchoukouo. Zhang Xueliang était forcé par le gouvernement du Parti nationaliste de renoncer à son poste pour les « raisons médicales ». Les forces chinoises se repliaient derrière la Grande Muraille où, après une série de batailles et d'escarmouches, l'armée japonaise s'est emparée de plusieurs points stratégiques avant d'accepter un cessez-le-feu.

Le grand échec de la province de Rehe a renforcé la détermination de faire la paix envers le Japon de Tsiang. D'après lui, pour la Chine, cette défaite militaire a provoqué une grande perte d'esprit qui était plus grave que la perte territoriale. À travers la bataille de Rehe dans laquelle l'armée régulière chinoise bien équipée a participé, le monde a reconnu que la Chine était pauvre et sous-développée, mais elle ne mérite pas de la sympathie. Il était difficile de promouvoir les sanctions de la société internationale contre le Japon. Pire encore, Tsiang estimait que le gouvernement et le peuple de la Chine avaient été trop optimistes avant la bataille de Rehe. Les faits ont justifié que, pour la Chine, il était impossible de regagner les terrains perdus par la force.¹

En ce moment, Tsiang a senti de façon claire que la guerre était de plus en plus proche. « Évidemment, les partisans de paix progressivement augmentent. Les deux pays sont en train de tomber dans la catastrophe. Au Japon, les libéraux de plus en plus perdent leur pouvoir et influence. La puissance préconisant la force militaire est plus populaire chaque jour. En Chine, les arrivistes antigouvernementaux exploitent la frénésie du patriotisme et préconisent la guerre. Le gouvernement central n'a aucun moyen d'apaiser les tensions de la masse. »² En raison de cette circonstance, la préconisation de la paix de Tsiang a été changée en préparation à la guerre. Il s'est rendu compte que la Chine est arrivée à une nouvelle période. Il fallait commencer à faire les préparations du long terme. Premièrement, il fallait prévenir tous les genres de guerres civiles.

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « La perte de Rehe »

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, Chapitre XIII

Deuxièmement, la Chine devait saisir l'occasion du rétablissement de la relation sino-soviétique et cultiver les bonnes diplomaties dans la société internationale. Troisièmement, la solution de la Société des Nations était le meilleur instrument de propagande pour la Chine. Quoi que soit la façon avec laquelle elle réglerait le conflit sino-japonais, les Chinois devraient faire beaucoup attention. Dernièrement, la mission la plus importante consistait en la réforme de la politique intérieure. En conclusion, à propos de la situation à l'intérieur et à l'extérieur, la Chine n'était pas capable de regagner les territoires du Nord-Est. Cependant, la Chine pouvait progressivement cultiver la capacité et la qualification pour regagner les territoires perdus.¹

La perte de la province de Rehe n'était pas le seul résultat de la campagne de la Grande Muraille. À la fin du mai 1933, les représentants chinois et japonais se sont rencontrés et ont signé une trêve du cessez-le-feu dans le district de Tanggu à Tianjin. Les demandes japonaises étaient particulièrement sévères : une zone démilitarisée est étendue jusqu'à cent kilomètres au sud de la Grande Muraille, de Pékin à Tianjin, avec la Grande Muraille elle-même sous contrôle japonais. Les unités régulières du Parti nationaliste ne seraient pas autorisées à pénétrer dans la zone. Depuis cela, la Chine a perdu la domination réelle dans les régions au nord de la zone démilitarisée.

Quelques seigneurs de la guerre au nord de la Chine, comme Feng Yuxiang, ont eu l'intention de faire la guerre partielle avec le Japon. Tsiang s'est opposé à une défense énergique à ce genre de résistances. Dans une nation, aucun seigneur de la guerre ne pouvait déclencher une guerre sans permission du gouvernement central. Pour réparer l'affront de la trêve de Tanggu, les batailles locales sans préparations militaires, politiques, économiques et diplomatiques ne seraient jamais suffisantes. Au contraire, pour le Japon, elles donneraient une opportunité et une excuse du grignotage vers les autres territoires chinois. Selon Tsiang, l'empire continental du Japon fondé par la force devrait être détruit par la plus grande force. Pour la Chine, ce qu'elle pouvait faire était toujours d'éviter des conflits, plus précisément, faire un compromis avec le Japon. La Chine n'intervenait plus des droits acquis du Japon. À propos des nouveaux droits, la Chine pouvait lui

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « La perte de Rehe »

demander des droits en échange.¹ Face à la passion patriote du peuple chinois, il l'a toujours averti qu'une guerre moderne a besoin d'une préparation du long terme et d'une motivation nationale. Même si les batailles partielles sans plans et sans préparations ont obtenu les victoires par hasard, la Chine ne pouvait pas bénéficier beaucoup des résultats des batailles. Tsiang a cité les exemples de quelques réussites dans la campagne de la Grande Muraille. Elles ont fait fuir un grand nombre des bourgeoisies et des intellectuels et aussi amené les grandes douleurs à la classe inférieure.²

2.2.4 Les exigences minimales de Tsiang du compromis

A travers les analyses ci-dessus, si on pense que sa préconisation de la paix équivaut à une soumission à l'envahisseur, on se méprend sur l'intention de Tsiang. En réalité, la préconisation de la paix de Tsiang était semblable à l'opinion de « faire profil bas envers le Japon » de Ting Wen-chiang. Tsiang a prôné que la Chine devrait faire le compromis avec le Japon dans l'hypothèse de garantir l'intégrité territoriale de la Chine. Il fallait également employer toutes les relations internationales pour atténuer la crise sino-japonaise.³ Tsiang et Ting ont eu leurs propres exigences minimales à l'égard de faire la paix avec le Japon. Pour Tsiang, l'assurance de la modernisation chinoise était son principe de base.

Au début de l'ère shôwa dans les années 1920, le Japon a créé un concept nommé « la doctrine Monroe de l'Asie » qui s'est développé constamment et est devenu finalement la politique de la « sphère de coprosperité de la Grande Asie orientale ». Il s'agit d'une tentative initiée au bénéfice de l'Empire du Japon et un bloc autosuffisant de pays asiatiques dirigés par le Japon qui ne dépend pas des pays occidentaux. Le Japon a proposé le slogan comme « l'Asie aux Asiatiques » dans le but d'exploiter le sentiment décolonisateur des Asiatiques. Ainsi, le Japon pouvait exclure la sphère d'influence impérialiste occidentale et établir sa propre domination coloniale en Asie. Tsiang s'est

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Qiangkou duiwai buke luan » (Se confronter ensemble à l'extérieur). *Critique indépendante*, vol 60, publié le 23 juillet 1933 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Lun tuoxie bing da tianjin rishibao » (Parler de compromis en réponse au Journal de Yishi à Tianjin). *Critique indépendante*, vol 62, publié le 6 août 1933 à Pékin.

³ TING Wen-chiang. 1933. « Jiaru woshi Jiang Jieshi » (Si j'avais été Tchang Kaï-chek). *Critique indépendante*, vol 35, publié le 15 janvier 1933 à Pékin.

violemment opposé à la doctrine Monroe de l'Asie et l'a considérée comme un mensonge de la pire espèce. La Chine ne souhaitait ni devenir les secondes Philippines colonisées par l'impérialisme occidental ni devenir la seconde Corée dominée par le Japon. Le règlement des quatre provinces au Nord-Est était une répétition historique de la colonisation coréenne. La Chine a déjà abandonné les larges terrains au Nord-Est. Il ne fallait pas que le Japon rende le reste des territoires chinois colonisé. D'ailleurs, le Japon ne souhaitait jamais la renaissance nationale ou de la modernisation chinoise. Depuis la première guerre sino-japonaise en 1895, l'invasion du Japon s'est aggravée sans cesse et s'est opposée au nationalisme réveillé chinois. En 1928, le Japon a produit le massacre du Jinan et a empêché l'expédition du Nord de l'Armée nationale révolutionnaire. En 1932, le Japon a fondé le régime fantoche du Mandchoukouo. Toutes les actions du Japon ont témoigné qu'il ne souhaitait ni un gouvernement unifié ni une Chine prospère. Dans la doctrine Monroe de l'Asie, il n'y aurait pas de place à survivre pour la Chine. Tsiang insistait sur le fait que la Chine puisse tirer un bénéfice de l'amitié sino-japonaise, mais sa condition préalable était de ne pas devenir l'ennemi du mouvement de la renaissance chinoise.¹

2.3 La construction moderne de la Chine

Dans la pensée politique et sociale de Tsiang, la préconisation de la construction moderne a toujours occupé une position centrale. Il a conseillé de faire la paix avec le Japon afin de gagner plus de temps du développement pacifique. Il a souligné l'importance de l'unification parce qu'il la considérait comme la condition préalable de la modernisation chinoise. Il a encouragé les Chinois à abolir les anciennes philosophies de la vie, car une attitude civique positive est capable de motiver la construction. Tsiang a publié de nombreux d'articles pendant les années 1930 au sujet de la construction moderne chinoise. Ses idées touchaient tous les domaines importants, comme la modernisation administrative, économique et éducative, le plan de la construction, l'ordre des travaux modernisés et l'effet des soutiens internationaux dans la construction chinoise, etc.

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Yazhou de menluo zhuyi » (La doctrine de Monroe de l'Asie). *Critique indépendante*, vol 35, publié le 15 janvier 1933 à Pékin.

2.3.1 L'importance de la construction moderne

Pour Tsiang, devant les grandes calamités nationales, la construction était la seule et la meilleure façon de résoudre tous les problèmes tant intérieurs qu'extérieurs. Dans le contexte de Tsiang, la construction consiste en la modernisation nationale, plus précisément, la réforme et l'innovation matérielle et institutionnelle de l'entière nation. D'un côté intérieur, il n'était pas d'accord avec l'opinion générale que l'invasion économique de l'impérialisme ait directement provoqué la crise chinoise. L'histoire chinoise était remplie de pauvreté et de crises. Selon Tsiang, la raison fondamentale résidait dans l'agriculture comme modèle unique de l'économie. En Chine, à cause du sous-développement de la science, les techniques agricoles n'ont fait aucun progrès depuis longtemps. A travers l'ouverture de la Chine, l'impérialisme a objectivement apporté la science et la mécanique. Pour la première fois, devant la circulation historique, les Chinois possédaient une solution positive. D'une part, ils peuvent réformer l'agriculture, d'autre part, ils peuvent développer l'industrie et changer le modèle économique unique en double. D'un côté extérieur, pour la Chine, sa capacité diplomatique et son statut international ont tous dépendu des résultats des constructions. La sympathie et l'aide internationales ne résidaient pas dans le degré de la résistance contre le Japon, mais dans la puissance chinoise réelle.¹

D'ailleurs, au sujet de l'impérialisme, il a déjà trouvé une explication raisonnable du concept de John. A. Hobson pendant ses études à Columbia. Selon Tsiang, les expansions politique, économique et culturelle étaient une ambition nécessaire de toutes les nations positives et développées. Lorsque deux pays ont les puissances équivalentes, il existe une relation égale entre eux. Si une part est plus puissante que l'autre, l'impérialisme a lieu. C'est un phénomène naturel et n'a aucun rapport avec le bien et le mal. Il ne fallait pas que les Chinois souhaitent la disparition de l'expansion impérialiste. Ce qu'ils pouvaient remporter est de développer la puissance suffisante contre l'expansion des autres pays.²

¹ TSIANG, Tingfu. 1934. « Jianshe de chulu buke duse le » (Priorité à la construction). *Journal de Ta Kung*, publié le 31 mars 1934 à Tianjin.

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Diguo zhuyi yu changshi » (Impérialisme et bon sens). *Critique indépendante*, vol 71, publié le 8 octobre 1933 à Pékin

2.3.2 L'opportunité de la construction pour le gouvernement nationaliste

Dans la recherche sur la guerre d'Opium, Tsiang a trouvé que la dynastie de Qing n'a pas été mortellement blessée par l'échec militaire dans la guerre. C'était l'ignorance des raisons de l'échec et l'absence de la réforme à temps qui ont poussé la Chine rester en arrière du Japon. Après la guerre, la réforme a rencontré beaucoup d'obstacles de la Chine intérieure. Le peuple impérial ne s'est pas rendu compte de l'importance de la modernisation. Il y avait aussi un grand nombre d'opposants conservatifs à l'intérieur du gouvernement.¹ Par rapport à la situation après la guerre d'Opium, Tsiang pensait que dans une certaine mesure, la Chine a vaincu les résistances à l'intérieur avant la guerre complète. Au début des années 1930, la Chine a souffert des révolutions et des guerres civiles pendant les derniers vingt ans. Cependant, devant l'invasion japonaise, l'histoire de la Première Guerre sino-japonaise s'est répétée. La Chine a été encore une fois attaquée par le Japon sans défense glorieuse. Par conséquent, les Chinois ont généralement perdu les rêves et les courages politiques. Ils n'ont pas allumé les passions des mouvements et des idéologies politiques. Selon Tsiang, l'ennui des Chinois n'était pas un mauvais phénomène, au contraire, il deviendrait probablement une opportunité pour le gouvernement de Nankin.

Dans la société chinoise, les gens ont formé un consensus que le pouvoir du régime de Nankin ne pouvait pas être ébranlé, car les Chinois ont payé un grand prix de l'unification. Même si les résultats administratifs du gouvernement nationaliste n'étaient pas satisfaisants, en période d'alors, aucun n'a pu le remplir. D'ailleurs, les gens ont commencé à accepter la situation séparatiste d'alors. D'une part, dans cette période relativement stable, les grandes guerres civiles n'ont pas eu lieu depuis longtemps. D'autre part, il existe un gouvernement central qui maintient la construction et la diplomatie. Grâce à la stabilité sociale, le peuple était aussi capable de développer ses entreprises privées. D'après Tsiang, cette volonté générale et passive était un grand progrès des connaissances politiques des Chinois, car l'amélioration de la vie civique d'une nation ne dépend jamais des grandes mutations historiques, mais plutôt des efforts quotidiens de chaque personne.

¹ TSIANG, Tingfu. 2013. *Histoire moderne de Chine*. Chapitre I, Partie IV

Tsiang a conseillé au gouvernement de Nankin de saisir cette occasion de la construction. Les Chinois étaient beaucoup plus pragmatiques qu'avant et n'avaient plus trop d'espérance à l'égard du gouvernement central. Le peuple serait satisfait à condition que le gouvernement fasse des efforts pour la construction. D'abord, les provinces directement dominées par le gouvernement de Nankin devraient être plus modernes et plus honnêtes que les autres. Ensuite, il fallait diviser le peuple et l'armée. Cela était non seulement la première condition de la modernisation politique, mais aussi une bonne manière de prévenir l'élargissement de la puissance militaire des seigneurs de la guerre. Enfin, le Parti ne pouvait pas être le fardeau du peuple. En somme, le statut de Nankin ne pouvait pas seulement être maintenu par la législation et l'armée. Il était aussi nécessaire que le gouvernement central démontre sa capacité de diriger la modernisation chinoise.¹

2.3.3 La réforme administrative et la modernisation économique

La Chine a déjà eu un régime unifié, au moins en apparence. Cependant, à cause du manque d'une institution administrative rationnelle et d'un gouvernement effectif, il avait du mal à mettre en œuvre les constructions dans la sphère de la Chine entière. En Chine d'alors, les progrès économiques ont été perturbés par le chaos politique. En raison du grand territoire de la Chine, Tsiang n'était pas d'accord avec le fait que toutes les provinces devraient effectuer la réforme administrative simultanément. Selon lui, les régions directement dominées par le gouvernement central en province du Zhejiang, Jaingsu, Hebei et Shangdong devraient être choisies pour faire le premier pas et prendre le bon exemple dans la réforme. Le gouvernement de Nankin devrait se concentrer sur ces provinces et construire un noyau administratif effectif et digne de confiance. Dans cette région, le gouvernement central mettait à exécution du plan de la construction, et puis répandait son influence et sa réputation dans les autres régions chinoises. Comme un modèle bien organisé, les régions devraient éliminer les oppressions d'origine des receveurs des impôts, des bureaucrates locales, des créanciers, des propriétaires fonciers despotiques et des bandits. Il fallait construire les routes, le système de police, l'hygiène publique et les écoles modernes. Pour la mise

¹ TSIANG, Tingfu. 1932. « Nanjing de jihui » (Opportunité de Nankin). *Critique indépendante*, vol 31, publié le 18 décembre 1932 à Pékin.

en œuvre des politiques, la Chine devrait d'abord fonder une institution administrative. Cependant, ce n'était pas nécessaire de créer un système à nouveau qui allait prendre beaucoup de générations. Il fallait mettre en usage des expériences des gouvernements occidentaux. Tsiang a conseillé d'engager les fonctionnaires expérimentées étrangères à aider le gouvernement chinois à organiser l'administration. Il a également suggéré d'envoyer faire un stage dans les organes administratifs étrangers.¹

À l'égard de la structure des dirigeants supérieurs dans le gouvernement nationaliste, Tsiang estimait que, depuis 1933, la coopération entre Tchang Kai-check, Wang Jingwei et Song Ziwen deviendrait de plus en plus possible. En général, il n'existait pas de grands conflits entre leur pensée politique. Les trois chefs étaient d'accord de garder la situation politique d'alors et de se concentrer sur la construction nationale. Le peuple chinois a aussi exprimé la confiance basique au centre du pouvoir. Tsiang a fait la remarque d'une division de travail entre eux. Le général au pouvoir militaire ne devrait pas intervenir dans les affaires financières. Le responsable financier ne pouvait pas mettre la main au commandement. Le chef général devrait prendre la responsabilité de coordonner toutes les parts, cependant, il ne fallait prendre aucun intérêt personnel dans les affaires détaillées.² La rupture plus tard entre Tchang et Song a exactement démontré l'importance de la division du travail. Tchang a donné l'ordre à Song de collecter des fonds pour anéantir le Parti communiste chinois. Selon Song, l'ordre de Tchang n'a pas correspondu à la procédure légale et a excédé son pouvoir. Ainsi, l'écart entre eux s'est aggravé. Par conséquent, seulement un mois après la publication de cette idée de Tsiang, Song a été obligé de démissionner de son poste de ministre des Finances. Le successeur de Song, Kong Xiangxi, a totalement obéi aux ordres de Tchang.

Préalablement à son entrée à la structure administrative gouvernementale, Tsiang a trouvé son importance et son absence des recherches en Chine. Il jugé que la mise en œuvre des plans de la construction dépendait des efforts des gouvernements locaux. Cependant, en Chine, aucun

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhongguo de zhengzhi » (Politique chinoise). *Critique indépendante*, vol 36, publié le 22 janvier 1933 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Women muqian dui zhongyang zuizhongyao de xiwang » (Notre espoir actuel pour le gouvernement central). *Critique indépendante*, vol 67, publié le 9 octobre 1933 à Pékin.

professeur en politique à l'université ne connaissait la situation réelle de l'administration locale.¹ En mai et juin 1936, durant ses fonctions comme le Chef du cabinet politique de la cour exécutive, il a été responsable de la réforme de l'administration locale. Au travers d'une recherche profonde, Tsiang a trouvé que l'administration locale en Chine était passive. Le peuple n'était pas en contact avec le gouvernement mis à part l'impôt et la justice. Sans administration locale positive, il était carrément inutile que le gouvernement central établisse de bonnes politiques. Selon Tsiang, les missions les plus importantes du gouvernement local résidaient dans la sécurité publique, l'éducation, la réforme des méthodes de production, l'hygiène et le transport. Cependant, afin de construire les cinq tâches, le gouvernement était strictement encadré par trois obstacles : les incidences financières, le manque de talents et la tradition psychologique. Pour le problème financier, Tsiang a conseillé de collecter des fonds par l'arrangement de l'impôt foncier. À l'ère de la guerre civile, le régime central n'a pas pu pratiquer une gouvernance effective des terrains. À condition que le gouvernement local puisse prélever l'impôt sur tous les terrains, il y aurait eu assez de fonds pour la construction locale. Pour le manque des ressources humaines, Tsiang estimait que les universités chinoises devaient aussi faire une réforme afin de rendre les programmes plus conformes à la situation réelle chinoise, comme ce qu'il a fait à Nankai et Tsinghua. Dans l'histoire, les affaires locales ont été dominées par les grandes familles locales. Les Chinois avaient une notion de la famille très forte. Le développement de l'administration locale consistait en l'élimination de la pensée féodale et en l'établissement des perceptions nationales.²

À l'exception de la modernisation administrative, Tsiang avançait que le problème de la campagne occupait le statut le plus fondamental dans le domaine économique. Il était aussi l'origine de toutes les difficultés économiques et politiques d'alors. Même si, en Chine, il y avait les grandes villes avec la nouvelle industrie et le commerce moderne, la base économique était à la campagne. Selon lui, limitée par la ressource naturelle, l'industrie chinoise ne pouvait jamais devenir le principal élément dans l'économie civile. Ainsi, la réforme de la modernisation rurale était une tâche

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Politique chinoise »

² TSIANG, Tingfu. 1936. « Difang xingzheng de jige wenti » (Quelques problèmes sur l'administration locale). *Quotidien de gouvernement central*, publié le 24 juillet 1936 à Nankin.

importante et urgente.¹ Tsiang a aussi considéré la réforme rurale comme une stratégie politique d'éliminer complètement la puissance du Parti communiste. À cause de la redistribution des terrains du Parti communiste, les paysans chinois ont eu confiance en la lutte des classes. Même si l'armée centrale a déjà expulsé le Parti communiste de sa zone contrôlée, la nouvelle distribution des terrains ne pouvait pas être changée. Le gouvernement nationaliste devait admettre le fait accompli des terrains.² D'après Tsiang, le gouvernement devait déclarer aux paysans qu'il continuait à admettre leurs terrains acquis. Les ennemis du gouvernement étaient le Parti communiste, au lieu des paysans. Les paysans étaient les plus conservateurs et les plus pragmatiques. Lorsqu'ils obtenaient leurs terrains, la propagande communiste perdait de l'attrance. À l'occasion de l'élimination du Parti communiste, en même temps, il fallait mettre en œuvre le principe de l'égalité des terrains posé par Sun Yat-sen.³

Avant l'éclat de la guerre complète, Tsiang n'a pas accordé beaucoup d'attention à l'industrie et au commerce, mais il a encore obtenu quelques opinions à travers les mouvements de la boycotté des produits japonais. L'essai de persuader les gens d'acheter les produits chinois n'était pas la solution radicale. Le patriotisme ne suffisait pas à supporter la renaissance des produits chinois. D'après lui, la fabrication et la vente étaient les deux critères essentiels. Il a démontré de nombreux problèmes en Chine qui avaient toujours limité le développement de la fabrication et de la vente. Pour accroître la compétitivité des produits chinois sur le marché, il fallait d'abord supprimer les impôts exorbitants et les taxes multiples. La qualité des ressources humaines était aussi un élément à développer. Grâce au salaire bas des ouvriers, les entrepreneurs n'ont pas eu beaucoup de pressions du coût des ressources humaines. Mais, les ouvriers industriels chinois manquaient d'efficacité et de technologie. D'ailleurs, la plupart des entreprises chinoises n'ont pas de talent et d'expériences pour la gestion.

¹ TSIANG, Tingfu. 1934. « Pingjiaohui de shizai gongxian » (Les contributions essentielles apportées par l'association de la promotion d'éducation des masses). *Journal de Ta Kung*, publié le 13 mai 1934 à Tianjin.

² TSIANG, Tingfu. 1932. « Dui gongchandang bixu de zhengzhi celue » (Stratégies politiques à l'égard du Parti communiste). *Critique indépendante*, vol 11, publié le 31 juillet 1932 à Pékin.

³ TSIANG, Tingfu. 1933. « Weishi de jiangtu shi women de chulu » (Territoire qui n'est pas perdu nous ouvre un chemin). *Critique indépendante*, vol 47, publié le 23 avril 1933 à Pékin.

Par rapport aux problèmes ci-dessus, Tsiang a affirmé que la faiblesse de l'artisanat de la campagne était un problème plus grave pour la Chine. Selon lui, l'industrie chinoise n'aurait pas eu un essor dans le futur à cause de l'absence des ressources naturelles. L'artisanat encore jouera un rôle important dans l'économie civile.¹ Tsiang a mentionné dans ses articles que l'économie planifiée était peut-être un moyen pratique à l'égard de la Chine.² Au cours de la guerre complète, il a expliqué plus profondément l'économie planifiée et l'a combiné avec l'économie de guerre. Celle-ci était l'une de ses fonctions en tant que Chef du cabinet politique. Cela dépasse le cadre de cet article. Face aux problèmes complexes dans l'économie chinoise d'alors, il n'a pas proposé un plan systématique et détaillé. Néanmoins, il a pris conscience de l'importance de l'économie de la campagne qui a été ignorée pendant longtemps. Il a aussi combiné l'égalité des terrains et l'élimination du Parti communiste. Au début des années 1930, il a déjà touché le problème basic de l'échec du Parti nationaliste plus tard.

À l'égard de l'ordre de la construction, dans la société d'alors, beaucoup de personnes ont appuyé l'opinion de d'abord fonder un gouvernement honnête, et ensuite, de développer l'économie. Tsiang n'était pas d'accord avec cette idée. Selon lui, un gouvernement honnête est à la fois la cause et la conséquence de la dégradation économique du pays. Les deux missions devaient se réaliser en même temps. Un gouvernement effectif et honnête est le fruit de l'industrialisation moderne. À l'ère de la civilisation agricole, la corruption gouvernementale était un état normal. Sa raison fondamentale résidait dans l'essentiel de l'économie agricole, au lieu de la moralité des personnes. Dans la société dépendue de l'agriculture, la vie du peuple devenait difficile à moins que la population dépassait la capacité limite des terres. Par conséquent, la force de la moralité décline naturellement. Tsiang a conseillé d'utiliser l'industrie pour combler le déficit de l'agriculture.³

¹ TSIANG, Tingfu. 1932. « Tichang guohuo de zhiben banfa » (La promotion des produits chinois, mesures fondamentales). *Critique indépendante*, vol 25, publié le 6 novembre 1932 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1932. « Zhong'e fujiao » (Le rétablissement de relations diplomatiques sino-russes). *Critique indépendante*, vol 32, publié le 25 décembre 1932 à Pékin.

³ TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhe yi xingqi : jianshe yu lianming zhengfu de xianhou wenti » (Cette semaine : la construction d'État ou un gouvernement transparent, une question de priorité), *Critique indépendante*, vol 61, publié le 30 juillet 1933 à Pékin.

2.3.4 Le plan de la modernisation chinoise

Tsiang a proposé la mesure à prendre pour promouvoir la modernisation chinoise. Il a toujours souligné l'importance de la science et de la mécanique qui, selon lui, sont les caractéristiques de la modernisation. Dans l'histoire moderne, les pays, qui ont employé les deux éléments clés à produire et à défendre, vivaient et se développaient. Sinon, il semble impossible pour une nation de survivre à la compétition internationale.¹ En Chine, de plus en plus de gens ont accordé une attention à la science. Cependant, dans l'histoire de la Chine, les intellectuels traditionnels se sont engagés dans les classiques confucéennes et la littérature pendant toute leur vie. Ils ont considéré l'examen impérial comme le seul moyen par lequel ils pouvaient réaliser la valeur de la vie. Il était très difficile de corriger cette habitude invétérée. Selon Tsiang, la science et la littérature étaient deux extrémités opposées. Dans la société qui souligne toujours l'importance de la littérature, le peuple est obligé d'abandonner la santé et les autres connaissances modernes afin d'apprendre comment écrire de bons articles.²

Selon lui, la Chine ne pouvait pas effectivement mettre en œuvre le projet de la modernisation sans un régime unifié. Selon l'histoire des pays développés, il a trouvé que l'unification nationale était la condition préalable de la modernisation. En ce qui concerne la Turquie, la Russie, le Japon et la Chine, les Européens n'étaient pas capables de les coloniser directement. Ils pouvaient seulement exercer leur influence par les moyens économique et politique. Pour la Russie, le Japon et la Turquie, les pays qui ont fait réussir la renaissance nationale, la centralisation des pouvoirs politiques était la voie obligatoire. À cause de la conservation et l'absence de la notion moderne du peuple, les gouvernements des pays développés ont pris les approches du sommet vers la base et du gouvernant vers le peuple. Ainsi, la réforme a dû dépendre du régime centralisé et unifié. Il a trouvé que le pays avec des pouvoirs plus centralisés ont réalisé la modernisation plus rapidement

¹ TSIANG, Tingfu. 1936. « Zhongguo jindaihua de wenti » (Questions sur la modernisation de la Chine), *Critique indépendante*, vol 225, publié le 1er novembre 1936 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1938. « Lun guoli de yuansu » (Éléments de la puissance nationale). *Nouvelle économie semi-mensuelle*, vol 1, publié le 16 janvier 1938 à Chongqing.

et de façon plus complète.¹

À l'égard de la Chine, depuis la restauration du Tongzhi² de 1860 à 1874, toutes les réformes et les révolutions n'ont pas eu de base pour l'unification du régime. Les réformateurs de la fin du Qing, comme Zheng Guofan et Li Hongzhang, se sont engagés aux carrières partielles et n'ont pas eu le support des pouvoirs centralisés. Par conséquent, ils ont finalement échoué dans l'opposition du peuple. À partir de la naissance de la République de Chine, le régime séparé n'avait jamais permis à la Chine d'accepter successivement la civilisation moderne. Entamée par l'installation de la résidence du gouvernement nationaliste à Nankin, la Chine a répondu à l'exigence minimale de la construction de la modernisation.³ Pour Tsiang, l'unification nationale consistait au seul gouvernement et à la seule armée. Les troupes des seigneurs de la guerre n'étaient pas légales et ne se sont pas conformées à l'intérêt national. L'économie unifiée était également un élément-clé sur la voie de la prospérité nationale. Le gouvernement central devait procéder à une planification générale sur toutes les ressources de monnaie, d'impôt, de transport.⁴ Dans le contexte de la calamité nationale, les efforts de la construction étaient faciles à être consentis en vain. Le peuple n'a pas vu des résultats immédiats et était découragé. D'après lui, la masse chinoise a excessivement critiqué le gouvernement. Ils devaient se rendre compte que la construction modernisée ne consistait pas seulement en un résultat économique. La Chine n'avait pas assez d'expériences. Ainsi, en période de récession économique, il faut que les Chinois donnent plus de temps et plus de tolérance au gouvernement central.⁵

2.3.5 La Société des Nations et l'aide internationale dans la construction chinoise

¹ TSIANG, Tingfu. 1936. « Questions sur la modernisation de la Chine ».

² La restauration du Tongzhi est nommée d'après l'empereur Tongzhi (chinois : 同治中兴), (1862–1874), et est orchestrée par la mère du jeune empereur, l'impératrice douairière Cixi (1835–1908). La restauration de Tongzhi est le résultat direct du mouvement d'auto-renforcement mené par Zeng Guofan et Li Hongzhang dont le but est de revitaliser le gouvernement et d'améliorer les conditions culturelles et économiques en Chine. Plusieurs réformes sont mises en place comme le développement d'un ministère des Affaires étrangères pour négocier les affaires internationales, la restauration des armées régionales, la modernisation des chemins de fer, des usines, et des arsenaux, l'augmentation de la productivité industrielle et commerciale, et l'institution d'une période de paix qui permet à la Chine de se moderniser et de se développer.

³ TSIANG, Tingfu. 1936. « Questions sur la modernisation de la Chine ».

⁴ TSIANG, Tingfu. 1938. « Éléments de la puissance nationale ».

⁵ TSIANG, Tingfu. 1934. « Priorité à la construction ».

Chercher le soutien international occupait également une place importante dans ses idées de la construction chinoise. En particulier, Tsiang a estimé que la Société des Nations devait jouer un rôle clé et offrir l'aide économique et le support moral. Il a eu même beaucoup d'espoir dans sa disposition de l'incident de Mandchourie. Pour les intellectuels libéraux avec le rêve de l'internationalisme, comme Tsiang et Hu Shih, la Société des Nations a créé un système pour garantir la paix mondiale et pour sanctionner l'invasion. Tsiang a reconnu de façon claire que la Société des Nations n'était pas capable d'empêcher l'ambition du Japon envers la Chine. Cependant, il a encore insisté sur le fait que les Chinois devaient continuer à supporter les principes et les philosophies de la Société des Nations, parce qu'il était aussi important pour la Chine d'obtenir la réussite morale et le support des opinions publiques.¹ Après que la conférence de la Société des Nations ait adopté le rapport Lytton, le Japon a déclaré qu'il voulait se retirer de la Société des Nations. Ainsi, elle n'a pas pu influencer les opérations militaires du Japon en Chine.

Après l'échec de la Société des Nations dans la disposition de l'invasion japonaise, Tsiang a été nourri de l'espoir qu'elle pouvait aider la Chine à concrétiser la modernisation. Elle était capable de chercher les experts étrangers qui pouvaient guider la Chine dans sa construction moderne. Elle pouvait également devenir un moyen efficace, qui pouvait lier la Chine avec les capitaux étrangers, pour l'exploitation des ressources chinoises. D'après lui, il était plus pratique et plus efficace de l'employer dans la construction de la modernisation que dans la sanction sur le Japon. Dans le monde où tous les pays s'attachaient l'un à l'autre, les intérêts internationaux et de la Société des Nations étaient similaires. Pour les États-Unis et l'Angleterre, ayant des différends avec le Japon, ils ne cherchaient rien sauf la relation commerciale. La Chine plus prospère offrirait un marché plus large qui bénéficierait à ces pays amicaux.² Hu Shih a exprimé une opinion similaire à celle de Tsiang, il a préconisé d'employer les capitaux et la technologie occidentaux pour la modernisation chinoise. Cela semblait être une voie détournée, mais, à condition que les Chinois

¹ TSIANG, Tingfu. 1931. « La mise en contexte et les solutions des questions de Nord-Est ».

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Changqi kangzhan zhong ruhe yunyong guolian yu guoji » (Comment employer la Société des Nations et la communauté internationale dans la guerre sino-japonaise), *Critique indépendante*, vol 45, publié le 9 avril 1933 à Peking.

prennent une détermination à faire, l'itinéraire le plus détourné peut-être se transforme en raccourci.¹

Malheureusement, l'espoir de Tsiang envers la Société des Nations ne durait pas longtemps. En juillet de 1933, il a écrit que l'année 1933 était un grand tournant dans l'histoire de la relation internationale. Dans une année, trois missions importantes du monde ont subi des échecs : la disposition du problème sino-japonais, le désarmement et la conférence économique de Londres. Selon lui, ces échecs témoignent que l'internationalisme après la Première Guerre mondiale s'était évanoui. Ils annonçaient aussi l'arrivée d'un monde plein de courses aux armements, des guerres commerciales et des alliances militaires. Ainsi, la Chine devrait le principal terrain des compétitions des puissances impérialistes.² Mise à part la Société des Nations, Tsiang a encore encouragé le gouvernement central à accepter les autres soutiens internationaux, surtout ceux provenant des États-Unis. Au travers d'efforts de Song Ziwen, les États-Unis lui ont permis un emprunt qui équivalait à cinquante millions de dollars pour la Chine. Tsiang a conseillé au gouvernement de mettre cette somme dans la construction et d'éviter de l'utiliser pour maintenir les organes gouvernementaux ou pour acheter les seigneurs de la guerre.³

2.4 La dictature d'un nouveau type : la voie de l'unification chinoise

Au début des années 1930, il y avait un débat vif au sujet de la démocratie et de la dictature dans les milieux des intellectuels. Dirigée par Tsiang Tingfu et Ting Wen-chiang, la partie de la dictature insistait sur le fait que, pour la Chine d'alors, la dictature d'un nouveau type était le seul moyen de l'unification nationale. Les opposants, dirigés par Hu Shih, ont adopté l'opinion que la Chine devrait fonder un système du Parlement, et naturellement unifier le pays par le moyen politique. En tant que promoteur du débat des années 1930, Tsiang a été considéré comme un nom contesté

¹ HU, Shih. « Ba Jiang Tingfu xiansheng de lunwen » (Préface à Tsiang Tingfu), *Critique indépendante*, vol 45, publié le 9 avril 1933 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Guoji fengyun he women de zhunbei » (Changements internationaux et notre préparation), *Critique indépendante*, vol 59, publié le 16 juillet 1933 à Pékin.

³ TSIANG, Tingfu. 1933. « Wuqianwan meijin de jiekuan » (Un prêt de 50 millions de dollars américains), *Critique indépendante*, vol 55, publié le 18 juin 1933 à Pékin.

qui avait été acheté par le gouvernement de Nankin et l'a toujours disculpé.¹ Cependant, les intellectuels d'alors ont ignoré que Tsiang avait déjà systématiquement exprimé ses opinions sur la dictature et l'unification de façon militaire dans son article publié en 1926, trois ans après son retour en Chine des États-Unis.

2.4.1 L'unification par la force : la seule possibilité de l'unification

Dans son article intitulé « La discussion de la méthodologie de l'unification », il a expliqué ses deux opinions fondamentales et centrales. D'abord, l'unification était la première étape de la prospérité chinoise. Sans une base de l'unification, toutes les ressources chinoises seront gaspillées dans les guerres civiles. Deuxièmement, l'unification de la Chine pouvait être effectuée par la combinaison entre les stratégies politiques et les puissances militaires. Aucun pays ne pouvait s'unifier seulement par la force. En même temps, sans la force militaire, un pays ne pouvait pas également établir un gouvernement respecté dans le monde.² Dans la société chinoise, il existait trois projets pour unifier la Chine : l'unification militaire, l'unification par le Parlement et l'unification par le parti minoritaire. En comparant les trois projets, Tsiang estimait que la possibilité de l'unification par la force militaire était la plus grande. Beaucoup de personnes y étaient opposées parce qu'il y a déjà eu de nombreux conflits militaires entre les seigneurs de la guerre qui ont essayé d'unifier la Chine. Cependant, ils n'ont pas pu unifier la Chine, au contraire, les guerres ont mené plus de pauvreté et plus de désordre. À ce propos, Tsiang a averti aux Chinois que l'unification nationale était une mission difficile. L'Allemagne a consacré trente ans à l'unification. Le territoire de la Chine étant dix fois plus grand que celui de l'Allemagne, l'unification de la Chine aurait peut-être eu besoin de plus de temps et plus d'efforts. Par ailleurs, pour Tsiang, l'unification militaire était la combinaison de la force et de la politique. Il a estimé que les échecs des seigneurs de la guerre étaient le résultat des défaites des politiques. Les empereurs qui ont fondé une dynastie dans l'histoire de la Chine ont tous adopté cette façon de faire dans le processus de l'unification. Tsiang pensait que le système du Parlement était difficile à

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.112-114

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XIII

mettre en œuvre dans la situation d'alors de la Chine. Il a expliqué que les raisons de la Chine non unifiée ne résidaient pas dans les conflits économiques, les dissentiments entre les nations, les divergences religieuses ou les différences historiques. C'était les seigneurs de la guerre qui arrêtaient l'unification. Pire encore, le peuple chinois n'était pas capable d'empêcher les régimes séparatistes à cause de l'absence de la conscience nationaliste. Selon Tsiang, le Parlement serait exploité par les politiciens ambitieux pour chercher les intérêts d'individus et de Parti. À l'égard du régime du Parti minoritaire, Tsiang estimait que le Parti aurait besoin de sa propre armée, de la passion comme une religion et de la réforme conformément à la situation. Généralement, les Chinois participent dans l'armée à cause de la pauvreté. Les soldats et le peuple n'avaient pas de foi politique. Il a aussi affirmé que la Chine ne pouvait pas non plus produire les chefs organisés un Parti minoritaire. Dans le choix des voies de l'unification, l'attitude de Tsiang était raisonnable et pragmatique. Il a justifié les avantages et les inconvénients dans la mesure technologique, et il n'a pas considéré la possibilité par l'émotion individuelle ou par l'idéologie. Pour Tsiang, l'unification par le Parlement était la meilleure façon; l'unification par le Parti minoritaire est meilleure que par la force. Cependant, le peuple chinois devait encore choisir la façon avec la plus grande possibilité : l'unification par la force.¹

2.4.2 Le débat des années 1930 sur la dictature et la démocratie

En réalité, à partir du mouvement du 4-Mai en 1919, la Chine s'est trouvée dans la gêne des guerres civiles et des menaces extérieures. De 1916 à 1922, plus de six grands conflits sont nées entre les seigneurs de la guerre. À la première moitié de 1931, il y avait la division de Tchang Kai-chek et Hu Hanmin, l'incident du Fujian, l'incident de Liangguang. Pour les menaces extérieures, il y avait plusieurs massacres provoqués par les conflits entre les étrangers et les Chinois. En 1931 et 1932, le Japon a successivement déclenché l'incident de Mandchourie et la guerre de Shanghai. Dans une certaine mesure, l'année 1931 était un tournant de l'histoire de la pensée chinoise. Les Chinois ont été obligés de réfléchir à nouveau sur la liaison entre les calamités nationales et la construction

¹ TSIANG, Tingfu. 1926. « Tongyi fangfalun de taolun » (Discussion sur la méthodologie de l'unification), *Critique contemporaine*, vol 3(16), publié en mars 1926 à Pékin.

d'un régime unifié. Dans la société moderne chinoise, il y avait toujours une contradiction entre la base morale d'un régime autoritaire et le besoin réel d'un régime unifié. Lorsque l'incident de Mandchourie a eu lieu, choisir un système politique afin de défendre le pays est devenu un problème urgent à résoudre. Ensuite, l'éclat de l'incident du Fujian¹ avait approfondi l'inquiétude des Chinois.

En décembre 1933, Tsiang a publié un article intitulé « la Révolution et la dictature » qui a préconisé de mettre en œuvre la dictature d'un nouveau type et a lancé le débat sur la démocratie et la dictature pour la première fois. Même s'il a compris l'insatisfaction du peuple chinois à l'égard du gouvernement de Nankin, il a jugé que la Chine n'avait ni la capacité ni la qualification pour déclencher la révolution. Les plus grands obstacles de la Chine d'alors consistaient en la séparation politique et la corruption gouvernementale. Les révolutionnaires étaient en majorité les politiciens déçus et les soldats ambitieux. Ils ont tous dépendu des puissances étrangères dans la prise du pouvoir. Par conséquent, les guerres civiles étaient exploitées par les impérialistes comme l'instrument d'invasion de la Chine. Combinant les expériences révolutionnaires de l'Angleterre, de la France et de la Russie. Tsiang est arrivé à la conclusion que l'histoire politique des trois pays est généralement divisée en deux étapes : fonder un pays, employer le pays pour faire la révolution capitaliste et développer la vie du peuple. À propos de la première étape, les trois pays ont connu un régime dictatorial durant longtemps où les États-nations ont naturellement fondé, que ce soit la dynastie de Tudor en Angleterre, la dynastie de Bourbon en France, ou la dynastie de Romanov en Russie. Les forces révolutionnaires étaient produites dans le sol du nationalisme et provenaient de l'ancienne classe dynastique. Ils n'ont jamais permis une situation déchirée. Les matériels et l'esprit de la nation cultivés pendant la période dynastique étaient suffisants pour défendre la sécurité du nouvel État-nation. Cependant, limités par l'environnement, les empereurs chinois

¹ Incident de Fujian : En novembre 1933, plusieurs chefs militaires de l'armée de la 19^e route de l'armée nationale révolutionnaire, dont Cai Tingkai, Chen Mingshu, et Jiang Guangnai, qui étaient rendus célèbres pour leur rôle lors de la guerre de Shanghai de 1932, sont déployés dans le Sud de la Chine pour supprimer la rébellion communiste, mais ils négocient la paix avec les rebelles. S'alliant avec les forces de Li Jishen du Kuomintang, l'armée de la 19^e route rompt avec Tchang Kai-shek et prend le contrôle de la province du Fujian où ils sont stationnés et, le 22 novembre 1933, proclame un nouveau gouvernement : le gouvernement populaire du Fujian.

n'ont pas pris leurs responsabilités historiques. La Chine était toujours un État-dynastie, et les dirigeants du peuple étaient responsables des intérêts familiaux et locaux, au lieu de ceux du pays. Les empereurs sont déterminés à éliminer toutes les classes et les systèmes à l'extérieur de la famille impériale. Une fois que la famille impériale a été renversée, le pays a perdu le noyau du régime autoritaire. Selon Tsiang, la révolution d'alors était le plus grand obstacle pour la fondation d'un pays et l'unification nationale. Par conséquent, la Chine devait d'abord faire l'expérience d'un pays dictatorial, pour ensuite se moderniser.¹

Après la publication de l'article de Tsiang, Hu Shih a exprimé beaucoup d'inquiétude. Il a pensé que la préconisation de la dictature était dangereuse pour la Chine. Il a successivement écrit deux articles et répliqué aux opinions de Tsiang. Les problèmes chinois étaient le résultat de l'ancienne société et politique. Ces problèmes ne consistaient pas en l'absence du régime dictatorial. Ensuite, la Chine n'avait pas la capacité de fonder un gouvernement dictatorial. Selon Hu, il n'y avait pas un chef ou une classe qui pouvait motiver la raison et l'émotion du peuple. D'après l'observation de Hu sur la politique mondiale, la démocratie est un système simple et naïf qui s'adapte à une nation sans expériences politiques. La politique démocratique n'a pas besoin de talents politiques, elle donne seulement aux électeurs normaux les opportunités de participer à la politique, en même temps, entraîne leurs consciences politiques. Au contraire, le despotisme éclairé est un système difficile qui a besoin de beaucoup de talents politiques. Selon Hu, des talents sont difficiles à être éduqués et des consciences de la politique sont plus faciles à entraîner.²

Dans l'article suivant de Tsiang, il a répondu à la discussion de la dictature de Hu. Il jugeait que la politique démocratique ne s'adapte pas à la situation des matériels et de la tradition psychologique des Chinois. Dans le cœur du peuple, il existait seulement le concept de la « province » sans une notion d'une « nation ». Il était facile pour le peuple de servir un petit seigneur de la guerre local qui produit la situation séparée. Les Chinois étaient pauvres. Afin de survivre et gagner de l'argent,

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Geming yu zhuanzhi » (Révolution et despotisme), *Critique indépendante*, vol 80, publié le 10 octobre 1933 à Pékin.

² Hu, Shih. 1933. « Zailun jianguo yu zhuanzhi » (Nouvelle discussion sur la fondation d'un pays et la dictature), *Critique indépendante*, vol 82, publié le 24 décembre 1933 à Pékin.

ils étaient toujours achetés par les seigneurs de la guerre comme les soldats des troupes privées. Dans la longue histoire de la Chine, le peuple chinois était habitué à se dévouer à l'individu, au lieu à la nation. Dans un pays où le peuple n'avait pas de conscience de l'État-nation, le système démocratique et l'idéologie occidentale ont rendu le pays plus déchiré. Dans ce cas, un gouvernement central était la seule façon d'unifier la Chine qui pouvait maintenir la sécurité du pays entier et éliminer les guerres civiles. Bien que le gouvernement ne soit pas capable de diriger la modernisation chinoise, les dirigeants dans le peuple pouvait développer les causes modernes dans une société stable et pacifique. Selon Tsiang, le centre de la discussion réside dans la façon de l'unification. Il a admis que le libéralisme représentatif est le meilleur système politique. Cependant, en réalité, à condition que le régime soit dominé par les seigneurs de la guerre et le peuple ne refuse pas de servir les seigneurs, le système parlementaire ne fonctionnait pas. La dictature d'une personne constitue la seule façon pratique de réaliser la transition. Il a conseillé de remplacer les petits chefs partout en Chine par un grand seigneur de la guerre. Puisque les petits généraux gouvernaient les locaux par la force, il fallait les renverser par une force militaire plus forte. Étant donné que les Chinois étaient habitués à se dévouer à un chef, le régime par un dictateur unique était plus facile à centraliser la force et à produire une plus grande force militaire. Donc, il y a eu plus de possibilités d'unifier la Chine par le dictateur.¹

Dans le débat suivant, il y avait les autres intellectuels qui y participaient, mais le noyau de la partie pour la démocratie était toujours Hu Shih. Il s'est opposé à l'unification par la force. Le nationalisme stimulé par les calamités nationales ne permettait pas aux seigneurs de la guerre d'unifier la Chine par la force. Au contraire, il fallait cultiver la cohésion de la nation en fondant un système politique et remplacer la fidélité à la nation par celle à l'individu. Pour cultiver la fidélité à la nation, il fallait d'abord fonder un symbole de la nation, soit le Parlement, plutôt qu'un Parti qui est supérieur à la nation. Si le gouvernement central ne peut pas influencer le gouvernement local, il fallait que les Chinois élisent les représentants locaux et organisent un parlement. La

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Lun zhuanzhi bing da Hu Shi xiansheng » (Discuter de despotisme en réponse à Monsieur Hu Shih), *Critique indépendante*, vol 83, publié le 31 décembre 1933 à Pékin.

participation à l'élection parlementaire entraînaient les citoyens chinois à prendre leurs responsabilités à l'égard de la nation.¹

Au travers du débat durant un an, aucune partie n'a été en mesure de convaincre l'autre d'accepter son opinion. Lorsque le débat a presque conclu à cause du voyage de l'Europe de Tsiang, Tchang Kai-chek et Wang Jingwei ont émis conjointement une annonce. À propos du débat sur la démocratie et le despotisme dans les opinions publiques, ils étaient favorables à l'opinion que l'unification était le seul moyen de sauver le pays. Cependant, ils ont affirmé que l'unification de la Chine résidait dans la politique, au lieu de la force. Le gouvernement central administrait le pays sous forme du Parti nationaliste² et déployait tous ses efforts vers le but de fonder une nation unifiée. Il n'imposera jamais au peuple chinois d'accepter l'unification qui avait pour objectif de maintenir le régime de parti unique. Dans l'environnement chinois d'alors, il n'y avait pas de possibilité et de nécessité à mettre en œuvre système politique de l'Union soviétique.³ Quel que soit la façon dont les deux dirigeants supérieurs du Parti nationaliste ont pensé réellement, l'opinion de l'annonce a encouragé la partie de la démocratie. Hu Shih a expliqué que le moment d'alors s'est situé la meilleure époque de l'unification de façon pacifique. Cette annonce était nécessaire avant la mise en œuvre de la démocratie constitutionnelle.⁴ Pour manifester sa solidarité à Chiang et Wang, Hu Shih a écrit plusieurs articles dans lesquels il avait souligné encore une fois son opinion : la politique démocratique est un système simple et naïf ; la dictature moderne est au degré élevé de difficulté.⁵

A cette époque, Tsiang voyageait en Europe, Ting Wen-chiang a agi comme le successeur de la

¹ HU, Shih. 1934. « Zhengzhi tongyi de tujing » (Moyens de l'unification politique), *Critique indépendante*, vol 86, publié le 21 janvier 1934 à Pékin.

² Chinois : 以党治国

³ TCHANG, Kai-chek et Jingwei Wang. 1934. « Gan dian » (Gan Télégramme), *Journal de Ta Kung*, publié le 28 novembre 1934 à Tianjin.

⁴ HU, Shih. 1934. « Yinianlai guanyu minzhi yu ducai de taolun » (Discussions sur la politique démocratique et le despotisme depuis un an), *Magazine oriental*, vol 32 (1), publié le 9 décembre 1934 à Shanghai.

⁵ HU, Shih. 1934. « Zhongguo wu ducai de biyao yu keneng » (Nécessité et possibilité du non-despotisme chinois), *Critique indépendante*, vol 130, publié le 9 décembre 1934 à Pékin.

HU, Shih. 1934. « Jiang Wang tongdian li tidao de ziyou » (Liberté annoncée dans le télégramme émis conjointement par Wang et Tchang), *Critique indépendante*, vol 131, publié le 16 décembre 1934 à Pékin.

partie de la dictature. Il a développé et amélioré davantage les opinions de Tsiang. La politique démocratique était impossible en Chine, car la proportion d'analphabétisme du peuple chinois a déjà atteint plus de 75%. Les analphabètes chinois n'étaient pas capables de voter dans les élections générales. Les pays qui appliquaient la démocratie constitutionnelle étaient ceux avec les expériences politiques les plus riches. Au contraire, la Russie, l'Italie et l'Allemagne qui n'ont pas assez d'expériences politiques ont choisi le système de la dictature. Cependant, il a aussi souligné que la Chine devait appliquer la « dictature d'un nouveau type », au lieu de l'ancienne dictature. Selon Ting, le chef de la dictature d'un nouveau type devait considérer les intérêts nationaux comme la valeur supérieure. Il connaissait complètement la nature d'une nation moderne et emploie les talents spécialistes. Plus important encore, il pouvait employer la calamité nationale actuelle pour appeler tous les Chinois à s'unir comme un homme contre l'invasion.¹ D'après Ting, Hu Shih a seulement discuté de la valeur de la démocratie et a ignoré sa possibilité dans le contexte de la Chine. En Chine d'alors, son système politique, en réalité, était un genre de l'ancienne dictature. Face à la grande pression de l'extérieur, la politique démocratique sera réduite à l'inutilité et à l'impuissance.²

Lorsque Tsiang a exprimé son opinion une nouvelle fois, il avait presque terminé l'observation et le voyage en Union soviétique et en Europe. Les résultats extraordinaires de la construction soviétique ont fait une profonde impression. En même temps, il a aussi démontré son appréciation pour la perspective du système démocratique. Cependant, il n'a pas changé ses opinions fondamentales précédentes sur la démocratie et le despotisme. Pendant son discours donné à l'Université de London au sujet de la situation présente en Chine, il a défendu Tchang Kai-chek. Même si le mouvement de l'unification de Tchang a eu beaucoup de défauts, Tchang devenait instinctivement héritier du modèle des politiciens traditionnels chinois. Tchang a utilisé la politique et la force pour centraliser tous les pouvoirs. Tsiang estimait que Tchang tentait d'éliminer les

¹ TING, Wen-chiang. 1934. « Minzhu zhengzhi yu ducai zhengzhi » (Politique démocratique et régime autoritaire), *Critique indépendante*, vol 133, publié le 30 décembre 1934 à Pékin.

² TING, Wen-chiang. 1935. « Zailun minzu yu ducai » (Nouvelle discussion sur la politique démocratique et le despotisme), *Critique indépendante*, vol 137, publié le 27 janvier 1934 à Pékin.

régimes locaux séparatistes et de fonder un gouvernement central qui pourrait maintenir la sécurité générale dans la société chinoise. En comparaison des expériences occidentales, les actions du gouvernement de Nankin étaient incompréhensibles, mais elles s'adaptaient à la situation chinoise.¹ Évidemment, dans cette époque, Tsiang a encore préconisé la dictature d'un nouveau type en combinant la force avec la politique.

2.4.3 Les motivations de la préconisation de la dictature

Comme un pragmatiste, les opinions de Tsiang étaient généralement basées sur les réalités, au lieu des jugements subjectifs et des arguments logiques. En cherchant la raison pour laquelle il a préconisé la dictature d'un nouveau type, on trouve que l'unification de la Chine et la construction d'un pays moderne étaient toujours la valeur supérieure dans sa pensée. Lorsqu'il était retourné en Chine en 1923, le pays s'est trouvé encore dans une impasse de la sécession. Il a pensé que l'unification était la première étape de la prospérité chinoise. Dans le pays déchiré, toutes les ressources seront gaspillées à cause des guerres civiles.² Il a commencé à chercher la façon d'unifier la Chine après son retour. Au début, il n'a pas apprécié les seigneurs de la guerre et les a considérés comme l'origine des problèmes chinois jusqu'à ce qu'il ait rencontré Ting Wen-chiang. Selon Ting, les gens d'alors ont beaucoup de malentendus concernant les seigneurs de la guerre chinois. La plupart entre eux sont patriotes, beaucoup d'entre eux ont du talent, mais ils n'ont pas reçu de l'éducation moderne. Dans leur cadre de connaissances et dans la circonstance qui le permet, ils ont l'intention de sauver le pays et de contribuer à la construction moderne.³ Les opinions de Ting ont profondément influencé Tsiang. Ce dernier disait que la parole de Ting était la première leçon sur la politique réelle chinoise. Les opinions de Ting ont changé son mode de compréhension sur l'environnement social et politique sous la gouverne des seigneurs de la guerre. Cela a aussi transformé sa haine des seigneurs de la guerre en compréhension et sympathie. Cette

¹ Dr. T. F. Tsiang, "The Present Situation in China: A Critical Analysis", *Journal of the Institute of International Affairs*: 14 (July, 1935), pp.504-505

² TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XI

³ TIASNG, Tingfu. 1965. « Wo suojide de Ding Zaijun » (Ting Wen-chiang dans mes mémoires), *Magazine pour le vingtième anniversaire de la mort de Ting Wen-chiang*, publié en décembre 1965 à Taipei.

transformation était la base de sa préconisation de l'unification par la force.

L'établissement du gouvernement de Nankin a renforcé sa reconnaissance de cette opinion. En l'été 1933, Tsiang a accepté l'invitation de Tchang Kai-chek et l'a rencontré pour la première fois. Pendant les rencontres, il a exprimé en détail ses préconisations de l'unification par la combinaison de la force et de la politique. L'attitude et les caractéristiques de Tchang l'ont impressionné. Il a pensé que Tchang était une personne qui ne prenait pas au sérieux la réputation et la richesse. Tchang a aussi fait preuve d'une forte volonté pour surmonter les graves difficultés rencontrées. Tsiang jugeait que Tchang Kai-chek était le plus grand seigneur de la guerre qui pouvait accomplir la tâche d'unifier la Chine.¹ Donc, il a toujours défendu Tchang et a persuadé les Chinois d'offrir plus de tolérances au gouvernement central. A ce moment, Tsiang a accordé l'attention à l'unification et au rétablissement de l'autorité du gouvernement central.

Au début des années 1930, l'invasion par le Japon s'est progressivement aggravée. La Chine a été unifiée par le Parti nationaliste et le gouvernement de Nankin était une communauté politique très lâche. Face à la calamité nationale, le gouvernement nationaliste n'était ni assez éclairé ni assez autoritaire. Ainsi, il n'était pas capable de résoudre les menaces de l'intérieur et de l'extérieur. Stimulé par l'incident de Mandchourie, le peuple chinois a demandé un gouvernement légal, effectif, unifié et honnête qui était aussi l'espoir de Tsiang. En 1933, l'incident du Fujian a éclaté. Tsiang s'est inquiété que la Chine tomberait dans le désordre révolutionnaire. Il a décidé de préconiser la fondation d'une nation par la dictature individuelle et la force. En plus de la volonté de l'unification, la modernisation est également un élément essentiel qui faisait partie des opinions de Tsiang. La modernisation était le seul moyen par lequel les Chinois pouvaient défendre de l'invasion et revivifier la nation. En même temps, le régime centralisé était la condition préalable de la modernisation chinoise, car le pays qui était plus centralisé avait la réforme la plus rapide et la plus profonde.² Les deux raisons ci-dessus peuvent expliquer pourquoi Tsiang a exprimé sa position politique après l'incident du Fujian.

¹ TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XIII

² TSIANG, Tingfu. 1936. « Questions sur la modernisation de la Chine ».

Certainement, sa préconisation de la dictature d'un nouveau type ne signifiait pas que Tsiang ait abandonné sa croyance libérale et ait préconisé d'appliquer le fascisme en Chine. Face aux accusations d'alors contre lui, son ami intime, Ch'en Chih-mai, l'a justifié dans ses mémoires sur Tsiang. Dans les années 1930, il y avait une impression générale que Hu Shih avait préconisé la démocratie et Tsiang Tingfu a prêché la dictature. Selon Ch'en, cela était un faux résumé superficiel. Il n'y avait pas de faute que Hu avait préconisé la démocratie, cependant, Tsiang n'a pas prêché la dictature. Le point central de la pensée de Tsiang consistait en la modernisation chinoise. En 1927, Tsiang a traduit l'article de Tawney, historien anglais, dans lequel l'auteur a fait une comparaison entre les réformes du Japon, de la Chine et de la Turquie. Tsiang n'était pas d'accord ni avec la dictature de Mussolini et de Hitler ni avec le dictateur de Lénine et de Staline. Il a conseillé que la Chine devrait suivre le modèle de la réforme de la Turquie dirigée par Kemal.¹ Tsiang a expliqué que les différences entre lui et Hu Shih résidaient dans une question de priorité, au lieu d'une question de principe. Il n'a jamais pensé que Hu s'opposait au développement économique. Également, Hu n'a jamais soupçonné que Tsiang s'opposait à la démocratie politique.² Pour lui, la dictature était le moyen de réaliser la construction moderne et la démocratie était toujours sa valeur supérieure et ultime. En réalité, dans son estime de soi-même, il était encore un libéral. Il a souligné, dans ses récits de voyage de l'Europe, bien que les Européens regardent le libéralisme comme un piège, il a encore cru que la démocratie obtiendrait la victoire finale.³

Selon Yu Yingshi, au fur et à mesure que la menace japonaise est devenue de plus en plus grave, Ting Wenjiang et Tsiang Tingfu ont pensé que la Chine avait besoin d'un type de la dictature. Cette préconisation n'était pas dans le but de chercher à plaire au Parti nationaliste. Ils ont eu des différences essentielles avec les intellectuels du Parti nationaliste qui ont prêché le fascisme. Tsiang et Ting ont cru que, pour résister à l'invasion japonaise, il fallait avoir une puissance centrale qui pouvait unifier la Chine. Ils ont espéré que la Chine serait finalement sur la voie de la démocratie. Cependant, face à la menace de l'extérieur, rien n'était plus important que de sauver le pays. Dans

¹ CH'EN, Chih-mai. 1967. « La vie de Tsiang Tingfu »

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XIII

³ Ibid.

une certaine mesure, la préconisation de Tsiang et Ting a répondu à la demande des dirigeants du Parti nationaliste, mais, à long terme, il n'existait pas de différence avec Hu Shih.¹ À l'égard de ce point, Tsiang était en butte à une critique sévère dans la société d'alors. Bien que Li Ao l'ait apprécié hautement, il a pensé que Tsiang avait hâte de poursuivre l'efficacité. Tsiang a cru que la fondation d'un pays avait besoin d'une haute efficacité, et l'efficacité dépend de la centralisation du régime. Li Ao s'inquiétait que la poursuite de l'efficacité puisse apporter les mauvais résultats irréversibles et irréparables, surtout pour un pays avec une grande inertie nationale.

2.5 L'abolition de l'ancienne philosophie de la vie de la Chine

Au travers des recherches de l'histoire de la fin de la dynastie Qing, Tsiang a trouvé que les intellectuels, ou les « fonctionnaires érudits »² devraient prendre le plus des responsabilités des sous-développements de la Chine. Jusqu'à l'époque de Tsiang, bien que la Chine ait construit la modernisation depuis cinquante ans, les intellectuels ne se sont pas débarrassés de la tradition et des stéréotypes. Selon lui, la classe des lettrés de la Chine n'était pas en bon état de santé, d'esprit et de système des connaissances.

2.5.1 Les maux généraux des fonctionnaires érudits traditionnels

Dans l'histoire de la Chine, les gens ont respecté et admiré les lettrés fragiles et frêles. Dans les consciences traditionnelles, la classe des fonctionnaires érudits a dépendu de leurs connaissances et de la morale pour gouverner la dynastie. Ils n'ont jamais été amenés à exercer les travaux physiques, considérés comme la responsabilité de la classe dominée. À propos des connaissances,

¹ YU, Yingshi. 1994. « Zhongguo jindai sixiangshi shang de jijin yu baoshou » (Radicalisme et Conservatisme dans l'histoire de la pensée de la Chine moderne), *Qian Mu et la culture chinoise*. Édition Shanghai Yuandong. p.202-203

² Les fonctionnaires érudits, aussi connus sous les noms **érudits bureaucrates** ou **lettrés** (chinois : 士大夫) sont des fonctionnaires nommés par l'empereur de Chine, responsables de la gestion au jour le jour, de la dynastie Han à la fin de la dynastie Qing en 1912, dernière dynastie impériale chinoise. Le fondement de la méritocratie savante est basé sur la maîtrise des classiques confucéens, ce qui a des effets importants sur la société chinoise. Théoriquement, ce système se traduit par une classe dirigeante très méritocratique où les meilleurs étudiants dirigent le pays. Les examens donnent à beaucoup de gens la possibilité de poursuivre le pouvoir politique et les honneurs - et donc encouragent la poursuite sérieuse de l'éducation formelle. Comme le système n'a pas de discrimination formelle fondée sur le statut social, il fournit un moyen de mobilité sociale ascendante, indépendamment de l'âge ou de la classe sociale.

les intellectuels chinois faisant trop d'attention aux livres et aux classiques confucéennes, au lieu des réalités et des choses concrètes¹. En période de la République de Chine, les intellectuels chinois continuaient de réfléchir et d'obtenir les connaissances par les moyens traditionnels. En effet, ils ne faisaient pas attention à la réalité, ils ont préféré faire des recherches dans les institutes plutôt que de connaître la situation réelle du peuple chinois sur place. Bien que les fonctionnaires érudits soient d'origine du peuple, ils ne pouvaient pas les représenter. La majorité des intellectuels sont issus des familles des propriétaires terriens ou de celles des petites bourgeoisies. Dans leurs expériences d'éducatons, ils se concentraient sur des articles et des classiques traditionnels, plutôt que les travaux du peuple.²

La morale des intellectuels chinois était toujours excellente et admirable, au moins dans leurs articles. Cependant, leurs comportements faisaient preuve d'hypocrisie. Dans les discussions sur les événements nationaux, les intellectuels ont toujours fait ostentation de leurs connaissances et leurs articles sans les observations réelles. Selon Tsiang, les gens modernes devaient bien connaître quand ils peuvent exprimer leurs opinions et quand ils doivent garder le silence. Ceux qui n'arrivent jamais au Nord-Ouest de la Chine, il ne faut pas discuter les plans du développement du Nord-Ouest. Ceux qui ne font pas d'attention aux relations internationales dans la vie quotidienne, il ne faut pas demander au gouvernement de déclencher des guerres.³

Tsiang a aussi pensé que les intellectuels chinois n'avaient pas de l'esprit courageux et déterminé. Dans son livre *Histoire moderne de la Chine*, il a démontré que, à l'époque féodale, il y a eu certains fonctionnaires érudits qui d'abord se sont rendu compte de la nécessité de la réforme. Puisqu'ils se sont inquiétés d'être critiqués, ils gardaient toujours silence. Lin Zexu⁴ est un exemple qui a

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Dui daxue xinsheng gongxian jidian yijian » (Quelques suggestions pour les étudiants de première année), *Critique indépendante*, publié le 24 septembre 1933 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1965. « Zhongguo zhi nongye yu gongye » (Agriculture et industrie de la Chine), *Essais de Tsiang Tingfu*, Taipei.

³ TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhishi jieji yu zhengzhi » (Classe intellectuelle et politique), *Critique indépendante*, publié le 21 mai 1933 à Pékin.

⁴ Lin Zexu (chinois simplifié : 林则徐), né le 30 août 1785 à Fuzhou et mort le 22 novembre 1850 à Puning, était un militaire, érudit et officiel chinois durant la dynastie Qing. Il est surtout connu pour sa position contre le commerce de l'opium à Canton notable par la Première guerre de l'opium. Dans l'histoire, Lin Zexu avait toujours été jugé comme une statue héroïque de la nation qui a préconisé la lutte contre les envahisseurs et la défense de la dynastie Qing.

abandonné la lutte contre le conservatisme afin de maintenir sa propre réputation. Au travers de la recherche sur ses lettres privées et ses comportements comme le gouverneur général de Shangan, Yungui et Liangguang, Tsiang a trouvé que Lin a reconnu le sous-développement des armements chinois lorsqu'il était arrivé au Guangdong. Lin a fait beaucoup d'efforts d'acheter les fusils et les navires étrangers. Il a aussi recueilli les ressources au sujet de la situation étrangère. Bien qu'il ait eu la conscience de la réforme, il n'a pas eu le courage de la préconiser ouvertement en craignant d'être critiqué par les opinions publiques. Il a aussi exprimé ses aspirations progressistes à son ami, mais il a demandé à son ami de ne pas se faire connaître. Selon Tsiang, en Chine, les fonctionnaires érudits ont généralement pensé que leur réputation était plus importante que le destin du pays.¹

2.5.2 L'établissement d'une philosophie de travail sur des faits

Bien que Tsiang ait fait beaucoup de critiques des intellectuels chinois, dans sa conscience profonde, il a pensé que la construction moderne devrait être dirigée par les intellectuels, car le peuple était toujours conservateur et superstitieux et qui avait besoin de guides des intellectuels. Il a espéré que les intellectuels chinois pouvaient abolir l'ancienne philosophie de la vie qui était passive et mettait l'accent sur la réputation et le statut. Il a encouragé les intellectuels chinois à cultiver une philosophie de travail sur des faits.² Il ne fallait pas que les intellectuels modernes discutent trop des idéologies occidentales en Chine. En réalité, la plupart des systèmes occidentaux ne s'adaptent pas à la situation chinoise, et les Chinois ne possèdent jamais des croyances en concepts occidentaux. Les préconisations des intellectuels devaient être limitées dans les projets de cinq ans, au lieu de parler de la Chine de leurs rêves. Il aurait été mieux de réduire les querelles et de construire le pays dans la mesure du possible. Pour les intellectuels chinois, c'était aussi important de supporter l'unification et le gouvernement central. Avec un gouvernement puissant en Chine, il pouvait maintenir la sécurité du peuple, construire l'économie moderne, et cultiver les citoyens modernes.³ En particulier, face à la menace des puissances extérieures, les intellectuels

¹ TSIANG, Tingfu. 2013. *Histoire moderne de Chine*. Édition Nouveau Monde, Beijing. Chapitre I.

² TSIANG, Tingfu. 1934. « Minzu fuxing de yige tiaojian » (Une condition de la renaissance de la nation), *Journal de Ta Kung*, publié le 8 juillet 1934 à Tianjin.

³ TSIANG, Tingfu. 1933. « Classe intellectuelle et politique », *Critique indépendante*, publié le 21 mai 1933 à

devaient prendre leurs responsabilités. Une fois que la guerre éclate, les intellectuels chinois devraient faire beaucoup d'effort de travailler pour la victoire de la guerre, sans considérer le statut et le salaire. Il fallait croire et vulgariser la notion de la nation. Il a aussi conseillé que les jeunes intellectuels puissent retourner à leur ville d'origine et s'occuper les travaux de la sécurité locale, des organisations de masse et de la propagande, car les affaires locales avaient le plus besoin des ressources humaines éduquées.¹

Dans la construction de la modernisation, Tsiang a pensé que la modernisation politique et économique n'était pas suffisante. Il fallait également éduquer les citoyens modernes, surtout pour les jeunes intellectuels qui seraient les successeurs futurs de la modernisation. Selon lui, les gens modernes croyaient en des connaissances, des plans et des organisations. Ils ne considéraient pas les intérêts privés comme le seul critère, mais pour les intérêts publics. Ils pensaient que le physique et l'esprit ne pouvaient pas être divisés. Selon Tsiang, les jeunes intellectuels vivant de façon moderne étaient l'espoir de la nation.²

2.5.3 Les pratiques de Tsiang sous la direction de la philosophie pragmatique

Parler sans agir de façon appropriée était futile. Tsiang a préconisé une nouvelle philosophie de la vie sur des faits, il l'a aussi pratiqué toute sa vie. À l'époque de Tsinghua, il a fait la réforme occidentale sur la discipline d'histoire afin d'adapter les méthodologies et les systèmes occidentaux aux circonstances chinoises. Dans l'académie, il s'est concentré sur l'histoire diplomatique et a investi beaucoup de temps dans le recueil et l'édition des ressources primaires. En ce moment-là, il a rêvé de devenir « une figure citée » qui a été nommée dans des essais académiques, au lieu d'une figure en vedette dans les titres des journaux. Selon lui, comme un historien, il faut étudier les questions de l'intérieur. Lorsqu'ils rencontrent les questions dans le même cadre de recherche, les chercheurs plus tard peuvent directement citer les résultats de Tsiang, plutôt qu'une personne

Pékin.

¹ TSIANG, Tingfu. 1935. « Feichang shiqi zhi qingnian » (Jeunes à un moment crucial), *Journal de Ta Kung*, publié le 3 décembre 1935 à Tianjin.

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Quelques suggestions pour les étudiants de première année »

au centre des attentions.¹ Pour discuter les problèmes du Nord-Est, il est allé au Nord-Est, a observé et a eu les conversations avec les personnes de tous les milieux. Pour discuter l'éducation des masses, il est allé à Dingxian² et a fait une enquête complète sur « l'éducation de cent mots ». À l'égard des ressources primaires et des phénomènes qui restent à étudier, il a encouragé des étudiants à observer et à essayer par leur-même. Tsiang a fait tout ce qu'il avait proclamé.³

Comme une personne qui croit à la philosophie sur des faits et au pragmatisme, Tsiang n'a pas pu rester insensible au pays maternel qui était sous les menaces de l'extérieur et de l'intérieur. Il a affirmé que les principales forces devaient assumer l'essentiel des responsabilités en matière de la construction chinoise. L'attitude du détachement n'était pas favorable au développement de la Chine, et tournait finalement au détriment de l'individu.⁴ Bien qu'il y ait beaucoup d'amis qui lui ont conseillé de ne pas entrer en politique, Tsiang a décidé de commencer sa vie politique en tant que non-membre du Parti nationaliste à partir de 1935. Dans les trente ans suivants, il s'est toujours occupé des officiers supérieurs dans le gouvernement nationaliste jusqu'à l'année de sa mort.

Pour un historien qui a étudié l'histoire politique et diplomatique, il savait parfaitement les difficultés comme un politicien avec un grand idéal et un fort sentiment de dévouement. Une année avant son entrée en politique, il a écrit qu'il est facile d'être un fonctionnaire en Chine, cependant, il est difficile de faire le nécessaire en même temps. Pire encore, il est dangereux de faire sérieusement le nécessaire. Il est impossible de faire le nécessaire suivant un projet systématique. Ceux qui sont très tacts et ne sont pas disposés à assumer les responsabilités peuvent défendre leur position, même bénéficiant d'une promotion. Face au mauvais environnement politique en Chine, il a encore encouragé lui-même et les autres intellectuels à insister pour faire le nécessaire. Il faut construire les routes, régulariser les rivières, améliorer les technologies agricoles, établir les usines

¹ LIU, Chonghong. « Wo suo renshi de Tingfu xiong » (Tsiang Tingfu que je connais), *Zhuanji Wenxue*, vol. 29 (5).

² Dingxian, une petite ville dans la province de Hebei, un des terrains d'essai dirigés par l'association de la promotion d'éducation des masses (chinois :平民教育促进会). À Dingxian, l'association a enseigné les cent mots plus pratiques aux paysans de Dingxian et a popularisé le mouvement des opéras à la campagne.

³ TSIANG, Tingfu. 1933. « Quelques suggestions pour les étudiants de première année »

⁴ TSIANG, Tingfu. 1933. « Guoji fengyun he women de zhunbei » (Changements internationaux et notre préparation), *Critique indépendante*, vol 59, publié le 16 juillet 1933 à Pékin.

et fonder les universités. Mises à part les causes modernisées, toutes les choses peuvent être sacrifiées.¹

Dans la philosophie traditionnelle chinoise, il existe une idée que faire l'éducation est plus honorable et glorieux qu'être un fonctionnaire. Selon Tsiang, les deux travaux étaient les missions nécessaires pour la Chine d'alors. Les personnes qui ont choisi d'être un fonctionnaire, d'abord, doivent abandonner les anciennes philosophies passives et conservatrices. Ils ont la possibilité et même la nécessité d'être honorables.² Dans les opinions de Xu Jilin, Tsiang était plutôt un fonctionnaire érudit qu'un intellectuel. Regardant Zeng Guofan comme l'exemple de la vie, Tsiang voulait non seulement faire les recherches académiques, mais aussi gouverner la nation. Il osait faire les sacrifices et assumer les responsabilités.³

Comme beaucoup d'intellectuels idéaux déçus en politique, Tsiang a rencontré une grande difficulté dans les deux premiers mois de sa carrière du Chef du cabinet politique. Il a rédigé un plan systématique de la réforme de la politique intérieure. Cependant, il a touché les intérêts acquis des ministres du gouvernement. Son plan de la réforme a reçu une opposition générale dans le gouvernement. Tchang Kai-chek qui avait supporté une réforme politique a également exprimé son attitude de l'opposition. Tsiang a été ordonné d'échanger les postes avec Weng Wenhao⁴, le Secrétaire général d'alors, et s'est chargé de la réforme administrative locale. Face à l'incompréhension des collègues et l'absence de l'espoir de la réforme, Tsiang a aussi produit l'idée de quitter la politique dans ses lettres à Hu Shih. Il a écrit que, avant l'acceptation de l'invitation de Tchang Kai-chek, il s'est déjà préparé à rencontrer les difficultés. Bien qu'il se soit plaint de

¹ TSIANG, Tingfu. 1934. « Une condition de la renaissance de la nation ».

² TSIANG, Tingfu. 1947. « Mantan zhishifenzi de shidai shiming » (Discussion sur les missions de génération des intellectuels), *Critique du siècle*, publié le 14 juin 1947 à Nankin.

³ XU, Jilin. 2007. « Taureau dans une boutique de porcelaines »

⁴ Weng Wenhao (chinois: 翁文灏) (26 juillet 1889 - 27 janvier 1971) était un géologue chinois, un éducateur et un politicien primordial. Il était un ami de Tsiang et aussi un exemple réussite de l'« intellectuel en politique ». Il était l'un des premiers géologues chinois modernes et est considéré comme le fondateur de la géologie chinoise moderne et le père de l'industrie pétrolière chinoise moderne. Au cours de la période du Gouvernement militaire central de la République de Chine, il a siégé au gouvernement central secrétaire général de la cour exécutive (13 décembre 1935 - 9 septembre 1937); ministre de l'Industrie (jusqu'au 1er janvier 1938), ministre de l'Éducation (28 octobre 1932 - 21 avril 1933) et le ministre de l'Économie (1er janvier 1938 - 1947). De mai à novembre 1948, Weng a été président de la cour Exécutive de la République de Chine.

l'absence des chances de s'exprimer, il a encore un peu contribué au gouvernement. Ayant connu plus de personnes et plus de règles dans le gouvernement, il a décidé d'insister d'obtenir les opportunités de l'amélioration. Par ailleurs, d'après lui, bien que le gouvernement n'ait pas répondu aux demandes des intellectuels, les autres puissances antigouvernementales ne pouvaient pas non plus satisfaire les besoins du peuple. Elles étaient plus égoïstes que le gouvernement. Pour Tsiang, « c'est le plus grand dommage qu'il n'existe personne qui peut remplacer le gouvernement nationaliste. Lors de l'absence d'un meilleur choix, on doit se dévouer au régime actuel. »¹ Il a insisté sur le fait que la Chine avait besoin d'un gouvernement central et maintenait l'exigence minimale de l'unification pour la construction moderne. C'est pourquoi Tsiang s'est toujours obstiné à défendre le gouvernement de Nankin et a persuadé le peuple chinois à lui donner plus de temps et plus de tolérance. Sans doute, Tsiang a pu quitter le gouvernement, cependant, à cause des considérations ci-dessus, il a décidé d'essayer encore quelques mois. Il n'a certainement pas reconnu qu'il sacrifierait toute la vie au régime nationaliste. A ce moment-là, il s'est consolé du nouveau poste et a dit : « Ce n'est pas très mal, au moins, je peux connaître les travaux administratifs des provinces et des villes. »² Lorsqu'il a décidé, il s'est engagé dans la recherche de l'administration locale.

2.6 La pensée diplomatique avant l'éclat de la guerre

Tsiang est resté en liaison constante avec la diplomatie toute sa vie. À l'époque où il a étudié aux États-Unis, il a fait les expériences à la conférence de Paris et à la conférence de Washington. Après l'enseignement à Nankai et Tsinghua, il a commencé ses études sur l'histoire diplomatique. Pendant sa vie en politique, il a passé la plupart du temps à la scène diplomatique internationale. Dans le gouvernement nationaliste, Tsiang était renommé pour sa spécialité de la diplomatie. Comme le représentant privé de Tchang Kai-chek, il a secrètement visité l'Union soviétique, et une année après, il a occupé le poste d'ambassadeur de la Chine à l'Union soviétique et s'est consacré

¹ LIANG, Xihua. 1982. *Hu Shi micang shuxin xuan*, (Les lettre sélectionnées de Hu Shih). Édition Yuanjing, Taipei. p.117-118

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*.

à la coopération sino-soviétique contre le Japon. À l'issue de la guerre sino-japonaise, il a siégé au représentant permanent de la République de Chine auprès des Nations Unies, et puis à l'ambassadeur aux États-Unis des autorités du Taiwan. Avant l'éclat de la guerre complète, Tsiang s'est toujours concentré sur la relation sino-soviétique.

Dans la partie suivante, et au sujet de ses expériences diplomatiques, nous allons discuter sa principale pensée de « l'alliance sino-soviétique contre le Japon », et tenter de fournir une explication sur ses concepts diplomatiques généraux.

2.6.1 La visite de l'Union soviétique comme le représentant secret de Tchang Kai-chek

Au fur et à mesure que la relation sino-japonaise s'est détériorée après l'incident de Mandchourie, le gouvernement nationaliste a cherché la diplomatie multilatérale. Les États-Unis et l'Angleterre qui ont toujours supporté le gouvernement nationaliste ont subi la grande crise économique. Les États-Unis ont érigé l'isolationnisme en principe. L'Angleterre a adopté la politique d'apaisement envers le Japon à l'égard de son opération militaire au Nord-Est. Du côté de l'Union soviétique, elle a eu la même menace du Japon avec la Chine. Sur la base de l'ennemi commun, les deux pays ont rétabli la relation diplomatique qui a été rompue depuis 1929. Considérant la sécurité de la nation, l'Union soviétique a espéré que la Chine pouvait immobiliser les troupes japonaises dans le champ de bataille chinois. Cela a pu aider l'URSS à ne pas se laisser prendre entre deux feux. En décembre de 1932, l'Union soviétique et la République de Chine ont officiellement rétabli la relation diplomatique normale.¹

Cependant, il existe également beaucoup des malentendus historiques et actuels entre les deux pays, de sorte que le progrès de la relation sino-soviétique avançait lentement. Après le rétablissement, l'Union soviétique a demandé à la Chine de conclure un traité de non-agression. La Chine s'est inquiétée qu'un traité entre la Chine et l'Union soviétique stimulerait le Japon et aggraverait la tension et le conflit sino-japonais. En même temps, la Chine a aussi négocié avec le Japon afin de

¹ WU, Dongzhi. 1990. *Zhongguo waijiaoshi (zhonghua minguo shiqi)*, (*Histoire de la diplomatie chinoise (République de Chine)*). Édition Peuple de Henai. p.296

gagner du temps. Cependant, la politique de tergiversation et l'attitude d'attente du gouvernement nationaliste ont provoqué un doute de l'Union soviétique.¹ D'autre part, Tchang Kai-chek s'est également inquiété que l'amélioration de la relation sino-soviétique influencerait sa politique de l'élimination du Parti communiste chinois. Il n'était pas certain de l'attitude soviétique envers sa stratégie de l'élimination du Parti communiste et envers son histoire antisoviétique. Il n'était pas sûr non plus si la Chine pouvait obtenir l'aide militaire lors de l'éclat de la guerre complète sino-japonaise.

En l'été 1934, Tchang Kai-chek a reconnu que Tsiang Tingfu partirait à Moscow pour une observation académique. Il a invité Tsiang à prendre une discussion à Lushan et l'a chargé de visiter l'Union soviétique comme le représentant secret de Tchang. À l'égard des raisons de choisir Tsiang, d'abord, en 1933 et en 1934, Tchang a invité Tsiang à se rencontrer deux fois. Tchang avait pris conseil sur la politique intérieure et la diplomatie auprès de Tsiang. Tchang a aussi beaucoup apprécié la réputation académique et la pensée politique de Tsiang. Ensuite, comme un expert de l'histoire diplomatique, Tsiang avait une reconnaissance très claire sur la relation entre la Chine, le Japon et l'Union soviétique après l'incident de Mandchourie.

En 1932, Tsiang a publié un article dans *Critique indépendante* sur le rétablissement de la relation sino-soviétique. Selon lui, la Chine se trouvait entre les deux puissances : le Japon et l'Union soviétique. Il ne fallait pas offenser les deux côtés en même temps. Il a apprécié la détermination de restaurer la relation sino-soviétique. Dans cet article, il a réfléchi sur la possibilité de l'alliance entre eux. Il a pensé que l'occupation du Nord-Est par le Japon a constitué une menace croissante pour l'Union soviétique. Cela a indirectement envahi les droits et les territoires de l'Est du lac Baïkal. En raison de sa puissance économique et politique d'alors, l'Union soviétique était forcée d'abandonner la résistance contre le Japon, mais cette faiblesse n'était pas la volonté de l'URSS. Ainsi, il y avait une possibilité de conclure une alliance avec l'Union soviétique. Cependant, selon lui, l'alliance ne pourrait pas avoir lieu à court terme. Il a recommandé que le gouvernement de

¹ YANG, Tianshi. 2001. « Lugouqiao shibian qian Jiang Jieshi de dui ri moulu » (Stratégies de Tchang Kai-chek à l'égard du Japon avant l'incident de Lugouqiao), *Recherches sur l'histoire moderne*, vol 2. p.14

Nankin devrait regarder le rétablissement comme « une graine diplomatique » qui a besoin de faire des efforts de la cultiver.¹ Par conséquent, l'attitude de Tsiang envers la relation sino-soviétique et son jugement de la perspective entre les deux pays se sont accordés avec la stratégie diplomatique de Tchang Kai-chek d'allier l'Union soviétique et d'immobiliser le Japon. Tsiang pouvait comprendre l'intention de Tchang dans une certaine mesure. Il est naturel d'avoir été choisi comme le représentant de Tchang Kai-chek.

Le 26 août 1934, Tsiang est arrivé à Moscow. Le 16 octobre 1934, dans les efforts conjoints des deux côtés, le vice-ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique, Boris Spiridonovich Stomonyakov, a rencontré Tsiang Tingfu et a entrepris une conversation ouverte. Selon les ressources ouvertes², la conversation de Tsiang et Stomonyakov a concerné trois grands problèmes dans la relation sino-japonaise.

Premièrement, Tsiang a transmis la sincérité de Tchang Kai-chek sur la coopération avec l'Union soviétique et les opinions de Tchang sur la relation sino-soviétique. Tchang a espéré chercher l'approche de l'Union soviétique en cultivant la compréhension et la confiance mutuelles, au lieu de l'alliance en forme ou les autres déclarations ouvertes. Afin d'éliminer le doute de l'Union soviétique, Tchang a promis à l'Union soviétique, peu importe la circonstance, que la Chine n'affronterait jamais l'Union soviétique aux côtés du Japon. Par ailleurs, à une certaine condition, la Chine pourrait conjointement résister à l'invasion du Japon. Après avoir connu l'intention de Tchang, Stomonyakov a exprimé que l'Union soviétique avait la volonté de nouer un lien d'amitié sincère avec la Chine. L'Union soviétique possédait les mêmes frontières avec la Chine et compatissait à la lutte de la Chine contre les oppressions de l'impérialisme.

Deuxièmement, Tsiang a sondé l'attitude de l'Union soviétique envers les problèmes qui influenceraient la relation sino-soviétique. Tchang s'est soucié des différences du système

¹ TSIANG, Tingfu. 1932. « Le rétablissement de relations diplomatiques sino-russes »; TSIANG, Tingfu. 1933. « La perte de Rehe »

² DU, Hua. « Xuezhe Jiang Tingfu xianming fangsu ji » (La visite de Tisang Tingfu en Union soviétique), *Zhuanji Wenxue*, vol. 66 (3), Taipei.

économique et politique et son histoire antisoviétique. Stomonyakov a affirmé que la diplomatie de l'Union soviétique ne serait pas influencée par les différences des idéologies. Dans le contexte de l'intérêt national et l'intérêt du monde entier, l'Union soviétique cherchait la relation amicale avec les différents pays. L'Union soviétique n'avait pas d'intention de se perdre dans l'histoire et dans les sentiments privés. Pour établir la relation politique avec la Chine, surtout avec le gouvernement chinois dirigé par Tchang Kai-chek, l'Union soviétique a espéré développer et renforcer la relation avec la Chine sur la base des intérêts communs. Stomonyakov a aussi exprimé que l'Union soviétique était un pragmatiste, et elle souhaitait une Chine puissante, unifiée et dirigée certainement par Tchang Kai-chek.

Troisièmement, comme le représentant avait obtenu l'entière confiance par Tchang, Tsiang Tingfu a commenté la politique diplomatique de Nankin à Stomonyakov. Tsiang a expliqué que la politique diplomatique actuelle de la Chine ne pouvait pas refléter le sentiment national. Ces dernières années, les activistes sociales ont conseillé la politique de la coopération avec l'Union soviétique. Pour des diverses raisons, les recommandations n'ont pas été adoptées par le gouvernement nationaliste. Néanmoins, à condition qu'il soit possible, Tchang ferait des efforts de s'approcher de l'Union soviétique.¹

La conservation entre Stomonyakov et Tsiang a joué un rôle positif dans l'amélioration de la relation sino-soviétique. Elle a signifié que la période de l'exploration mutuelle s'est parfaitement passée. Après son retour en Chine de l'Union soviétique, il a recommandé à Tchang de promouvoir la mise en œuvre de la politique d'allier l'Union soviétique et d'immobiliser le Japon. Selon les mémoires de Weng Wenhao, au cours du mandat de Tsiang en tant que Chef du cabinet politique, il a préconisé d'allier l'Union soviétique afin d'éliminer le Parti communiste. L'Union soviétique était une nouvelle puissance très forte, à condition d'obtenir sa confiance et sa tolérance, le gouvernement nationaliste pourrait réaliser la politique anticommuniste sans inquiétude.² A l'issue

¹ Ibid

² Répertoire de ressources de culture et d'histoire chinoises, sections politique et militaire V. 1996. *Banian kangzhan* (Huit années de résistance). Édition Culture et histoire chinoises. p.447

de la conservation, Tsiang a aussi reconnu la stratégie diplomatique de l'Union soviétique. Celle-ci considérait ses propres intérêts nationaux comme la condition préalable et a appliqué la politique du maintien de la paix. Selon lui, à cause du besoin de la construction intérieure, elle n'aurait pas des conflits militaires avec le Japon.¹ La pensée ci-dessus constitue ses points de vue fondamentaux sur la perspective de la relation sino-soviétique. Pendant son mandat comme ambassadeur à l'Union soviétique, il a recommandé au gouvernement de Nankin d'améliorer la relation sino-soviétique et d'abandonner l'illusion de l'éclat de la guerre entre le Japon et l'Union soviétique. Cette conservation est aussi devenue le début de sa transformation d'un historien en activiste diplomatique.

Observer et étudier la situation réelle de l'Union soviétique ont été une autre mission importante lors de son voyage. La stratégie de Tchang Kai-chek résidait non seulement dans le soutien de la diplomatie soviétique, mais aussi dans l'assistance matérielle et militaire de l'URSS. Ainsi, la puissance nationale générale et les opinions publiques de l'Union soviétique étaient les informations nécessaires que Tsiang a voulu obtenir pendant son voyage. Également, il a eu l'intention de connaître une société socialiste réelle. Dans les trois mois suivants, il a fait un voyage dans les principales villes soviétiques comme Moscow et Leningrad et a visité les usines, les écoles, les instituts de recherche et les installations de divertissement. Par le biais de conversations avec le peuple local et de lectures des publications locales, il a obtenu beaucoup d'éléments sur l'Union soviétique. Il y est arrivé exactement à l'issue de son Premier plan quinquennal. Il a été consterné face aux grands résultats dans la construction nationale et l'amélioration de la vie du peuple. Il a aussi été invité au défilé sur la Place Rouge et a observé la puissance de la défense nationale. Il a insisté sur le fait que la Russie était une des plus grandes puissances du monde avant la révolution. Au travers des constructions pendant les 17 années récentes, l'Union soviétique est redevenue une puissance. Dans les guerres mondiales futures, elle ne serait pas plus faible que les troupes de la France de la fin de XVIII^e siècle. Il était irréal de considérer que l'Union soviétique était plus faible

¹ TSIANG, Tingfu. 1935. « E'de de yitong » (Les différences entre l'Union soviétique et l'Allemagne), « Ouyou suibi IX » (Récits de voyage en Europe IX), *Critique indépendante*, vol.139, publié le 24 février 1935 à Pékin.

que le Japon et que les renversements auraient lieu à l'intérieur de l'Union soviétique.¹ Il a aussi observé l'esprit d'effort du peuple soviétique et leur admiration devant les héros des constructions. Bien que le peuple ait encore rencontré les difficultés de la vie matérielle, il a fait preuve de plein d'espoir et de dynamisme.² Il a senti que le peuple soviétique a fortement voué un culte à Staline. La politique ethnique mise en œuvre par Staline a gagné la sympathie du peuple. D'ailleurs, la victoire du Premier plan quinquennal a apporté un grand bond en avant à l'entière société économique.³

2.6.2 Chercher une alliance sino-soviétique pendant son mandat d'ambassadeur

La visite de l'Union soviétique de Tsiang a accompli toutes les missions demandées par Tchang Kai-chek et l'a beaucoup impressionné. Dans une certaine mesure, elle a contribué à la coopération sino-soviétique dans la guerre suivante contre le Japon. À l'issue de son voyage, il a été ordonné par Tchang d'occuper le Chef du cabinet politique. Cependant, ce poste ne lui a pas donné des opportunités de réaliser ses ambitions. Au contraire, il s'est trouvé en difficulté à cause de son plan de la réforme. A ce moment-là, l'ambassadeur à l'Union soviétique de la Chine d'alors, Yen Hui-Ch'ing, a décidé de ne pas retourner à son poste. Tchang Kai-chek a nommé Tsiang Tingfu ambassadeur à l'Union soviétique en octobre de 1936 et lui a ordonné de favoriser davantage la coopération entre la Chine et l'URSS. Lorsqu'il est arrivé à son poste, la relation entre les deux pays s'est développée et les deux côtés ont eu l'intention de faire un traité de la coopération. Cependant, il existait toujours beaucoup de divergences qui ont provoqué l'échec de la négociation de Nankin en 1935. Au fur et à mesure que la relation sino-japonaise s'est aggravée, le gouvernement de Nankin avait hâte d'éliminer les doutes et les divergences de l'Union soviétique et de chercher une alliance effective avec elle.

¹ TSIANG, Tingfu. 1934. « Zai suilian zuihou de ganxiang » (Les derniers sentiments en Union soviétique), « Ouyou bilu VII » (Récits de voyage en Europe VII), *Critique indépendante*, vol.133, publié le 30 décembre 1934 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 1934. « Jingguo 'manzhouguo » (Voyager au travers du Mandchoukouo), « Ouyou bilu I » (Récits de voyage en Europe I), *Critique indépendante*, vol.123, publié le 21 octobre 1934 à Pékin.

³ TSIANG, Tingfu. 1934. « Su'e de yingxiong » (Héros de l'Union soviétique), « Ouyou bilu VI » (Récits de voyage en Europe VI), *Critique indépendante*, vol.132, publié le 23 décembre 1934 à Pékin.

Depuis la visite secrète de l'Union soviétique par Tsiang Tingfu, Tchang Kai-chek a commencé à chercher les fournitures militaires de l'Union soviétique. Il a aussi souhaité de conclure un traité militaire secret afin de pousser l'URSS à participer à la guerre contre le Japon. Un traité d'assistance mutuelle entre eux était le cœur de sa stratégie diplomatique envers l'Union soviétique.¹ Toutefois, contrairement à l'attitude de la Chine, l'Union soviétique a seulement accepté les accords commerciaux et un traité de non-agression entre les deux pays. À la première moitié de 1936, l'Union soviétique a appliqué la tactique dilatoire, parce que la Chine n'avait pas encore abandonné la négociation avec le Japon. L'Union soviétique s'est aussi inquiétée que les matériels soviétiques seraient utilisés par le Parti nationaliste dans l'élimination du Parti communiste chinoise.

Lorsque Tsiang a pris les fonctions de l'ambassadeur, il a adopté l'attitude passive envers l'alliance sino-soviétique. Au cours de son voyage à l'Union soviétique, il a trouvé que l'URSS pourrait obtenir le plus grand intérêt dans le maintien de la paix. Ensuite, les territoires soviétiques en Europe étaient plus importants que ceux à l'Asie. Face aux doubles menaces de l'Allemagne en occident et du Japon en orient, sa priorité, c'était certainement l'Europe. La proportion de garnisons de l'URSS dans les deux fronts est révélatrice. La quantité des troupes sur le front occidental était trois fois plus grande que celle du front oriental. Selon Tsiang, l'URSS ne sacrifierait jamais son propre intérêt pour aider la Chine. Basé sur les reconnaissances ci-dessus, il a proposé un nouveau plan dans le rapport secret à Tchang Kai-chek : fonder une alliance antijaponaise. Il a pensé qu'une alliance fondée par plusieurs pays incluant l'Union soviétique aurait plus de possibilités qu'une alliance sino-soviétique.²

Toutefois, les autorités de Nankin, principalement, Tchang Kai-chek, n'étaient pas de l'avis de Tsiang. Au fur et à mesure que la pression venant du Japon est devenue de plus en plus grande, le gouvernement chinois a demandé de changer le lieu de la négociation et de mener une nouvelle discussion à Moscow afin d'accélérer le processus du traité. Cependant, l'Union soviétique a refusé

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*.

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*. Chapitre XV

la proposition de la Chine et a continué à négocier à Nankin. L'hésitation soviétique était très évidente: une alliance témoigne la responsabilité de la participation dans la guerre. Litvinov, commissaire du peuple aux Affaires étrangères de l'Union soviétique d'alors, a directement exprimé à Tsiang: une fois que la guerre éclate entre la Chine et le Japon, l'Union soviétique ne promet pas d'envoyer les troupes en Chine, car le front occidental était toujours en priorité. Sa promesse d'aider la Chine provoquerait les doutes des pays occidentaux, et l'Union soviétique serait ainsi en difficulté. Du côté chinois, la situation extrême-orientale a besoin de sympathie des États-Unis et de l'Europe. Si l'URSS a exprimé son soutien à la guerre sino-japonaise, les États-Unis et l'Europe diminueraient son support pour la Chine. L'Union soviétique a fait une promesse qu'elle pourrait offrir un prêt à la Chine pour l'achat d'armements soviétiques sur la base d'un traité de non-agression. À la fin de 1936, Tsiang a rendu compte à Tchang Kai-chek qu'un traité d'assistance mutuelle a été impossible. Il a aussi conseillé pour une nouvelle fois d'impulser une alliance multinationale.¹ Les propositions de Tsiang n'ont pas été acceptées par Tchang. En effet, ce dernier a insisté sur le fait que l'Union soviétique préparerait faire la guerre envers le Japon. Pire encore, Tsiang a été considéré de méprendre l'intention de l'Union soviétique.

Au début de 1937, Tsiang s'est engagé dans la fondation de l'alliance antijaponaise. Dans la négociation sino-soviétique, Tsiang a proposé ce plan à l'ambassadeur de l'URSS à la Chine qui a assumé la responsabilité de la négociation du traité. Selon Tsiang, le problème de l'Extrême-Orient était non seulement des défis sino-japonais et soviéto-japonais, mais aussi un problème du monde. Les pays occidentaux ont tous leurs propres intérêts à l'Extrême-Orient. Il faut imputer l'invasion du Nord-Est sans aucune retenue à l'absence d'une alliance entre les pays antijaponais. Il a ainsi conseillé à l'ambassadeur de l'URSS que la Chine et l'Union soviétique doivent coopérer à fonder une alliance antijaponaise. Dans cette alliance, un traité sino-soviétique devrait être le noyau.²

Dans la négociation de mars 1937, le gouvernement de l'URSS a aussi proposé un plan similaire

¹ Ibid

² « Jiang Tingfu yu baogemoluofu dashi tanhua jilu » (Compte rendu de l'entretien entre Tsiang Tingfu et l'ambassadeur de l'Union soviétique en Chine) (le 9 novembre 1936), *Archives de la République de Chine*. vol. 4, 1989, p.28

qu'il faut contracter un « traité du Pacifique » déclenché par les États-Unis et incluant l'URSS, les États-Unis, le Japon et la Chine. Cependant, l'Union soviétique n'était pas d'accord avec le noyau fondé par un traité sino-soviétique. Même si les propositions des deux pays ont été similaires, il y avait une grande divergence entre eux. Celle de la Chine a préconisé une coopération militaire et politique sino-soviétique comme le cœur du traité multinational. Celle de l'URSS résidait dans un traité seulement déclenché par la Chine et incluant le Japon. La proposition soviétique a reflété sa pensée de sécurité collective qui a toujours été soulignée par l'URSS.¹ Au fur et à mesure de l'éclat de la guerre complète sino-japonaise en juillet 1937, la Chine et l'Union soviétique ont accéléré le processus de négociation. L'Union soviétique a fait une promesse d'un prêt militaire, mais elle n'a pas encore été favorable au traité d'assistance mutuelle. N'ayant plus d'autre choix, le gouvernement de Nankin a accepté le traité de non-agression sino-soviétique en septembre 1937.

2.6.3 La pensée diplomatique générale de Tsiang

Avant l'éclat de la guerre complète sino-japonaise, les expériences diplomatiques de Tsiang ont principalement consisté en l'Union soviétique comme l'ambassadeur de la Chine. Au cours de son mandat, bien qu'il ait fait beaucoup d'effort pour l'alliance sino-soviétique, il avait perdu la confiance de Tchang Kai-chek et même celle de l'Union soviétique. Il n'a pas obtenu les grandes victoires comme il aurait fait subséquemment à l'Union des Nations. Durant cette période, il a été plutôt un théoricien qu'un diplomate. Il a publié une série d'articles qui ont discuté la diplomatie de la Chine dans les journaux. A l'instar de sa pensée politique, sa pensée diplomatique démontre le pragmatisme et la suprématie des intérêts nationaux. Dans ses opinions politiques, la diplomatie a toujours occupé un statut très haut. Selon lui, pour survivre dans le monde moderne, aucun pays ne peut ignorer la relation internationale, peu importe les petits pays faibles ou les grandes puissances.²

Premièrement, il a préconisé l'indépendance diplomatique, plus précisément, les luttes des partis

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.295

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Comment employer la Société des Nations et la communauté internationale dans la guerre sino-japonaise »

politiques et des régimes différents ne pourraient pas intervenir dans la diplomatie. Sa pensée de la diplomatie non partisane a visé les abus politiques de la République de Chine. À partir de la fondation de la République de Chine, il y avait toujours quelques partis puissants dans le gouvernement. Les luttes et les conflits entre eux ont de temps en temps eu lieu. Pour réussir les compétitions partisans, les groupes d'intérêt ont tous l'intention d'intervenir dans la diplomatie et de gagner les supports des pays puissants. Ainsi, la diplomatie est devenue l'instrument des luttes intérieures qui ont affecté le bon fonctionnement de la diplomatie. Les politiques diplomatiques ne pouvaient pas également être élaborées purement sur la base des intérêts nationaux. Par conséquent, cela a non seulement produit les mauvaises actions diplomatiques, mais aussi influencé l'image internationale de la Chine.¹ D'après Tsiang, les intérêts nationaux sont supérieurs à ceux des partis politiques. Toutes les compétitions des groupes d'intérêt devaient être limitées à l'intérieur de la Chine. Pour l'extérieur, tous les groupes et les partis devaient rester unis et solidaires. Il ne fallait pas considérer la diplomatie comme l'instrument des luttes partisans.

Au travers des recherches sur l'histoire diplomatique moderne de la Chine, Tsiang a approfondi les connaissances sur la pensée ci-dessus. À partir de la fondation de la république, les puissances extérieures sont devenues une partie intégrante dans la politique chinoise. À l'époque des guerres civiles, toutes les luttes partisans ont eu besoin des aides extérieures. Généralement, le parti au pouvoir ne demandait pas énormément d'aides extérieures. Au contraire, le parti d'opposition avait besoin plus de supports étrangers. Ainsi, par rapport au parti au pouvoir, il voudrait payer plus du prix et compromettre plus d'intérêts nationaux pour ces aides.² Il a cité la lutte entre Sun Yat-sen et Yuan Shikai en exemple. Ces derniers ont proposé de sacrifier les intérêts nationaux en échange de support du gouvernement japonais. Particulièrement, Sun Yat-sen, qui était le parti d'opposition d'alors et était considéré comme le père de la république, a fait une promesse d'ouvrir le marché chinois au Japon et de laisser le Japon accaparer tous les profits commerciaux de la Chine. Sun a aussi fait une promesse que, une fois que la Chine regagne l'autonomie douanière, le gouvernement

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Un prêt de 50 millions de dollars américains ».

² TSIANG, Tingfu. 1939. « Bainian waijiao » (Un siècle de diplomatie), *Nouvelle économie*, vol.1(4), publié en janvier 1939 à Chongqing. p.98

de Sun pourrait établir une union douanière avec le Japon. Les produits japonais pouvaient entrer le marché chinois sans taxe. Selon Tsiang, sans doute, Sun et Yuan sont patriotes, cependant, une fois qu'ils sont tombés dans la lutte du régime, ils sont d'accord que la fin justifie les moyens.¹

Deuxièmement, Tsiang a toujours souligné l'importance de la relation entre la diplomatie et la politique intérieure. Selon lui, pour le résultat de la diplomatie, les technologies des diplomates sont importantes, mais ce qui est plus important était la puissance nationale. La politique intérieure s'occupait toujours de déterminer le résultat des actions diplomatiques. Elle aussi est devenue le point de départ de l'établissement des politiques étrangères d'un pays. Dans l'histoire des conflits soviéto-japonais dans les territoires de la Chine, depuis la première guerre soviéto-japonaise en 1904, le Nord-Est de la Chine est devenu le champ de bataille du Japon et de la Russie. À partir de la fondation de Mandchoukouo, le Japon avait lancé la campagne diplomatique hostile contre l'Union soviétique. En moment d'alors, l'Union soviétique a été en train de mettre en pratique son premier plan quinquennal et n'a pas eu assez de force militaire. Ainsi, elle a choisi une récession de la diplomatie, et a même vendu le contrôle du chemin de fer de l'Est chinois au Japon afin de parvenir à un compromis avec le Japon. Selon Tsiang, les actions des deux pays ont témoigné la comparaison de leur puissance. La diplomatie de n'importe quel pays ne pouvait pas dépasser le degré de ses armements.²

Troisièmement, au début de la République, la masse a commencé à participer à la diplomatie. Le peuple a employé les opinions publiques et les manifestations pour influencer directement les affaires étrangères. « La diplomatie du peuple » était une caractéristique de la politique moderne qui a été produite en raison du réveil du nationalisme moderne et de l'opposition du peuple à la diplomatie secrète. Dans l'histoire moderne chinoise, la proposition d'éliminer les privilèges des puissances en Chine dans la conférence de Paris, l'abolition des traités inégaux, et le compromis avec le Japon après l'incident Mandchourie, et les négociations envers les étrangers pendant la

¹ TSIANG, Tingfu. 1933. « Minguo chunian zhi zhongri guanxi » (La relation sino-japonaise au début de la République de Chine), *Journal de Ta Kung*, publié le 18 septembre 1933 à Tianjin.

² TSIANG, Tingfu. 1933. « Su'e chushou zhonggonglu » (La vente du chemin de fer de l'Est chinois par l'Union soviétique), *Critique indépendante*, vol.58, publié le 9 juillet 1933 à Pékin.

République ont été entreprises par le peuple chinois. Tsiang a admis que la diplomatie du peuple pouvait effectivement éviter la manipulation de la politique et de la diplomatie par une personne et un parti. Elle a aussi bénéficié à l'ouverture et la démocratie des politiques diplomatiques. Cependant, la diplomatie intervenue par le peuple provoquait les actions et les préconisations émotives et irrationnelles. Elle a exercé trop de pression sur le gouvernement et a produit plus de difficultés à la diplomatie.¹ Au début de son mandat du Chef du cabinet politique, Tsiang Tingfu et Weng Wenhao ont rencontré un mouvement revendicatif étudiant. Les étudiants ont préconisé de faire la guerre avec le Japon et ont été opposés à la stratégie de l'État tampon du nord de la Chine proposée par le Japon. Ils se sont rassemblés à la Cour Suprême où ils ont sollicité un entretien avec Tchang Kai-chek. Tsiang et Weng ont été obligés de faire beaucoup d'efforts pour contrôler la situation.²

Selon Tsiang, les paroles et les actions irrationnelles et émotives du peuple ont été produites par des opinions publiques imparfaites. La participation du peuple à la diplomatie devait être fondée sur les connaissances diplomatiques suffisantes et les compréhensions de la situation internationale. Sinon, les opinions publiques puissantes sans connaissances devraient être une puissance violente qui pouvait léser les intérêts nationaux. En outre, elles sont faciles à être exploitées par les puissances antigouvernementales. Tsiang a rappelé que la détermination du gouvernement de faire un compromis avec le Japon ne démontrait pas qu'il n'était pas patriote. Également, les opposants qui prennent les paroles radicales ne reflètent pas leur fibre patriotique.³ Dans une république fragile et faible, l'intervention du peuple à la diplomatie a déjà lésé les intérêts nationaux. L'échec de la construction d'une zone neutre à Jinzhou et l'échec d'un traité militaire sino-japonais après la bataille de Rehe ont été les conséquences de l'inquiétude du gouvernement sur l'opposition des opinions de masses. Tsiang a démontré quelques mauvais phénomènes de la diplomatie du peuple. D'abord, lorsqu'il n'y avait pas de crises, le peuple n'a pas fait attention à la diplomatie. Une fois

¹ ZHANG, Yulong. 2008. *La recherche sur la pensée sociale et politique de Tsiang Tingfu*. p.310-311

² TSIANG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Les mémoires de Tsiang Tingfu*, chapitre 15

³ TSIANG, Tingfu. 1939. « Un siècle de diplomatie ». p.89

que la crise a eu lieu, les opinions de masses étaient toujours violentes et radicales. Face à la crise extérieure, le gouvernement devait aussi faire beaucoup d'effort pour apaiser les gens émotifs à l'intérieur. Ensuite, le peuple chinois n'a jamais étudié la diplomatie dans la vie quotidienne. Il manquait par conséquent de connaissances diplomatiques. Enfin, les connaissances du peuple chinois étaient unilatérales et déchirées et qui n'avaient pas suffi à observer l'entière situation internationale.¹

Quatrièmement, au fur et à mesure que la relation sino-japonaise s'est aggravée, Tsiang a préconisé la diplomatie multilatérale. Il a critiqué que Wang Jingwei, le ministre des Affaires étrangères d'alors, ait seulement développé la relation sino-japonaise et a totalement abandonné la voie diplomatique avec les États-Unis et l'Europe. Pour la relation sino-soviétique, Tsiang s'est opposé à la rupture diplomatique avec l'Union soviétique. À l'égard de Tsiang, l'Union soviétique est un pays pragmatiste qui n'a pas été influencé par les idéologies. Au contraire, elle a considéré ses intérêts nationaux comme la condition préalable des politiques étrangères. Selon Tsiang, la relation internationale n'avait rien à voir avec la relation privée. Tous les États du monde sont égoïstes et font une alliance en raison des mêmes intérêts. Ils déclenchent un conflit à cause des intérêts contradictoires.² Avant le rétablissement de la relation sino-soviétique, la Chine a fait face à deux ennemis à l'Extrême-Orient : l'un était l'Union soviétique qui a supporté le régime du Parti communiste chinois. L'autre était le Japon qui misait sur la politique continentale et menaçait la Chine. Pour la diplomatie d'un pays, il faut avoir un seul ennemi en une certaine période. Il est meilleur que le seul est aussi l'ennemi public du monde. Ainsi, Tsiang a fortement apprécié le rétablissement de la relation sino-soviétique. Il a rappelé au gouvernement de Nankin que le rétablissement ne signifiait pas que la Chine appliquerait le système communiste. La conciliation sino-soviétique a été basée sur les intérêts communs entre deux pays.³

Par le biais de son voyage de l'Union soviétique en 1935, Tsiang a approfondi cette pensée. Il a cru

¹ TSIANG, Tingfu : « Waijiao yu yulun » (Diplomatie et opinions publiques), *Critique indépendante*, vol 70, le 1er octobre 1933 à Pékin.

² TSIANG, Tingfu. 2013. *Histoire moderne de Chine*, Chapitre IV

³ TSIANG, Tingfu. 1932. « Le rétablissement de relations diplomatiques sino-russes ».

que le monde d'alors était divisé par les alliances entre les pays, au lieu des groupes idéologiques. Il a souhaité que la Chine devrait suivre l'exemple de l'Union soviétique dans l'analyse des relations internationales. Lorsque Hitler était au pouvoir, le gouvernement soviétique a délibérément ignoré l'histoire anticommuniste de Hitler, car il était normal de prendre les paroles radicales comme un parti d'opposition. À condition que Hitler ne se soit pas opposé à la Russie et au communisme, l'Union soviétique a voulu approcher l'Allemagne. À propos de la politique intérieure anticommuniste de l'Allemagne, l'Union soviétique était indifférente. Cependant, une fois que Hitler ait proposé que ses politiques résidaient dans l'opposition à l'Union soviétique, l'URSS a déterminément mis en œuvre les politiques antiallemandes. Dans les relations internationales d'alors, aucun pays n'avait fait attention aux différences idéologiques. Ce sont les intérêts différents qui influenceraient profondément la situation internationale.¹

¹ TSIANG, Tingfu. 1935. « Sanzhong zhuyi de shijie jingzheng » (Compétition internationale basée sur trois idéologies), *Hebdomadaire de Guowen*, vol 12(38), publié à Tianjin.

Chapitre 4 : Conclusion

A travers l'analyse des pratiques et des opinions de Tsiang avant l'éclat de la guerre sino-japonaise, nous pouvons affirmer que les principales thématiques de sa pensée politique et sociale sont la sauvegarde de la nation et la modernisation chinoise. Grâce à son esprit rationnel, Tsiang était un observateur fin de l'évolution de la société, et continuait à adapter ses réflexions en fonction de cette évolution. En même temps, le libéralisme et le nationalisme se mêlaient toujours au fond de son cœur. Représentée par l'incident de Mandchourie, l'invasion du Japon a signifié que le conflit sino-japonais est devenu la principale contradiction sociale en Chine. À l'égard de la pensée de Tsiang, l'année 1931 avait marqué un tournant, ce qui a permis de scinder la période cible de notre recherche en deux périodes.

De retour en Chine en 1923 et jusqu'en 1931, influencé par le libéralisme et le progressisme des États-Unis, Tsiang était généralement un libéral. Il a eu l'intention de changer la vie pauvre et sous-développée des Chinoises et de mettre une fin aux désordres politiques provoqués par les seigneurs de la guerre. Cependant, au fur et à mesure de sa compréhension de plus en plus profonde de la réalité chinoise, le côté conservateur de sa pensée est apparu, à travers par exemple, la proposition de l'unification militaire. Durant cette période, la modernisation était le noyau de sa pensée. Pour réaliser la prospérité et la démocratie de la nation, la Chine a eu besoin d'un régime unifié qui pourrait être le dirigeant dans la construction. Après 1931, pendant la période entière de *Critique indépendante*, sous la calamité nationale, la nécessité du nationalisme a dépassé celle de la modernisation et est devenue le centre des problèmes chinois. D'après Tsiang, la construction moderne était encore importante, cependant, elle avait naturellement occupé une position subordonnée à la demande générale de la sauvegarde de la nation. Par conséquent, le contenu de la modernisation s'est réduit à la science et la mécanique. Plus précisément, le compromis avec le Japon et la dictature d'un nouveau type se trouvaient être les instruments les plus efficaces pour sauver le pays sous la menace de l'invasion. Lorsqu'on fait ressortir les axes différents de Tsiang avant et après l'année 1931, il devient clair que Tsiang ait transformé sa pensée libérale en pensée

conservatrice.

A travers la fondation de *Critique indépendante*, Tsiang Tingfu est devenu un des dirigeants de l'opinion publique d'alors. Cependant, il n'était pas satisfait de son influence sur les opinions publiques. Comme un intellectuel de la génération du 4-Mai, Tsiang, ayant l'intention générale d'influencer la stratégie nationale, avait décidé d'entrer en politique en 1935. Pendant les années 1930-1940, il existait une vague de l'« expert en politique », au cours de laquelle les intellectuels libéraux de retour de l'Occident avaient abandonné leur carrière en éducation pour participer directement au gouvernement nationaliste de Nankin. En tant qu'intellectuel qui avait la plus longue expérience à l'étranger et aussi sur la scène politique, Tsiang est l'exemple le plus typique parmi les intellectuels en politique, parce qu'il avait participé au gouvernement sous la double influence de la tradition chinoise et de la culture occidentale.

Tsiang est considéré comme un des intellectuels chinois les plus occidentalisés. Il s'est beaucoup inspiré de l'instrumentalisme et du pragmatisme de John Dewey. En comparaison avec Hu Shih, l'étudiant de Dewey, Tsiang a hérité plus de sa pensée. D'après lui, pour faire de la politique démocratique, l'individu doit faire attention et participer aux affaires communes et au bien-être social. On peut facilement trouver l'élitisme politique dans son éducation tant traditionnelle chinoise qu'occidentale. À l'école de Mingde, il a appris que la province du Hunan est la « Prusse » en Chine. À l'Université d'Oberlin, on lui a annoncé que les étudiants doivent assumer la responsabilité sociale et se cultiver la haute moralité et le leadership comme les futurs dirigeants politiques. Les intellectuels libéraux de la génération du 4-Mai sont profondément influencés par l'esprit de *Shidafu* traditionnel chinois. Bien que l'examen impérial ait été aboli, l'élitisme confucéen qui se lie au système de l'examen impérial n'a jamais été éliminé. Au contraire, stimulée par la crise nationale à l'extérieur et la crise de légitimité du régime à l'intérieur, la conscience de *Shidafu* a revivifié et, dans une certaine mesure, a apaisé l'intensité des intellectuels chinois entre la vie individuelle et la crise nationale. Tsiang Tingfu considérait la pensée de « Jingshi » comme sa philosophe de la vie et Zeng Guofan, un homme sage d'origine du Hunan, comme son exemple

idéal. Il n'était pas satisfait de rester sur le campus. Il avait décidé d'entrer en politique et d'assumer la mission naturelle des intellectuels.

Tsiang a officiellement participé au gouvernement nationaliste de Nankin en 1935. À compter de cette époque, il a servi le gouvernement nationaliste pendant 30 ans jusqu'à sa retraite. Cependant, toute sa vie, il ne s'est pas joint au Parti nationaliste chinois. Il a reconnu de façon claire les abus inextricables du gouvernement nationaliste avant sa participation. Il a aussi rencontré beaucoup de difficultés pendant sa carrière comme un officiel. Pourtant, il s'est toujours consacré aux causes du gouvernement nationaliste. Tsiang a toujours critiqué que le parti et la pensée de Tchang Kai-chek appartienne à ceux du moyen-âge. En même temps, il était un grand fidèle au dirigeant qui était choisi par lui-même. La relation entre Tsiang Tingfu et le gouvernement nationaliste s'avère un sujet intéressant et reflète également la mentalité générale de nombreux intellectuels en politique pendant la République de la Chine. Pourquoi Tsiang a-t-il décidé de participer au gouvernement nationaliste? En examinant sa pensée en profondeur, nous aboutissons au fait que c'est la combinaison de l'élitisme politique et le pragmatisme rationnel qui a provoqué cette décision inévitable.

Après l'observation de la réalité chinoise durant quelques années, Tsiang a analysé les problèmes politiques chinois sur la position du pragmatisme. D'après lui, la politique chinoise qui était fondée sur la base de la société féodale, s'est encore trouvée en état de dictature. Son idéal politique a résidé dans le fait que la Chine fonderait un gouvernement puissant et autoritaire par l'unification militaire. Il a espéré que ce gouvernement terminerait l'état d'alors de profonde division, et puis réaliserait la réforme politique et économique. Dans ce cas, la Chine pourrait évoluer naturellement au sens de plus en plus démocratique. En Chine d'alors, bien que le gouvernement nationaliste fondé par la force se trouvait faible du côté tant démocratique que despotique, il était encore le seul régime qui avait unifié la Chine en forme et a la possibilité de diriger la modernisation chinoise. En particulier, l'incident de Mandchourie a davantage stimulé l'identité et l'acceptation de Tsiang envers le gouvernement nationaliste. Selon lui, rien n'était plus important que le dégagement de la

nation menacée par le Japon. Tsiang considérait le gouvernement de Nankin comme un instrument existant qui pourrait aider la Chine à effectuer la renaissance de la nation. En effet, grâce à son pragmatisme et son positivisme, Tsiang était rarement limité par les idéologies différentes. Il a hautement apprécié l'esprit du peuple russe et la construction de l'Union soviétique. Cependant, il pensait toujours que le communisme et la révolution violente ne profiteraient pas à la construction planifiée en Chine. Ce qui l'a poussé à prendre sa distance avec le Parti communiste chinois.

L'élitisme politique existait généralement au fond de la pensée des intellectuels du 4-Mai. Selon ces derniers, la réforme politique et économique était la responsabilité naturelle et la préférence sociale des intellectuels. Au contraire, le peuple a toujours joué un rôle conservateur qui a empêché le progrès de la nation. Tsiang Tingfu ne faisait pas exception. Comme l'analyse de Yin Haiguang¹ sur les intellectuels en politique, il y avait deux genres de l'élite dans l'histoire chinoise : la « figure d'action » et la « figure de concept ». Les figures d'action, comme Tchang Kai-chek, ont joué le rôle d'un dictateur. Ils ont construit l'autorité et l'ont employée pour réaliser l'unification du pays. Les figures de concept, représentées par Tsiang Tingfu, Ting Wen-chiang et Hu Shih, ont joué le rôle des technocraties et assumé la responsabilité d'« éduquer le chef ». Ils ont utilisé leurs connaissances professionnelles pour établir les politiques et reconstruire la politique idéale. Avant son entrée au gouvernement nationaliste, Tsiang a rencontré Tchang Kai-chek trois fois et a discuté la condition chinoise et ses préconisations politiques avec lui. Tchang Kai-chek a donné une impression très bonne et profonde à Tsiang Tingfu. Tsiang pensait que Tchang avait les aptitudes nécessaires et la capacité de diriger la Chine. Il est difficile d'analyser la relation de Tsiang et le Généralissime Tchang à l'aide des sources existantes. À l'égard de Tchang Kai-chek, le choix de la vie et les comportements de Tsiang ont montré qu'il est fidèle et qu'il mérite confiance. Cependant, pour Tsiang Tingfu, Tchang était probablement une figure d'action dont il devait dépendre afin de réaliser son idéal politique en tant qu'une figure de concept.

¹ YIN, Haiguang, 2002, *Zhongguo wenhua de zhanwang (Perspective de la culture de la Chine)*, Joint Publishing à Shanghai. Décembre 2002.

Les expériences politiques de Tsiang reflétaient également la relation entre les élites intellectuelles et la politique pendant la République de la Chine. Parmi les intellectuels en politique du gouvernement nationaliste, la plupart d'entre eux sont entrés en politique avec l'idéal de la transformation sociale et l'ambition de la réforme politique. Cependant, lorsqu'ils ont participé au gouvernement, ils ont trouvé qu'il est tellement difficile de mettre en œuvre leurs plans de la réforme et de la construction. Bien que le groupe des bureaucrates du gouvernement nationaliste ait été constitué par les intellectuels acceptant la nouvelle éducation, la qualité entière du régime était traditionnelle. Les intellectuels en politique sont devenus les composantes de cette structure traditionnelle et ont mis en pratique les fonctions indiquées. Ainsi, sur la scène de la politique, les intellectuels ont obtenu le statut social et la richesse. En même temps, ils ont perdu leur liberté de la personne et l'indépendance de la personnalité. Dans la théorie de Yin Haiguang, deux figures de concept peuvent être identifiées. Celles qui peuvent abandonner leur idéal ou estiment avoir atteint leur but sont naturellement devenues les assistants du chef. Au contraire, celles persévérant dans l'idéal et gardant le caractère de la naïveté finissent par croire qu'elles sont trahies par le régime.

En passant en revue toute la vie de Tsiang, nous trouvons en lui toutes les mentalités générales mentionnées ci-dessus. Pour Tsiang Tingfu, il faisait attention à la politique et la considérait comme une carrière aussi noble que l'enseignement. Selon Xu Jilin, Tsiang est un politicien réel qui vit pour la politique, au lieu de vivre de la politique. Au fond du cœur, il a considéré la politique comme sa vie et a ainsi obtenu le sens de la vie. Sa participation à la politique signifiait qu'il pouvait assumer la responsabilité d'un intellectuel et réaliser son idéal de la sauvegarde de la nation. Personne ne connaît la raison pour laquelle il avait écrit un testament en 1938¹. Dans le testament, il a exprimé qu'il s'est comporté en bureaucrate dans le but d'appliquer ses préconisations. Il affirmait qu'en 1938, c'était un grand dommage qu'il n'ait pas pu empêcher l'éclat de la guerre sino-japonaise. Il déclarait que préalablement à l'incident de Mandchourie, il reconnaissait que la Chine a dû éviter le conflit avec le Japon au Nord-Est, mais il n'a pas fait tous ses efforts pour

¹ CHEN, Hongmin, 2014. « Fengyun lili : Hafu daxue diancang 'Tsiang Tingfu ziliao' de shixue jiazhi » (Valeur historique de 'Sources de Tsiang Tingfu' collectées à l'Université de Harvard), *Zhongguo lishi pinglun* (Critique historique chinoise), vol.5, octobre 2014.

convaincre le peuple chinois de garder le calme. Après sa participation au gouvernement, il a reconnu qu'il faut faire de la paix avec le Japon, réformer la politique intérieure et rétablir un nouveau pays, mais il n'a pas pris ces responsabilités. D'après les réflexions ci-dessus, nous concluons que Tsiang possédait tous les trois caractères d'un politicien réel proposés par Max Weber¹. D'abord, il a montré une préoccupation sur sa valeur ciblée et s'y est consacré. Ensuite, un sens de la mission s'est fait dans la préoccupation. Il avait les connaissances et la responsabilité pour réaliser le sens de la mission. Enfin, il avait aussi rempli les conditions exigées comme le jugement calme et l'observation rationnelle.

Tsiang, en comparaison avec les intellectuels qui ont accepté l'état comme les assistants du chef, a toujours gardé la qualité inhérente d'un intellectuel et l'indépendance de la personnalité. Il s'est également différencié des intellectuels déçus qui ont quitté la politique après la rencontre des difficultés. Il a ressenti un gros écart entre l'idéal et la politique réelle, mais a choisi de rester en politique jusqu'à sa retraite. Il a écrit dans le testament qu'il était toujours calme envers les affaires nationales. Il n'avait jamais obtenu des avantages personnels sous les apparences de sauver la nation. À cet égard, il avait la conscience tranquille. Pourtant, une fois qu'il est entré en politique, il avait naturellement perdu la liberté de critiquer la politique. C'est un intellectuel en politique et probablement un homme politique idéal dans la démocratie, au lieu d'un politicien dans le gouvernement dans lequel la relation, la manœuvre et la réputation se sont trouvées plus importantes que la politique elle-même. Par ailleurs, à cause de son caractère honnête et franc et de son arrogance venante des connaissances, il existait un grand écart entre la politique réelle et son idéal politique.

Pendant son mandat de Chef du cabinet politique, son plan de la réforme administrative était critiqué par tous les ministres et également opposé par Tchang Kai-chek. Même son ami intime et le secrétaire général d'alors, Weng Wenhao, a décrit Tsiang comme « un taureau dans une boutique de porcelaines ». Après l'échec du Parti nationaliste en Chine continentale, Tsiang a été proscrit de

¹ XU, Jilin. 2007. « Ciqidian zhong de mengniu » (Taureau dans une boutique de porcelaines), *Dashidai zhong de zhishifenzi (Les intellectuels à la grande époque)*, Édition Zhonghua, Beijing.

sa patrie et du Taiwan pendant longtemps. Lilley¹ a lu le journal de Tsiang et les sources de ses dernières années aux États-Unis. Selon lui, en acceptant le poste à l'ONU, Tsiang pensait que cela était un travail temporaire. A ce moment-là, il avait l'ambition de se dévouer pour la modernisation économique. Sous la répression des conservateurs du Parti nationaliste, il n'avait plus la chance de contribuer à la modernisation chinoise. Dans son journal, Lilley a senti le regret profond de Tsiang. Tsiang a été dans le grand espoir que sa génération des intellectuels chinois, incluant lui-même, pourrait sauver la nation et la rendre modernisée et puissante. Il avait exprimé le désappointement et le regret dans les lettres entre Hu Shih et lui à plusieurs reprises.

Selon la recherche de Lilley sur les dernières années de Tsiang, il a commencé son mandat à l'ONU avec la mélancolie. Pendant la guerre de Corée, il pensait que la guerre pourrait sauver le régime nationaliste de l'échec. Cependant, lorsqu'il s'est rendu compte de l'attitude négative des États-Unis envers la contre-attaque de Taiwan vers la Chine continentale, il a abandonné son opinion et a convaincu le gouvernement du Taiwan de se concentrer sur la réforme du Parti et la modernisation économique. Le gouvernement nationaliste n'a prêté aucune attention aux propositions de Tsiang. Tchang Kai-chek et son gouvernement ont toujours considéré Tsiang Tingfu comme « un étranger intime et influent ». Tsiang s'est aussi défini comme un « *outsider in the inside* »². Il s'est trouvé une personne venant de l'extérieur tant aux États-Unis qu'en Chine. C'est l'intention de la sauvegarde de la nation natale qui l'encourageait à chercher l'accès à l'intérieur. Cependant, lorsqu'il a participé à l'intérieur, il s'est rendu compte qu'il vivait en marge du régime nationaliste tout le temps.

Pendant sa carrière politique durant trente ans, Tsiang a occupé de nombreux postes dans l'administration centrale et locale, l'économie intérieure et la diplomatie. À chaque poste, il n'était pas aussi excellent que ses propres attentes. Ses résultats ne sont pas induits par son absence de capacité. Au contraire, Tsiang était une personne de talent et très concentrée. Il s'est intéressé à

¹ LILLEY, Charles R. 1999. « Tsiang T'ingfu: Outsider in the Inside ». *Archives and History*, 1999, vol 3.

² T. F. Tsiang, "Notes on the American Student: By an Outsider in the Inside," *The Liberland Literary Magazine* 8 (Febuarty 1916).

toutes les disciplines. Par ailleurs, il a pu se concentrer sur les travaux indiqués et avait la capacité de les maîtriser rapidement. Face aux travaux du gouvernement, il n'a jamais estimé quelles missions avaient plus de valeur que les autres. Son talent l'a aidé à transformer tous les travaux obligatoires en une mission intéressante et de valeur estimable. Son pragmatisme l'a rendu satisfait des affaires concrètes du gouvernement. Il a aussi cru que la Chine pourrait être puissante et prospère à condition que chacun remplisse son propre devoir. Dans cette mesure, les recherches académiques étaient probablement le travail qui lui convenait plus que la politique. C'était aussi un des regrets les plus grands de sa vie qu'il n'a pas eu assez de temps pour faire les recherches académiques. Le sens de mission de Tsiang a provoqué son entrée en politique et son intention de manipuler la politique chinoise. Cependant, à l'égard des politiciens qui avaient du succès, les caractères les plus essentiels résident dans la vue politique, la détermination et la pondération, au lieu de la recherche profonde et précise sur les problèmes politiques. Son talent et son esprit du pragmatisme lui ont permis de devenir un officier spécialisé dans tous les secteurs gouvernementaux, plutôt qu'un politicien en Chine. Son seul malheur réside peut-être dans le fait que, comme une personne honnête et pragmatique, il avait un idéal réel appartenant au *Shidafu* traditionnel chinois.

Quel genre de la vie était plus valorisé ? C'était probablement une question difficile à laquelle Tsiang lui-même n'a pas pu répondre. Une fois en 1965, Li Ji, ami de Tsiang et archéologue excellent chinois, a demandé à Tsiang Tingfu, entre l'écriture de l'histoire et la création de l'histoire, quelle carrière lui avait-elle donné plus de joie dans sa vie. Tsiang n'a pas répondu, mais a demandé à Li Ji : « Pour les personnes actuelles, entre Zhang Qian¹ et Sima Qian², qui est plus connu ? » C'était une conservation litigieuse et controversée, et il y avait beaucoup d'explications proposées par les chercheurs. D'après moi, il existait en même temps un Zhang Qian et un Sima Qian au fond

¹ Zhang Qian (Chinois : 张骞) fut le premier diplomate officiel à ramener des informations fiables d'Asie centrale à la cour de l'empereur Han. C'est lui qui a frayé la Route de la soie. Il joua un important rôle de pionnier dans la colonisation et la conquête par la Chine de la région appelée aujourd'hui Xinjiang.

² Sima Qian (Chinois : 司马迁) est un historien chinois, le premier à avoir tenté de décrire l'histoire de la Chine depuis sa création. Tous les historiens impériaux chinois se sont par la suite inspirés de son œuvre, le *Shiji* (chinois : 史记).

de son cœur toute la vie. À chaque étape de sa vie, il a choisi sa carrière préférée d'alors. Bien qu'il n'ait été devenu ni Zhang Qian ni Sima Qian à cause de l'environnement de l'ère et la vie limitée, il a encore écouté son cœur et a fait tous ses efforts pour l'indépendance nationale et la modernisation chinoise. Comme une figure typique et compliquée de la République de la Chine, nous pourrions toujours nous inspirer de la pensée et des pratiques de Tsiang Tingfu.

Bibliographie

I. Sources en chinois

Livres :

蒋廷黻著、谢钟琏译：《蒋廷黻回忆录》，北京：新星出版社，2016.8

TIASNG, Tingfu et Zhonglian Xie. 2016. *Jiang Tingfu huiyilu (Les mémoires de Tsiang Tingfu)*. Édition Xinxing, Beijing.

吴相湘：《民国百人传》，传记文学出版社，一九七九年一月十五日版

WU, Xiangxiang. 1979. *Minguo bairen zhuan (Biographies des cent personnes de la République de Chine)*. Édition Zhuangji Wenxue, Taipei.

陈之迈：《蒋廷黻的志事与平生》，传记文学出版社，一九六七年一月一日台北出版

CH'EN, Chih-mai. 1967. *Jiang Tingfu de zhishi yu pingsheng (La vie de Tsiang Tingfu)*. Édition Zhuangji Wenxue, Taipei.

蒋梦麟：《北大功狗：蒋梦麟回忆录》，北京：新星出版社，2016年

JIANG, Menglin. 2016. *Beida gonggou : Jiang Menglin huiyilu (Les mémoires de Jiang Menglin)*. Édition Xinxing, Beijing.

《蒋廷黻传记资料》二，台北：天一出版社，1985年版

Jiang Tingfu zhuanji ziliao (Biographie de Tsiang Tingfu II). 1985. Éditions Tianyi, Taipei.

张玉龙：《蒋廷黻社会政治思想研究》，北京：中国社会科学出版社，2008.6

ZHANG, Yulong. 2008. *Jiang Tingfu shehui zhengzhi sixiang yanjiu (La recherche sur la pensée sociale et politique de Tisang Tingfu)*. Édition Sciences sociales de la Chine, Beijing.

【美】：《费正清对华回忆录》，知识出版社1991年

FAIRBANK, John King. 1991. *Fei Zhengqing duihua huiyilu, (Chinabound: a fifty-year memoir)*. Édition Zhishi.

吴相湘：《晏阳初传》，台北：时报出版社，1981年

WU, Xiangxiang. 1981. *Yan Yangchu zhuan (Biographie de Yan Yangchu)*. Édition Shibao, Taipei.

【美】卡尔顿 海斯著，蒋廷黻译：《族国主义论丛》，上海新月书店1930版

HAYES, Carlton J.H. 1930. *Zuguo zhuyi luncong (Eassays on Nationalism)*. Édition Xinyue, Shanghai.

吴湘相：《第二次中日战争史》上下，台北：综合月刊社1973年

WU, Xiangxiang. 1973. *Di'erci zhongri zhanzhengshi (L'histoire de la deuxième guerre sino-japonaise)*. Édition Zonghe Yuekai, Taipei.

吴湘相：《民国史纵横谈》，台北：时报出版公司 1970 年版

WU, Xiangxiang. 1970. *Minguoshi zongheng tan, (Discussion sur l'histoire de la République de Chine)*, Édition Shibao, Taipei.

沈渭滨：《蒋廷黻中国近代史导读》，上海古籍出版社，1999 年版

SHEN, Weibin. 1999. *Jiang Tingfu zhongguo jindaishi daodu, (Guide d'instruction d'Histoire moderne de Chine de Tsiang Tingfu)*, Édition Gujin, Shanghai.

许纪霖：《中国现代化史》第一卷，三联书店 1996 年版

XU, Jilin. 1996. *Zhongguo xiandaihuashi (Histoire de la modernisation de la Chine I)*, Édition Sanlian.

中华文史资料文库政治军事编第 5 卷《八年抗战》下，中国文史出版社 1996 年版

Répertoire de ressources de culture et d'histoire chinoises, sections politique et militaire V. 1996. *Banian kangzhan (Huit années de résistance)*. Édition Culture et histoire chinoises.

吴东之：《中国外交史（中华民国时期）》，河南人民出版社，1990 年版

WU, Dongzhi. 1990. *Zhongguo wajaoshi (Zhonghua minguo shiqi), Histoire de la diplomatie chinoise (République de Chine)*. Édition Peuple de Henai.

梁锡华选注：《胡适秘藏书信选》，台北：远景出版事业公司 1982 年版

LIANG, Xihua. 1982. *Hu Shi micang shuxin xuan (Les lettre sélectionnées de Hu Shih)*. Édition Yuanjing, Taipei.

殷海光：《中国文化的展望》，上海三联书店，2002 年 12 月版

YIN, Haiguang, 2002, *Zhongguo wenhua de zhanwang (Perspective de la culture de la Chine)*, Joint Publishing à Shanghai. Décembre 2002.

余英时：《中国知识分子论》，河南人民出版社，1997 年版

YU, Yingshi. 1997. *Zhongguo zhishifenzi lun (Discussions sur les intellectuels chinois)*. Édition Peuple de Henan.

费正清主编：《中国：传统与变革》，江苏人民出版社 1996 年版

FAIRBANK, John King. 1996. *Zhongguo : Chuantong yu biange (Chine : Tradition et Transformation)*. Édition Peuple de Jiangsu.

罗志田：《乱世潜流：民族主义与民国政治》，上海古籍出版社 2001 年版

LUO, Zhitian. 2001. *Luanshi qianliu : Minzhu zhuyi yu minguo zhengzhi (Nationalisme et politique*

de la République de Chine). Édition Shanghai Gujin.

陶文钊、杨奎松等：《抗日战争时期中国对外关系》，中共党史出版社 1999 年版

TAO, Wenzhao et Kuisong Yang. 1999. *Kangri zhanzheng shiqi zhongguo duiwai guanxi (Relations étrangères de la Chine pendant la guerre sino-japonaise)*. Édition Histoire du Parti communiste chinois.

费正清：《费正清自传》，天津人民出版社 1983 年版

FAIRBANK, John King. 1983. *Fei Zhengqing zizhuan (Autobiographie de John King Fairbank)*. Édition Peuple de Tianjin.

何廉：《何廉回忆录》，中国文史出版社 1988 年版

HE, Lian. 1988. *He Lian huiyilu (Mémoires de He Lian)*. Édition Culture et histoire chinoises.

Articles :

许纪霖：《20 世纪中国六代知识分子》，《中国知识分子十论》，上海：复旦大学出版社，2003 年 10 月第一版

XU, Jilin. 2013. « 20 shiji zhongguo liudai zhishifenzi » (Six générations d'intellectuels chinois), *Zhongguo zhishifenzi shilun (Dix thèses sur les intellectuels chinois)*. Édition Université de Fudan, Shanghai.

许纪霖：《中国知识分子群体人格的历史考察》，《另一种理想》，上海：复旦大学出版社，2010 年 8 月
Xu Jilin, « Zhongguo zhishifenzi qunti renge de lishi kaocha » (L'observation historique sur la dignité du groupe des intellectuels chinois), *Lingyizhong lixiang zhuyi (L'autre genre de l'idéalisme)*, Édition de l'Université de Fudan. Shanghai, Août 2010.

许纪霖：《“少数人的责任”：近代中国知识分子的士大夫意识》，《近代史研究》，北京：2010 年第三期
Xu Jilin, 2010. « Shaoshuren de zeren : jindai zhongguo zhishifenzi de shidafu yishi » (La responsabilité de la minorité: le concept de Shidafu des intellectuels modernes chinois), *Jindaishi yanjiu (Étude de l'histoire moderne)*, Beijing, vol.3, 2010.

许纪霖：《瓷器店中的猛牛》，《大时代中的知识分子》，北京：中华书局，2007 年 7 月第一版

XU, Jilin. 2007. « Ciqidian de mengniu » (Taureau dans une boutique de porcelaines), *Les intellectuels à la grande époque (Dashidai zhong de zhishifenzi)*, Édition Zhonghua, Beijing.

李敖：《蒋廷黻和他走的路》，《蒋廷黻传记资料》一，台北：天一出版社，1985 年版

Li, Ao. 1985. « Jiang Tingfu he ta zoude lu » (Tsiang Tingfu et son parcours), *Jiang Tingfu zhuanji ziliao I, (Biographie de Tsiang Tingfu I)*. Édition Tianyi, Taipei.

【美】查尔斯 R.里利：《蒋廷黻：局内的局外人》，《档案与史学》1999 年 3 期

LILLEY, Charles R. 1999. « Jiang Tingfu: junei de juwairen » (Tsiang T'ingfu: Outsider in the Inside). *Dangan yu shixue (Archives and History)*, 1999, vol 3.

马勇：《蒋廷黻：学术抱负与政治缺憾》，《国土无双：蒋廷黻回忆录》序言，北京：新星出版社，2016.8
MA, Yong. 2016. « Jiang Tingfu : xueshu baofu yu zhengzhi quehan » (Tsiang Tingfu : Ambitions académiques et regrets politiques), *Jiang Tingfu huiyilu (Les mémoires de Tsiang Tingfu)*. Édition Xinxing, Beijing.

陈旭麓：《中古、近代化、民族惰性》，《文汇报》1986年9月16日
CHEN, Xulu. 1986. « Zhonggu, jindaihua, minzu duoxing » (Moyen-Âge, Modernisation, Inertie nationale). *Wenhui bao (Journal de Wenhui)*, publié le 16 septembre 1986.

杜华 译注：《学者蒋廷黻衔命访苏记》，台北：《传记文学》，第66卷第3期
DU, Hua. « Xuezheng Jiang Tingfu xianming fangsu ji » (La visite de Tsiang Tingfu en Union soviétique), *Zhuanji Wenxue*, vol. 66 (3), Taipei.

杨天石：《卢沟桥事变前蒋介石的对日谋略》，《近代史研究》2001年第二期
YANG, Tianshi. 2001. « Lugouqiao shibian qian Jiang Jieshi dui ri molue » (Stratégies de Tchang Kai-chek à l'égard du Japon), *Jindaishi yanjiu (Recherches sur l'histoire moderne)*, vol 2.

刘崇鋈：《我所认识的廷黻兄》，《传记文学》第二十九卷第五期
LIU, Chonghong. « Wo suorenshi de Tingfu xiong » (Tsiang Tingfu que je connais), *Zhuanji Wenxue*, vol. 29 (5).

余英时：《中国近代思想史上的激进与保守》，王元化主编：《钱穆与中国文化》，上海远东出版社1994年版
YU, Yingshi. 1994. « Zhongguo jindai sixiangshi shang de jijin yu baoshou » (Radicalisme et Conservatisme dans l'histoire de la pensée de la Chine moderne), dans *Qianmu yu zhongguo wenhua (Qian Mu et la culture chinoise)* Édité par WANG, Yuanhua. Édition Shanghai Yuandong.

陈永红：《蒋廷黻的现代化思想》，《中国研究》，1986年第一期香港出版
CHEN, Yonghong. 1986. « Jiang Tingfu de xiandaihua sixiang » (Pensée de la modernisation de Tsiang Tingfu), *Zhongguo yanjiu (Études chinoises)*, vol.1, publié en 1986 à Hong Kong.

沈渭滨：《蒋廷黻与中国近代史研究》，《复旦学报》，1999年4月，社会科学出版社
SHEN, Weibin. 1999. « Jiang Tingfu yu zhongguo jindaishi yanjiu » (Tsiang Tingfu et la recherche de l'histoire moderne de la Chine), *Fu dan xuebao (Journal d'études de Fudan)*, publié en avril 1999, Édition Shehui Kexue.

顾卫民：《评蒋廷黻的中国近代史研究》，《上海教育学院学报》，1989年第三期
GU, Weimin. 1989. « Ping Jiang Tingfu de zhongguo jindaishi yanjiu » (Critiques sur la recherche

de l'histoire moderne de la Chine de Tsiang Tingfu), *Shanghai jiaoyu xueyuan xuebao (Journal d'études de la faculté des sciences de l'éducation de Shanghai)*, vol.3.

Mémoires et thèses :

黄德宗：《蒋廷黻及其政治思想的演变（1895-1935）》，台北：台湾师范大学硕士论文，1992年
HUANG, Dezong. 1992. « Jiang Tingfu jiqi zhengzhi sixiang de yanbian » (L'évolution de la pensée politique de Tisang Tingfu (1895-1935)). Taipei, Mémoire de la maîtrise de l'Université normale de Taiwan.

Sources primaires :

蒋廷黻：《我所记得的丁在君》，中央研究院院刊第三辑《丁故总干事文江逝世二十周年纪念刊》。一九六五年十二月台北出版

TIASNG, Tingfu. 1965. « Wo suo jide de Ding Zaijun » (Ting Wen-chiang dans mes mémoires), *Magazine pour le vingtième anniversaire de la mort de Ting Wen-chiang*, publié en décembre 1965 à Taipei.

《请看蒋廷黻博士是怎样讲的——湖南明德校友会年会席上蒋廷黻博士谈话纪要》，台北：《文星》第12卷第6期

« Qingkan Jiang Tingfu boshi shi zenyang jiang de : Hunan Mingde xiaoyouhui nianhui xishang Jiang Tingfu boshi tanhua jiyao » (Le discours de Tisang Tingfu à l'occasion de l'assemblée annuelle de l'Association des anciens de Mingde). *Wenxing*, vol 12(6), Taipei.

蒋廷黻：《观美国并回观中国》二，重庆《大公报》1944年12月14日

TSIANG, Tingfu. 1944. « Guan meiguo bing huiguan zhongguo II » (Regards croisés Chine – États-Unis II), *Journal de Ta Kung*, publié le 14 décembre 1944.

蒋廷黻：《中国的教育》，《独立评论》第三十八期，一九三三年二月十九日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhongguo de jiaoyu » (L'éducation chinoise), *Critique indépendante*, vol. 38, publié le 19 février 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《中国社会科学的前途》，《独立评论》第二十九期，一九三二年十二月四日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Zhongguo shehui kexue de qiantu » (L'avenir des sciences sociales chinoises). *Critique indépendante*, vol. 29, publié le 4 décembre 1932 à Pékin.

蒋廷黻：《外交史和外交史料》，《大公报文学副刊》，第249期，一九三二年十月天津出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Waijiaoshi he wajiao shiliao » (L'histoire et les sources historiques de diplomatie). *Journal de Ta Kung*, vol 249, publié en octobre 1932 à Tianjin.

蒋廷黻：《中国近代史》，北京：新世界出版社，2013年12月出版

TSIANG, Tingfu. 2013. *Zhongguo jindaishi (Histoire moderne de Chine)*. Édition Nouveau Monde, Beijing.

蒋廷黻：《参加国难会议的回顾》，《独立评论》第一号，一九三二年五月二十二日

TSIANG, Tingfu. 1932. « Canjia guonan huiyi de huigu » (Retour sur la réunion de crise nationale). *Critique indépendante*, vol 1, publié le 22 mai 1932.

蒋廷黻：《最近三百年东北外患史》，《中国近代史论文集》，台北：益世书局 1974 年版

TSIANG, Tingfu. 1974. « Zuijin sanbainian dongbei waihuanshi » (Histoire de l'invasion du Nord-Est de la Chine sur les trois cents dernières années). *Corpus d'histoire moderne de Chine*. Édition Yishi, Taipei.

蒋廷黻：《东北外交中的日俄密约》，《独立评论》第八号，1933 年 7 月 10 日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Dongbei waijiao zhong de ri'e miyue » (Traité secret sino-russe dans la diplomatie de Nord-Est). *Critique indépendante*, vol 8, publié le 10 juillet 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《最近三百年东北外患史小引》，《蒋廷黻选集》第 5 册，台北：传记文学出版社 1978 年

TSIANG, Tingfu. 1978. « Zuijin sanbainian dongbei waihuanshi xiaoyin » (Introduction de l'Histoire de l'invasion du Nord-Est de la Chine sur les trois cents dernières années). *Essais de Tsiang Tingfu V*. Édition Zhuanji Wenxue, Taipei.

蒋廷黻：《日军侵略行动之经过及背景》，《东北问题之背景及其解决办法》，9 月 22 日、10 月 23 日演讲稿

TSIANG, Tingfu. 1931. « Rijun qinlue xingdong zhi jingguo yu beijing » (L'histoire de l'invasion japonaise) et « Dongbei wenti zhi beijing jiqi jiejué banfa » (La mise en contexte et les solutions des questions de Nord-Est). Les discours prononcés le 22 septembre 2013 et le 23 octobre 1931.

蒋廷黻：《日军侵略行动之经过及背景》，《北平晨报》1931 年 9 月 28 日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1931. « L'histoire de l'invasion japonaise » (L'histoire de l'invasion japonaise). *Journal du matin de Beiping*, publié le 28 septembre 1931 à Pékin.

蒋廷黻：《东北问题之背景及其解决办法》，《北平晨报》，1931 年 10 月 27 日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1931. « La mise en contexte et les solutions des questions de Nord-Est » (La mise en contexte et les solutions des questions de Nord-Est). *Journal du matin de Beiping*, publié le 27 octobre 1931 à Pékin.

蒋廷黻：《九一八的责任问题》，《独立评论》第十八号，一九三二年九月十八日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Jiuyiba de zeren wenti » (Questions de responsabilité de l'Incident de Mandchourie). *Critique indépendante*, vol 18, publié le 18 septembre 1932 à Pékin.

蒋廷黻：《九一八——两年以后》，《独立评论》，第六十八号，一九三三年九月十七日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Jiuyiba : liangnian yihou » (Incident de Mandchourie : deux ans plus tard), *Critique indépendante*, vol 68, publié le 17 septembre 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《琦善与鸦片战争》，《清华学报》第六卷第三期，1931年10月北平出版

TSIANG, Tingfu. 1931. « Qishan yu yapian zhanzheng » (Qi Shan et la guerre de l'opium), *Journal d'études de Tsinghua*, vol 6 (3), publié en octobre 1931 à Pékin.

蒋廷黻：《我们现在还有什么话可说？》，《独立评论》，第三十五号，一九三三年一月十五号北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Women xianzai haiyou shenmehua keshuo? » (Qu'est-ce que nous allons dire maintenant?), *Critique indépendante*, vol 35, publié le 15 janvier 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《国联调查团所指的路》，《独立评论》，第二十二号，一九三二年十月十六日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Guolian diaochatuan suo zhi de lu » (Les solutions proposées par la commission de la Société des Nations), *Critique indépendante*, vol 22, publié le 16 octobre 1932 à Pékin.

蒋廷黻：《热河失守以后》，《独立评论》，第四十三号，一九三三年三月二十六日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Rehe shishou yihou » (La perte de Rehe). *Critique indépendante*, vol 43, publié le 26 mars 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《枪口对外不可乱》，《独立评论》，第六十号，一九三三年七月二十三日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Qiangkou duiwai bukeluan » (Se confronter ensemble à l'extérieur). *Critique indépendante*, vol 60, publié le 23 juillet 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《论妥协并答天津益世报》，《独立评论》，第六十二号，一九三三年八月六日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Lun tuoxie bing da tianjin yishibao » (Parler de compromis en réponse au Journal de Yishi à Tianjin). *Critique indépendante*, vol 62, publié le 6 août 1933 à Pékin.

丁文江：《假如我是蒋介石》，《独立评论》，第三十五号，一九三三年一月十五日北平出版

TING Wen-chiang. 1933. « Jiaru woshi Jiang Jieshi » (Si j'avais été Tchang Kai-chek). *Critique indépendante*, vol 35, publié le 15 janvier 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《亚洲的门罗主义》，《独立评论》，第五十六号，一九三三年六月二十五日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Yazhou de menluo zhuyi » (La doctrine de Monroe de l'Asie). *Critique indépendante*, vol 35, publié le 15 janvier 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《建设的出路不可堵塞了》，《大公报》星期论文，一九三四年三月十一日天津出版

TSIANG, Tingfu. 1934. « Jianshe de chulu buke duse le » (Priorité à la construction). *Journal de Ta Kung*, publié le 31 mars 1934 à Tianjin.

蒋廷黻：《帝国主义与常识》，《独立评论》，第七十一号，一九三三年十月八日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Diguozhuyi yu changshi » (Impérialisme et bon sens). *Critique indépendante*, vol 71, publié le 8 octobre 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《南京的机会》，《独立评论》，第三十一号，一九三二年十二月十八日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Nankin de jihui » (Opportunité de Nankin). *Critique indépendante*, vol 31, publié le 18 décembre 1932 à Pékin.

蒋廷黻：《中国的政治》，《独立评论》，第三十六号，一九三三年一月二十二日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhongguo de zhengzhi » (Politique chinoise). *Critique indépendante*, vol 36, publié le 22 janvier 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《我们目前对中央最重要的希望》，《独立评论》，第六十七号，一九三三年九月十日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Women muqian dui zhongyang zuizhongyao de xiwang » (Notre espoir actuel pour le gouvernement central). *Critique indépendante*, vol 67, publié le 9 octobre 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《地方行政的几个问题》，《中央日报》，一九三六年七月二十四日南京出版

TSIANG, Tingfu. 1936. « Difang xingzheng de jige wenti » (Quelques problèmes sur l'administration locale). *Quotidien de gouvernement central*, publié le 24 juillet 1936 à Nankin.

蒋廷黻：《平教会的实在贡献》，《大公报》星期论文，一九三四年五月十三日天津出版

TSIANG, Tingfu. 1934. « Pingjiaohui de shizai gongxian » (Les contributions essentielles apportées par l'association de la promotion d'éducation des masses). *Journal de Ta Kung*, publié le 13 mai 1934 à Tianjin.

蒋廷黻：《对共产党必须的政治策略》，《独立评论》，第十一号，一九三二年七月三十一日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Dui gongchandang bixu de zhengzhi celue » (Stratégies politiques à l'égard du Parti communiste). *Critique indépendante*, vol 11, publié le 31 juillet 1932 à Pékin.

蒋廷黻：《未失的疆土是我们的出路》，《独立评论》，第四十七号，一九三三年四月二十三号北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Weishi de jiangtu shi women de chulu » (Territoire qui n'est pas perdu nous ouvre un chemin). *Critique indépendante*, vol 47, publié le 23 avril 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《提倡国货的治本办法》，《独立评论》，第二十五号，一九三二年十一月六日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Tichang guohuo de zhiben banfa » (La promotion des produits chinois, mesures fondamentales). *Critique indépendante*, vol 25, publié le 6 novembre 1932 à Pékin.

蒋廷黻：《中俄复交》，《独立评论》，第三十二号，一九三二年十二月二十五日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1932. « Zhong'e fujiao » (Le rétablissement de relations diplomatiques sino-russes). *Critique indépendante*, vol 32, publié le 25 décembre 1932 à Pékin.

蒋廷黻：《这一星期：建设与廉明政府的先后问题》，《独立评论》，第六十一号，一九三三年七月三十日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Zheyi xingqi : Jianshe yu lianming zhengfu de xianhou wenti » (Cette semaine : la construction d'État ou un gouvernement transparent, une question de priorité), *Critique indépendante*, vol 61, publié le 30 juillet 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《中国近代化的问题》，《独立评论》，第二二五号，一九三六年十一月一日北平出版，系民国二十五年国庆纪念文章

TSIANG, Tingfu. 1936. « Zhongguo jindaihua de wenti » (Questions sur la modernisation de la Chine), *Critique indépendante*, vol 225, publié le 1^{er} novembre 1936 à Pékin.

蒋廷黻：《论国力的元素》，《新经济半月刊》，第一期，一九三八年一月十六日重庆出版

TSIANG, Tingfu. 1938. « Lun guoli de yuansu » (Éléments de la puissance nationale). *Nouvelle économie semi-mensuelle*, vol 1, publié le 16 janvier 1938 à Chongqing.

蒋廷黻：《中国近代化的问题》，《独立评论》，第二二五号，一九三六年十一月一日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1936. « Zhongguo jindaihua de wenti » (Questions sur la modernisation de la Chine), *Critique indépendante*, vol 225, publié le 1^{er} novembre 1936 à Pékin.

蒋廷黻：《长期抗战中如何运用国联与国际》，《独立评论》，第四十五号，一九三三年四月九日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Changqi kangzhan zhong ruhe yunyong guolin yu guoji » (Comment employer la Société des Nations et la communauté internationale dans la guerre sino-japonaise), *Critique indépendante*, vol 45, publié le 9 avril 1933 à Pékin.

胡适：《跋蒋廷黻先生的论文》，《独立评论》，第四十五号，一九三三年四月九日北平出版

HU, Shih. « Ba Jiang Tingfu xiansheng de lunwen » (Préface à Tsiang Tingfu), *Critique indépendante*, vol 45, publié le 9 avril 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《国际风云和我们的准备》，《独立评论》，第五十九号，一九三三年七月十六日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Guoji fengyun he women de zhunbei » (Changements internationaux et notre préparation), *Critique indépendante*, vol 59, publié le 16 juillet 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《五千万美金的借款》，《独立评论》，第五十五号，一九三三年六月十八日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Wuqianwan meijin de jiekuan » (Un prêt de 50 millions de dollars américains), *Critique indépendante*, vol 55, publié le 18 juin 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《统一方法论的讨论》，《现代评论》第三卷第十六期，一九二六年三月北平出版

TSIANG, Tingfu. 1926. « Tongyi fangfalun de taolun » (Discussion sur la méthodologie de l'unification), *Critique contemporaine*, vol 3(16), publié en mars 1926 à Pékin.

蒋廷黻：《革命与专制》，《独立评论》第八十号，一九三三年十月十日北平出版

TSIANG, Tingfu. 1933. « Geming yu zhuanzhi » (Révolution et despotisme), *Critique indépendante*, vol 80, publié le 10 octobre 1933 à Pékin.

胡适：《再论建国与专制》，《独立评论》，第八十二号，一九三三年十二月二十四日北平出版
Hu, Shih. 1933. « Zailun jianguo yu zhuanzhi » (Nouvelle discussion sur la fondation d'un pays et la dictature), *Critique indépendante*, vol 82, publié le 24 décembre 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《民族复兴的一个条件》，《大公报》星期论文，一九三四年七月八日天津出版
TSIANG, Tingfu. 1934. « Minzu fuxing de yige tiaojian » (Une condition de la renaissance de la nation), *Journal de Ta Kung*, publié le 8 juillet 1934 à Tianjin.

蒋廷黻：《非常时期之青年》，《大公报》，一九三五年十二月三日天津出版
TSIANG, Tingfu. 1935. « Feichang shiqi de qingnian » (Jeunes à un moment crucial), *Journal de Ta Kung*, publié le 3 décembre 1935 à Tianjin.

蒋廷黻：《青年的力量》，《大公报》，一九三八年十二月二十一、二十二日天津出版
TSIANG, Tingfu. 1938. « Qingnian de lilian » (Puissance de la jeunesse), *Journal de Ta Kung*, publié le 21 et 22 décembre 1938 à Tianjin.

蒋廷黻：《漫谈知识分子的时代使命》，《世纪评论》，一九四七年六月十四日南京出版
TSIANG, Tingfu. 1947. « Mantan zhishifenzi de shidai shiming » (Discussion sur les missions de génération des intellectuels), *Critique du siècle*, publié le 14 juin 1947 à Nankin.

蒋廷黻：《知识阶级与政治》，《独立评论》，一九三三年五月廿一日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhishijieji yu zhengzhi » (Classe intellectuelle et politique), *Critique indépendante*, publié le 21 mai 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《政府与舆论》，《独立评论》，一九三三年六月十八日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1933. « Zhengfu yu yulun » (Gouvernement et opinion publique), *Critique indépendante*, publié le 18 juin 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《对大学新生贡献几点意见》，《独立评论》，一九三三年九月二十四日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1933. « Dui daxue xinsheng gongxian jidian yijian » (Quelques suggestions pour les étudiants de première année), *Critique indépendante*, publié le 24 septembre 1933 à Pékin.

蒋廷黻：《论专制并答胡适先生》，《独立评论》，第八十三号，一九三三年十二月三十一日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1933. « Lun zhuanzhi bing da Hushi xiansheng » (Discuter de despotisme en réponse à Monsieur Hu Shih), *Critique indépendante*, vol 83, publié le 31 décembre 1933 à Pékin.

胡适：《政治统一的途径》，《独立评论》，第八十六号，一九三四年一月廿一日北平出版
HU, Shih. 1934. « Zhengzhi tongyi de tujing » (Moyens de l'unification politique), *Critique*

indépendante, vol 86, publié le 21 janvier 1934 à Pékin.

胡适：《中国无独裁的必要与可能》，《独立评论》，第百三十号，一九三四年十二月九日北平出版
HU, Shih. 1934. « Zhongguo wu ducai de biyao yu keneng » (Nécessité et possibilité du non-despotisme chinois), *Critique indépendante*, vol 130, publié le 9 décembre 1934 à Pékin.

胡适：《汪蒋通电里提到的自由》，《独立评论》，第一三一号，一九三四年十二月十六日北平出版
HU, Shih. 1934. « Jiang Wang tongdian li tidao de ziyou » (Liberté annoncée dans le télégramme émis conjointement par Wang et Tchang), *Critique indépendante*, vol 131, publié le 16 décembre 1934 à Pékin.

丁文江：《民主政治与独裁政治》，《独立评论》，第一三三号，一九三四年十二月三十日北平出版
TING, Wen-chiang. 1934. « Minzhu zhengzhi yu ducai zhengzhi » (Politique démocratique et régime autoritaire), *Critique indépendante*, vol 133, publié le 30 décembre 1934 à Pékin.

胡适：《答丁在君先生论民主与独裁》，《独立评论》，第一三三号，一九三四年十二月三十日北平出版
HU, Shih. 1934. « Da Ding Zaijun xiansheng lun minzhu yu ducai » (Répondre à Monsieur Ting Wen-chiang : Démocratie et despotisme), *Critique indépendante*, vol 133, publié le 30 décembre 1934 à Pékin.

钱端升：《民主政治乎？极权国家乎？》，《东方杂志》，第三十一卷一号上海出版
QIAN, Duansheng. 1934. « Minzhu zhengzhi hu? Jiquan guojia hu? » (Politique démocratique ? État totalitaire ?), *Magazine oriental*, vol 31 (1), publié le 1^{er} janvier 1934 à Shanghai.

胡适：《一年来关于民治与独裁的讨论》，《东方杂志》，第三十二卷一号，一九三四年十二月九日上海出版
HU, Shih. 1934. « Yinianlai guanyu minzhi yu ducai de taolun » (Discussions sur la politique démocratique et le despotisme depuis un an), *Magazine oriental*, vol 32 (1), publié le 9 décembre 1934 à Shanghai.

丁文江：《再论民治与独裁》，《独立评论》，第一三七号，一九三五年一月廿七日北平出版
TING, Wen-chiang. 1935. « Zailun minzhi yu ducai » (Nouvelle discussion sur la politique démocratique et le despotisme), *Critique indépendante*, vol 137, publié le 27 janvier 1934 à Pékin.

蒋廷黻：《三种主义的世界竞争》，《国闻周报》，第十二卷三十八期，天津出版
TSIANG, Tingfu. 1935. « Sanzhong zhuyi de shijie jingzheng » (Compétition internationale basée sur trois idéologies), *Hebdomadaire de Guowen*, vol 12(38), publié à Tianjin.

胡适：《丁文江传》，《胡适文集》第7册，北京大学出版社1998年版
HU, Shin. 1998. « Ding Wenjiang zhuan » (Biographie de Ting Wen-chiang), *Essais de Hu Shin*, vol 7, Édition Université de Pékin.

蒋廷黻：《苏俄出售中东路》，《独立评论》，第五十八号，一九三三年七月九日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1933. « Su'e chushou zhongdonglu » (La vente du chemin de fer de l'Est chinois par l'Union soviétique), *Critique indépendante*, vol.58, publié le 9 juillet 1933 à Pékin.

蒋廷黻《百年外交》，《新经济》，第一卷第四期，一九三九年一月重庆出版
TSIANG, Tingfu. 1939. « Bainian waijiao » (Un siècle de diplomatie), *Nouvelle économie*, vol.1(4), publié en janvier 1939 à Chongqing.

蒋廷黻：《民国初年之中日关系》，《大公报》，一九三三年九月十八日天津出版
TSIANG, Tingfu. 1933. « Minguo chunian zhi zhongri guanxi » (La relation sino-japonaise au début de la République de Chine), *Journal de Ta Kung*, publié le 18 septembre 1933 à Tianjin.

蒋廷黻：《外交与舆论》，《独立评论》，第七十号，一九三三年十月一日北平出版
TSIANG, Tingfu : « Waijiao yu yulun » (Diplômation et opinions publiques), *Critique indépendante*, vol 70, le 1er octobre 1933 à Pékin.

《蒋廷黻与鲍格莫洛夫大使谈话记录》(1936年11月9日)，《民国档案》，1989年第4期
« Jiang Tingfu yu baogemoluofu dashi tanhua jilu » (Compte rendu de l'entretien entre Tsiang Tingfu et l'ambassadeur de l'Union soviétique en Chine) (le 9 novembre 1936), *Archives de la République de Chine*. vol. 4, 1989

蒋廷黻：《经过“满洲国”》，《欧游笔录》一，《独立评论》第123号，一九三四年十月二十一日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1934. « Jingguo 'Manzhouguo' » (Voyager au travers du Mandchoukouo), « Récits de voyage en Europe I », *Critique indépendante*, vol.123, publié le 21 octobre 1934 à Pékin.

蒋廷黻：《苏俄的英雄》，《欧游笔录》六，《独立评论》第132号，一九三四年十二月二十三日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1934. « Su'e de yingxiong » (Héros de l'Union soviétique), « Récits de voyage en Europe VI », *Critique indépendante*, vol.132, publié le 23 décembre 1934 à Pékin.

蒋廷黻：《在苏联最后的感想》，《欧游笔录》七，《独立评论》第133号，一九三四年十二月三十日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1934. « Zai sulian zuihou de ganxiang » (Les derniers sentiments en Union soviétique), « Récits de voyage en Europe VII », *Critique indépendante*, vol.133, publié le 30 décembre 1934 à Pékin.

蒋廷黻：《俄德的异同》，《欧游随笔》九，《独立评论》第139号，一九三五年二月二十四日北平出版
TSIANG, Tingfu. 1935. « E'de de yitong » (Les différences entre l'Union soviétique et l'Allemagne), « Récits de voyage en Europe IX », *Critique indépendante*, vol.139, publié le 24

février 1935 à Pékin.

蒋廷黻：《中国之农业与工业》序，转引自李敖：《蒋廷黻选集》序，一九六五年，台北
TSIANG, Tingfu. 1965. « Zhongguo zhi nongye yu gongye » (Agriculture et industrie de la Chine),
Essais de Tsiang Tingfu, Taipei.

蒋介石、汪精卫：《感电》，《大公报》，一九三四年十一月二十八日天津出版
TCHANG, Kai-chek et Jingwei Wang. 1934. « Gandian » (Gan Télégramme), *Journal de Ta Kung*,
publié le 28 novembre 1934 à Tianjin.

胡适：《丁文江传》，《胡适文集》第7册，北京大学出版社1998年版
HU, Shin. 1998. « Ding Wenjiang zhuan » (Biographie de Ting Wen-chiang), *Essais de Hu Shin*,
vol 7. Édition Université de Pékin.

II. Sources en anglais

Livres :

Timothy Cheek. 2016. *The Intellectual in Modern Chinese History*, (Cambridge University Press, 7 janv. 2016)

Y. C. Wang, *Chinese Intellectuals and the West, 1872-1949* (Chapel Hill, North Carolina: The University of North Carolina Press, 1966)

Xiaoqun Xu, *Chinese Professionals and the republican State: The Rise of Professional Association in Shanghai, 1912-1937* (Cambridge: Cambridge University Press, 2001)

Jonathan D. Spence, *The Search for Modern China* (W. W. Norton & Company; 3 édition, 2012)

Jonathan D. Spence, *The Chinese and Their Revolution 1895-1980* (Paw Print; Reprint edition, 2008)

Vohbira Ranbir, *China's path to modernization: A historical review from 1800 to the present* (Prentice Hall, 1987)

Mémoires et thèses:

Charlies R. Lilley, « Tsiang ting-fu: Between Two Worlds: 1885-1935 », Ph. D. Dissertation of University of Maryland, 1979

Sources primaires:

T. F. Tsiang, “The True ‘Young China’”, *The Chinese Students Monthly* (New York) 12:1 (Nov.1916)

Dr. T. F. Tsiang, “The Present Situation in China: A Critical Analysis”, *Journal of the Institute of International Affairs*: 14 (July, 1935)

T. F. Tsiang, “Notes on the American Student: By an Outsider in the Inside,” *The Liberlin Literary Magazine* 8 (Febuarty 1916).